



O. Henry (William Sydney Porter)

NOUVEAUX CONTES DU FAR WEST

Version française par F. R.

Table des matières

I LA FABLE DU CŒUR ET DE L'ESTOMAC.....	3
II LA VENGEANCE DU CABALLERO	32
III LE TOURNOI DE LA POMME	50
IV LE PIANO FANTÔME.....	75
V UN PRÊT SUR PAROLE.....	88
VI LA PRINCESSE ET LE PUMA	97
VII LES AMOURS AUTOMNALES DE DRY VALLEY JOHNSON	107
VIII L'ARBRE DE NOËL DU PÈRE PRODIGUE.....	120
IX LE PRINCE.....	138
X LA RÉFORME DE CALLIOPE.....	153
À propos de cette édition électronique.....	166

I

LA FABLE DU CŒUR ET DE L'ESTOMAC

« Les spéculations des femmes, dit Jeff Peters, après que plusieurs opinions variées eurent été exprimées sur le sujet, sont sujettes à des fluctuations régulières. Ce qu'une femme désire avant tout, c'est ce que vous ne pouvez pas lui donner. Elle a d'autant plus envie d'une chose que celle-ci est plus inaccessible. Elle aime qu'on lui rappelle des événements qui n'ont jamais eu lieu ; elle adore qu'on la fasse souvenir de choses dont elle n'a jamais entendu parler. Oui, un aspect monotone et unilatéral de l'existence est un pernicieux dissolvant de la constitution féminine.

« Je suis affligé, continua Jeff d'un air pensif, en contemplant fixement le poêle sur lequel il avait posé ses deux pieds, je suis affligé d'une infirmité mentale héréditaire que j'ai acquise en voyageant et qui consiste à approfondir anormalement certaines questions. J'ai fait des conférences en plein air dans presque toutes les villes des États-Unis et je pourrais vous dire, les yeux fermés, dans quelle métropole je me trouve, rien qu'en respirant l'odeur des gaz d'échappement des voitures. Oui, j'ai subjugué les foules, sur un million de trottoirs, au moyen de la musique, de l'éloquence, de la prestidigitation et autres prévarications, tout en leur vendant des drogues, de la bijouterie, du savon, des lotions capillaires et toutes sortes de camelote similaire. Et au cours de mes pérégrinations, j'ai acquis, par manière de récréation et d'expiation, quelque connaissance des femmes. Il faut à un homme

toute une existence pour arriver à démêler l'enchevêtrement physiologique et cérébro-spinal de la femme avec laquelle il vit tous les jours ; mais s'il consacre, par exemple, dix années à l'étude perspicace et industrieuse du beau sexe, il pourra s'en assimiler les rudiments généraux. Une des meilleures leçons que j'aie apprises dans mes contacts intermittents avec cette science naturelle, abstraite, occulte et expérimentale,... mais d'abord il faut vous dire que j'étais occupé à cette époque à pressurer les villes et campagnes de l'Ouest grâce à un système de diamants brésiliens en corne de bœuf vitrifiée et de briquets à essence ininflammables. Je venais tout juste d'achever la tournée que j'avais entreprise dans le district cotonnier avec une cargaison de lampes de poche inexplosibles, fonctionnant au chlorure de sodium. C'était l'époque du grand boom de l'Oklahoma ; on pouvait y voir des villes telles que Guthrie pousser et se gonfler en une nuit ainsi qu'un soufflé au fromage. Cette cité de Guthrie avait le tempérament classique des villes-champignons : il fallait faire la queue pour pouvoir se débarbouiller le matin ; si vous restiez à table plus de dix minutes, au restaurant de l'hôtel, on vous faisait payer la chambre ; et si vous dormiez par terre dans un terrain vague, on vous traînait chez le notaire pour signer l'acte de vente au réveil.

« Je suis, naturellement et par principe, doué d'un talent singulier pour découvrir des établissements nourriciers de premier choix. Dès mon irruption dans l'enceinte municipale de Guthrie, je jette un coup d'œil à la ronde, et aussitôt je repère un refectorium qui me paraît triturer le bifteck aux pommes selon les plus récentes méthodes de la chimie industrielle. C'est une manière de restaurant, installé sous une tente par une équipe toute fraîche émoulue de la ruée vers l'Ouest. Ce couple d'exploiteurs stomacicides, composé de trois personnes, avait aggloméré une sorte de maison en planches, où

ils se livraient aux labeurs combinés de la cuisine et de l'existence et qui communiquait avec la tente où l'on servait les repas.

« Cette tente est jovialement illustrée de pancartes gastro-entéritiques, destinées à soustraire le globe-trotter blasé aux tortures des pensions de famille et aux périls des hôtels borgnes. Par exemple : « Essayez les biscuits maison de la maman ». – « Connaissez-vous la recette de nos chaussons aux pommes à la crème fouettée » ? – « Nos galettes chaudes à la confiture de groseille comme celles que vous mangiez à six ans ». – « Notre fameux poulet grillé, le seul qui ne chante plus une fois cuit », etc., etc. Voilà une littérature qui ne peut manquer d'activer la digestion des hommes. Je me promets donc judicieusement de venir dîner là le soir même ; et j'y viens. Et c'est là que je contracte mon accès cardiaque dans les parages contagieux de Mabel Dugan.

« Le vieux père Dugan est un grand cossard de six pieds, natif de l'Indiana, qui passe son temps à fumer dans un rocking-chair. La mère Dugan fait la cuisine, et c'est Mabel qui sert à table.

« Dès que j'aperçois Mabel, j'ai l'impression que toutes les autres jeunes filles des États-Unis viennent de descendre à la cave, ou dans les oubliettes du donjon. Elle a la taille d'un ange, des yeux ophtalmiques et des manières féminines. Oui, c'est le type de jeune fille que l'on ne rencontre nulle part, excepté entre le pont de Brooklyn et le Casino de Saint-Louis. Elles gagnent leur vie dans les magasins, les restaurants, les usines et les bureaux, descendent directement de maman Ève, et possèdent les prérogatives de leur sexe ; et s'il vous arrive de contester ce dernier point, vous êtes sûr d'en récolter une sur le sternum. Elles sont cordiales, honnêtes,

familiales, tendres et fruitées, et elles regardent la vie droit dans les yeux. Tous les jours elles affrontent l'homme, face à face, et elles savent que ce n'est qu'une pauvre créature. Et elles mettent les histoires de « princes charmants » dans le même sac que les affiches électorales, les réclames pharmaceutiques et les épiluchures de cacahuètes.

« Telle est Mabel ; pleine de vie, de jovialité, et fraîche comme une brise de mer. Elle envoie la repartie aux clients avec la rapidité d'une balle de tennis ; et ceux-ci se gaudissent tellement qu'ils trempent leurs biscuits dans la moutarde. J'éprouve une répugnance intrinsèque à exécuter des fouilles indiscretes dans les organes internes d'une affection personnelle. Je suis intimement cramponné à la doctrine selon laquelle les tribulations et divergences de l'indisposition connue sous le nom d'amour doivent rester aussi strictement privées qu'une brosse à dents ou une lettre d'injures. J'ai toujours été d'avis que les biographies du cœur devraient toujours être reléguées dans les pages de publicité des magazines, avec les confidences des hépatiques et les actions de grâce des constipés chroniques. C'est pourquoi vous m'excuserez si je passe sous silence les symptômes thérapeutiques de mes sentiments pour Mabel.

« Je ne tarde pas à contracter l'habitude morbide de faire irruption sous la tente à des heures irrégulières, afin de prendre mes repas lorsque tous les clients sont partis. Et ça fait : boum ! dans mon thorax quand je vois Mabel voltiger vers moi en souriant avec sa robe noire et son tablier blanc.

« – Hallo ! Jeff, dit-elle, pourquoi ne venez-vous pas déjeuner (ou dîner) à l'heure réglementaire ? Ça vous amuse de me donner un peu plus de tintouin, peut-être ? Alors, pouletrôtibifteckauxpommesporcauxchouxpuddingmarmelade ?

« Et ainsi de suite. Elle m'appelle « Jeff », tout court ; mais il n'y a là rien de significatif ; elle n'y voit qu'une désignation commode. D'ailleurs elle en fait autant, avec aisance et simplicité, pour les autres clients. Quant à moi, j'avale généralement deux repas avant de m'en aller, et j'asperge Mabel de conversation, comme à l'un de ces dîners mondains où l'on change d'assiettes et de femmes, et où l'on se pose galamment des banderilles entre chaque bouchée. Mabel accepte ça gentiment ; car elle n'est pas de celles qui se croiraient obligées de refuser des dollars parce qu'ils se présentent à la caisse entre les heures de travail.

« Bientôt, il y a un deuxième convive, intitulé Ed Collier, qui contracte cette même affection nutritive extra-horaire ; et lui et moi organisons tacitement entre le breakfast et le déjeuner, et entre le déjeuner et le dîner, une série de performances successives qui transforment cette tente en un cirque permanent, dans lequel Mabel joue son numéro toute la journée. Ce Collier est un homme saturé de combines et de stratagèmes. Il travaille dans les assurances, ou dans une agence de lotissement, ou dans les puits de pétrole, je ne me rappelle pas au juste. Il est parfaitement lubrifié d'amabilité et ses paroles onctueuses ont une propriété melliflue de vous agglutiner à son point de vue. Donc Collier et moi, nous infestons la tente nutri-cière de tracas et d'activité. Mabel fait preuve en l'occasion d'une impartialité olympienne ; elle nous distribue ses faveurs aussi correctement qu'un croupier de baccara ses cartes : une à Collier, une à moi, une au banquier, et pas d'as dans la manche.

« Naturellement Collier et moi finissons par faire connaissance et nous gravitons ensemble à l'extérieur autour du sanctuaire. Dépouillé de ses stratagèmes, il a l'air d'un type agréable, rempli d'une sorte d'hostilité gracieuse.

« – J’ai remarqué, lui dis-je un jour, en manière de sondage, que vous avez une certaine propension à venir agiter les mandibules dans le triclinium après l’exit des consommateurs.

« – Ma foi, oui ! dit Collier d’un ton méditatif. Le tumulte des banquets harasse dangereusement mes nerfs sensitifs.

« – Et il exaspère aussi les miens, dis-je. Épatante, cette petite Mabel, n’est-ce pas ?

« – Je vois ! dit Collier en riant. Hé bien, puisque vous en parlez, je vous avoue qu’elle ne semble pas offusquer particulièrement mon nerf optique.

« – Elle enchante le mien, dis-je ; et j’ai l’intention de me l’approprier. Les personnes intéressées sont avisées qu’il n’y aura pas d’autre avertissement.

« – Ma candeur, dit Collier, ne le cédera point à la vôtre. Je vous lance ici un défi loyal, en ce tournoi gastro-cardiologique. Et si mes instincts viscéromanciens ne m’abusent point, nous ne tarderons pas à conduire votre cœur et votre estomac au cimetière.

« C’est ainsi que commence la course entre Collier et moi. La maison Dugan fait rentrer un nouveau stock important de provisions ; Mabel nous sert tous les deux séparément, toujours joviale, aimable et cordiale. Et le résultat semble devoir être un dead-heat, avec Cupidon comme starter, et la cuisinière comme juge à l’arrivée, tous deux travaillant trois ou quatre heures de rabiot par jour.

« Un certain soir de septembre, je réussis à emmener Mabel faire une promenade après dîner, lorsque toutes les tables ont été débarrassées. Nous flânons pendant quelque

temps, et finissons par nous asseoir sur un tas de bois à la sortie de la ville. Voulant profiter d'une aussi rare occasion, je dévide mon boniment, et j'étale le bilan de mon exploitation de diamants brésiliens et briquets automatiques, avec toute la maîtrise et l'assurance d'un administrateur délégué, lequel bilan manifeste un dividende suffisant pour assurer une double béatitude ; et j'ajoute que tout mon stock de marchandises a moins d'éclat que les yeux d'une certaine personne, et que le nom de Dugan doit se muer en Peters, s'il n'y a pas d'objections.

« Mabel ne répond pas. Elle regarde fixement l'horizon ; puis elle se met à frissonner tout à coup, et je commence à apprendre ma leçon.

« – Jeff, dit-elle, je suis navrée,... mais... vous n'auriez pas dû parler. Je ne vous aime pas moins que les autres, seulement il n'existe pas d'homme au monde que je puisse avoir envie d'épouser, et il n'y en aura jamais. Savez-vous ce qu'est un homme, à mes yeux ? C'est un tombeau. C'est un sarcophage vivant où l'on enterre des fauxfiletsharicotsvertstomatesfarcies gâteauxderizetcompotes. Oui, c'est ça, et rien d'autre. Il y a deux ans que je vois les hommes manger, manger, manger,... à tel point que je ne peux plus les considérer que comme des bipèdes ruminants. Oui, Jeff, il m'est impossible de les imaginer ailleurs qu'à table, derrière une assiette, une fourchette et un couteau ; c'est un tableau qui obsède ma mémoire. J'ai souvent essayé de le chasser de mon esprit, mais je n'y parviens pas. J'ai entendu des jeunes filles parler de leur amoureux avec extase, et je ne les ai pas comprises. Un homme évoque en moi les mêmes sentiments qu'un ha-choir à viande ou une râpe à fromage. Un jour je suis allée à une matinée pour voir un acteur dont toutes les femmes ici sont folles. Je passai mon temps, en le regardant, à me

demander s'il aimait le bifteck saignant ou à point, et les œufs mollets ou durs. C'est tout. Non, Jeff : je ne me marierai jamais, pour ne pas voir toute ma vie un homme manger son breakfast, et rentrer à midi pour manger son déjeuner, et reparaître le soir au dîner pour manger, manger, manger !

« – Mais, Mabel, dis-je, ça vous passera ! Il est évident que vous avez forcé la dose depuis deux ans. Cependant, il faudra bien vous marier un jour. Les hommes ne mangent pas tout le temps.

« – Ce n'est pas mon avis, autant que j'ai pu m'en apercevoir. Non, je vais vous dire ce que j'ai l'intention de faire. J'ai une copine, poursuit-elle en s'animant soudain, avec un éclat particulier dans les yeux, j'ai une copine nommée Susie Foster qui travaille actuellement au buffet de la gare, à Terre-Haute. J'ai servi avec elle pendant deux ans dans un restaurant de cette ville. Susie est encore plus mal lotie que moi aujourd'hui, car dans un buffet de gare, les hommes ne mangent pas, ils avalent. Ils s'efforcent de flirter et d'avaler en même temps. Hé bien ! Susie et moi, nous avons tout combiné ensemble. Quand nous aurons économisé assez d'argent pour ça, nous achèterons un petit cottage que nous connaissons, avec cinq arpents de terre autour, et où nous irons vivre pour récolter des violettes que nous ferons vendre dans l'Est. Et malheur à l'homme qui viendra faire rôder son appétit à moins d'un mille de ce ranch !

« – Est-ce que les femmes ne mang...

« Mabel me coupe la parole brusquement.

« – Non, dit-elle, jamais. Elles grignotent une petite bouchée de temps à autre ; c'est tout.

« – Je croyais que les pâtisse...

« – Pour l’amour du ciel ! s’écrie Mabel, changez de conversation !

« Ainsi que je vous l’ai dit tout à l’heure, cette expérience fut la première à me laisser entrevoir que le système féminin ne cesse de galoper après les déceptions et les illusions de toutes sortes. Qu’est-ce qui a fait l’Angleterre, sinon le rosbif ? Et n’est-ce pas le bifteck-aux-pommes qui a créé la France ? Et l’oncle Sam ne doit-il pas sa grandeur au poulet grillé en croûte ? Mais allez donc dire ça aux bachelières de l’Université de Croistumachère ! Elles vous rétorqueront avec mépris que c’est Shakespeare ou Milton, Corneille ou Gambetta, et le président Lincoln qui ont réussi le coup !

« Quoi qu’il en soit, c’était pour moi une situation troublante. Je ne pouvais me résigner à renoncer à Mabel ; et d’autre part il m’était pénible d’envisager la cessation de toute pratique alimentaire : c’est une habitude que j’ai contractée depuis trop longtemps. Il y avait alors vingt-sept ans qu’au cours d’une destinée aventureuse, trépidante et fatidique, je m’étais laissé séduire par les charmes insidieux de ce monstre mortel, désigné sous le nom de Nourriture. Il était trop tard. J’étais, moi aussi, un bipède ruminant, sans rémission et sans espoir de jeûne. Et il y avait dix homards mayonnaise à parier contre un hareng-saur que cette malédiction allait infailliblement dévaster mon existence.

« Je continue néanmoins à prendre pension sous la tente Dugan, dans l’espoir que Mabel finira par s’amollir. J’ai suffisamment foi en un véritable amour, pour me persuader que, s’il a souvent survécu à l’absence d’un repas, il sera bien capable à la longue d’en faire excuser la présence. Donc, je persiste à alimenter mon vice et mon estomac, tout en éprouvant la sensation fatale que je suis en train d’enterrer mes plus

chers espoirs toutes les fois que j'avale une pomme de terre sous les yeux de Mabel.

« J'ai l'impression que Collier a dû, lui aussi, parler à Mabel, et qu'il a obtenu la même réponse ; car quelques jours plus tard je l'entends commander un café crème, et je le vois grignoter un biscuit du bout des dents, comme une jeune fille qui entre au salon après s'être empiffré deux sandwiches et six gâteaux à la cuisine. J'attrape aussitôt la réplique, et j'en fais autant. Et nous pensons bien tous les deux avoir marqué un point. Mais le lendemain, comme nous voulons remettre ça, voilà le vieux Dugan qui s'amène vers nous les mains pleines de portions substantielles.

« – Alors, y a plus rien dans votr' mangeoire, les gars ? fait-il d'un ton paternel et légèrement sarcastique. C'est moi qui vous sers aujourd'hui. Ça fera du bien à Mabel de s'reposer un peu. J pense que mes rhumatismes tiendront l'coup.

« C'est ainsi que Collier et moi sommes contraints de réintégrer le compartiment des aliments lourds. Et je constate avec désespoir que je traverse juste à ce moment-là une crise d'appétit monstrueux et fatidique. Je mange à tel point que Mabel doit avoir la nausée en me voyant apparaître. Ce n'est que plus tard que je reconnus avoir été la victime d'une sombre et irrégieuse machination de la part d'Ed Collier. Lui et moi avions pris l'habitude de nous rencontrer dans plusieurs bistros de la ville, afin de noyer si possible notre appétit dans des boissons variées. Cet homme impie avait soudoyé environ dix garçons de café, qui inséraient dans chacune de mes consommations une bonne dose de « Liqueur Appétitive des Shakers à Base de Quassifraparagus Bitterocancia ». Mais le tour qu'il me joua ensuite fut encore plus satanique.

« Un jour, je n'aperçois pas mon Collier sous la tente. Quelqu'un m'apprend qu'il a quitté la ville le matin même. Mon seul rival désormais était donc le menu. Quelques jours avant de partir, Collier m'avait offert une bonbonne d'excellent whisky, dont un de ses cousins du Kentucky lui avait so-disant envoyé une barrique. J'ai de bonnes raisons de soupçonner aujourd'hui que cette bonbonne contenait une proportion gigantesque de Liqueur des Shakers ; en fait, ce devait être du Bitterocancia presque pur. Je continue donc à dévorer des tonnes de provisions. Aux yeux de Mabel, je reste un simple bipède, plus ruminant que jamais.

« Environ huit jours après la disparition de Collier, il arrive à Guthrie une sorte de cirque-ménagerie-muséum-opéra-zoo, qui dresse sa tente près de la gare. Le soir, après dîner, comme je ne vois plus Mabel, je demande à la mère Dugan si sa fille n'est pas malade, mais la vieille me répond que celle-ci est allée au cirque avec Thomas, son plus jeune frère. Trois fois, cette semaine-là, j'obtiens la même réponse. Le samedi soir, je l'attends à la sortie du spectacle, et je la fais asseoir un instant sur une planche afin de verbiager un tantinet avec elle. Tout de suite, je sens qu'il y a quelque chose de changé en elle ; ses yeux paraissent plus doux et luisent mollement. Au lieu d'une Mabel Dugan prête à fuir la voracité masculine pour élever des violettes, elle semble maintenant transformée en une Mabel accessible, revenue aux instincts naturels que le Seigneur a dispensés à son sexe, et susceptible de se laisser enjôler par les effluves des diamants brésiliens et des briquets automatiques.

« – Vous avez l'air, dis-je, considérablement subornée par cette « Exhibition Fantastique des plus extraordinaires Monstres et Curiosités de la Terre ».

« – Ça me change un peu, dit Mabel songeuse.

« – Si vous continuez à y aller tous les soirs, dis-je, il vous faudra bientôt un autre changement.

« – Il ne faut pas m'en vouloir, Jeff, dit-elle. C'est pour me faire oublier le... travail.

« – Est-ce que les monstres et curiosités ne mangent pas ? demandai-je.

« – Pas tous. Il y en a qui sont en cire.

« – Alors, dis-je, avec une sorte de taquinerie imbécile, faites attention à ne pas vous laisser chiper par un de ceux-là !

« Mabel rougit. Je ne sais plus que penser d'elle. Cependant je recommence à espérer faiblement que mes attentions ont peut-être mitigé l'horreur du crime masculin, consistant à introduire en public de la nourriture dans son système. Elle se met à parler des étoiles, avec une politesse respectueuse, et moi je radote à plein gosier sur le sujet des cœurs unis, des foyers illuminés par une affection vraie, et du Briquet automatique. Mabel m'écoute patiemment, et je me dis : « Mon vieux Jeff, tu es en train de dissoudre la malédiction qui pèse sur le consommateur de victuailles ; tu as mis le pied sur le serpent qui se cache au fond de la soupière ! »

« Le lundi soir, j'apprends une fois de plus que Mabel est au Théâtre des Phénomènes, avec Thomas.

« – Mille saucisses ! m'écriai-je. Que les vingt-sept pestes cholériques et les quatre-vingt-dix-neuf choléras vénéneux et amibiens étouffent ce damné musée ambulante une bonne fois pour toutes ! Amen. J'irai moi-même demain soir scruter son fatal envoûtement. Il ne sera pas dit qu'un homme destiné à

régner sur les carrefours aura pu être dépouillé de sa bien-aimée d'abord par un « couvert et pain trois francs », et ensuite par une charretée de singes !

« Le lendemain soir, avant de me rendre au spectacle, je constate, sans surprise, que Mabel n'est déjà plus à la maison, et, avec étonnement, que Thomas ne l'a pas accompagnée au cirque ce soir-là ; car Thomas m'accoste sur le gazon au moment où je sors de la tente et aussitôt il me décoche au sternum une proposition palpitante.

« – Jeff, dit-il, qu'est-ce que tu me donnes, si je t'apprends quelque chose ?

« – Ce que vaudra l'information, fiston.

« – La frangine a l'béguin pour un d'ces macaques, dit Thomas, un des phénomènes du cirque. Moi, j'peux pas l'sentir, mais elle est chipée. J'les ai entendus bagouter ensemble. J'ai pensé qu'ça t'intéresserait. Dis, Jeff, ça vaut bien deux dollars de t'avoir mis à la page. Y a une carabine de tir dans une boutique que...

« Je racle mes poches et je commence à déverser une pluie de pièces de cinq et dix sous dans le chapeau de Thomas. L'information appartient à la catégorie des nouvelles-coups-de-massue, et elle télescope mon système cérébral pendant quelques instants. Tout en répandant de la petite monnaie, avec un sourire idiot à l'extérieur et une douloureuse dévastation interne, je marmonne des paroles imprégnées de plaisanterie et d'imbécillité.

« – Merci, Thomas... heu !... merci ! Un... un macaque, dis-tu ? Hem ! Pourrais-tu dépeindre un peu plus... en détail... les qualifications... de cette monstruosité ?

« – Voilà ! dit Thomas en tirant de sa poche un prospectus jaune qu'il me met sous le nez. C'est le Champion du monde des Jeûneurs. Ça doit être à cause de ça que la frangine s'est laissée onduler. Y mange pas. Y va jeûner pendant quarante-neuf jours. On est déjà au sixième. C'est lui, l'macaque.

« Je déchiffre le prospectus, et je lis : « Professeur Eduardo Collieri ».

« – Ah ! me dis-je sans pouvoir retenir mon admiration, ah ! bien joué, Ed Collier ! Compliments pour le truc ; mais je ne renonce pas à Mabel, tant qu'elle ne sera pas madame Macaque !

« Là-dessus je foule la prairie dans la direction du spectacle. Au moment où j'arrive, du côté opposé à l'entrée, je vois un homme qui sort de la tente en rampant comme un serpent, se redresse en titubant et fonce sur moi aveuglément, tel un mustang qui a brouté de l'herbe à vertige. Je l'attrape par le cou et j'examine son visage à la lumière des étoiles. Et le diable me dessèche si ce n'est pas mon Professeur Eduardo Collieri, en vêtements civils, avec une lueur désespérée dans un œil et un éclair d'impatience dans l'autre.

« – Hallo ! Phénomène ! dis-je. Immobilisez-vous une minute afin que je puisse jeter un regard sur votre macaquerie. Quel effet ça vous fait-il d'être le véritable pithropus-anthèque, ou le bim-bam de Bornéo, ou le je-ne-sais-quel-bidibadou de cette foire aux femelles-à-six-pattes et aux veaux barbus ?

« – Jeff Peters, dit Collier d'une voix faible, lâche-moi, lâche-moi tout de suite ou je t'envoie un marron. Je suis extrêmement et irrésistiblement pressé. Bas les mains !

« – Tutt, tutt, Eddie ! répliqué-je en le maintenant d'une poigne ferme. Permettons à un vieil ami de contempler cette curiosité spectaculaire. C'est une combine éminente que tu as dégotée là, mon fils. Mais ne parle pas d'assauts ni de batailles, car tu n'es pas en forme. Ce qu'il te reste tout au plus, c'est une bonne provision de cran, et un estomac bigrement vide.

« Et c'est la vérité : mon phénomène est aussi faible qu'un chat végétarien.

« – Je discuterais le coup là-dessus avec toi, Jeff, dit-il avec une nuance de regret dans son intonation, pendant un nombre de rounds illimité, si je disposais seulement d'une demi-heure pour m'entraîner, et d'un demi-mètre de bifteck à ruminer. Que le diable désosse l'homme qui a inventé l'art de rester à jeun ! Puisse son âme être enchaînée pour l'éternité à deux pas d'un abîme sans fond rempli jusqu'à la gueule de ragoût bouillant et fumant ! J'abandonne le combat ; je déserte ; je passe à l'ennemi, Jeff. Tu trouveras Miss Dugan à l'intérieur, en train de contempler la seule momie actuellement vivante, et le cochon savant. C'est une femme épatante, Jeff ; et je t'aurais sûrement battu, si j'avais pu maintenir le vide stomacal un peu plus longtemps. Tu admettras que cette tactique de jeûneur était forcée de gagner à tous les coups ; et c'est bien ce que j'attendais d'elle. Mais... Jeff, on dit que c'est l'amour qui fait marcher le monde. Quelle blague ! Crois-moi, le souffle moteur de l'univers sort de l'olifant qui convoque les chevaliers à la salle à manger. J'aime cette Mabel Dugan. Je suis resté six jours sans nourriture dans le seul but de faire coïncider ses sentiments avec mes tiraillements d'estomac. En ces six jours fatidiques, je n'ai mangé qu'une seule bouchée ; ce fut le jour où je matraquai le pygmée avec la massue de guerre pour lui arracher un sandwich qu'il était en train

d'avaler. À la suite de cet incident, le directeur me supprima mes appointements ; mais ça m'était bien égal. C'était Mabel que je voulais. Je donnerais ma vie pour elle ; mais je vendrais mon âme immortelle pour une tranche d'aloïau. La faim, Jeff, est une chose affreuse. L'amour, les affaires, la famille, la religion, l'art, le patriotisme, n'ont plus aucun sens pour un homme affamé !

« Tel est le discours pathétique qu'Ed Collier déverse sur mes tympans. Je finis par diagnostiquer que son affection et sa digestion avaient été engagées dans une lutte sans merci, et que le commissaire aux vivres avait gagné la manche. Je n'avais jamais détesté Ed Collier. Aussi m'efforçai-je de trouver, dans mon stock de condoléances, un article adapté à la situation ; mais c'est en vain que je fouille le magasin.

« – Et maintenant, continue Eddie, fais-moi le plaisir de me lâcher. J'ai été durement éprouvé, mais le stock alimentaire de cette ville le sera plus durement encore. Je veux nettoyer tous les restaurants de Guthrie. Je veux patauger jusqu'à la ceinture dans les ragoûts et nager dans les pot-au-feu. C'est une chose terrible pour un homme, Jeff Peters, d'en arriver à troquer la femme qu'il aime contre quelque chose à manger ; c'est pire encore que l'histoire de cet Ésaü, qui vendit son copyright pour une perdrix ; mais, en vérité, la faim est une chose féroce. Excuse-moi maintenant, Jeff, car je sens le fumet d'un jambon qui est en train de rôtir dans les environs, et les jambes me démangent de galoper dans cette direction.

« – Bon appétit... je veux dire : bon repas, Ed Collier, fije, et sans rancune. Quant à moi, je me résigne à rester un simple mangeur, et je compatis à tes tortures.

« À ce moment arrive sur les ailes de la brise une grande bouffée d'odeur de jambon frit ; et le Champion des Jeûneurs pousse un grognement carnassier et se trotte dans l'obscurité, vers la source du parfum.

« Et je me dis : « Quel dommage qu'il ne se trouve pas là quelques membres de l'équipe des cerveaux, ceux qui ne cessent de nous bourrer le crâne avec leur théorie de l'amour in-traitable, et passionné d'inanition. Voilà un homme comme Ed Collier, qui est plein de trouvailles et de penchant pour le sexe, et qui laisse tomber sa bien-aimée pour se mettre à la poursuite d'une sordide boustifaille ! Quelle tape pour les poètes et pour le commerce de la littérature romanesque ! Un estomac vide est sûrement l'antidote infailible d'un cœur trop plein ! »

« Naturellement, je suis impatient de savoir jusqu'à quel point Mabel s'est laissée intoxiquer par les ruses de guerre de Collier. Je pénètre donc dans l'établissement, et ne tarde pas à la trouver. Elle paraît surprise de me voir, mais son visage a des reflets d'innocence.

« – Fait délicieux dehors, ce soir, dis-je. La fraîcheur est particulièrement aimable, et les étoiles sont alignées là-haut dans une disposition impeccable. Consentiriez-vous à délaiss-er ces sous-produits du règne animal pendant un court ins-tant, et à pratiquer quelques rounds de péripatétisme avec un humble bipède qui n'a jamais eu son nom sur un programme de musée ?

« Mabel jette un coup d'œil furtif autour d'elle, et je de-vine ce que cela veut dire.

« – Oh ! Mabel, je suis navré de vous l'apprendre, mais le phénomène qui se nourrit d'amour et de zéphyr vient d'avaler

une dose irrémédiable de poudre d'escampette. Il n'y a pas cinq minutes que je l'ai vu se faufiler au dehors par-dessous la toile de tente ; et à l'heure qu'il est, il doit avoir déjà dévasté soixante pour cent du stock de charcuterie de la ville.

« – C'est d'Ed Collier que vous parlez ?

« – Lui-même, dis-je ; et c'est navrant, en vérité, de voir un homme tel que lui retourner au crime. Je suis entré en collision avec lui au moment où il faisait éruption des coulisses, et il m'exposa crûment ses intentions alimenticides. Oui, c'est extrêmement pénible d'assister à la chute d'un héros qui descend de son piédestal pour courir après le chariot à vivres !

« Mabel me regarde droit dans l'œil, et c'est comme si elle voulait m'arracher mes réflexions du cerveau avec un tire-bouchon.

« – Jeff, dit-elle, je n'aurais pas cru cela de vous. Je ne supporterai pas que l'on ridiculise Ed Collier devant moi. Un homme peut faire des choses ridicules, mais elles ne sont jamais ridicules aux yeux de la femme pour laquelle il les a faites. Il n'y a pas un homme sur cent qui eut agi comme Ed Collier. S'il a cessé de manger, c'était uniquement pour me faire plaisir ; et je ne suis pas assez insensible ni ingrate pour ne pas en être touchée. Pourriez-vous en faire autant que lui ?

« – Hélas ! dis-je en soupirant, je sens que je suis condamné. Ce n'est pas ma faute. Je porte au front la flétrissure indélébile du consommateur de victuailles, et nous sommes tous comme ça dans la famille, depuis mon petit frère Auguste jusqu'à l'arrière trisaïeul qui mangeait un bison rôti à son repas du matin. Je crois bien que je suis le Champion du monde des Déjeuneurs ! ajouté-je humblement.

« – Ed Collier, fait Mabel lénifiée par mon attitude modeste, n'est, comme vous-même, qu'un ami pour moi. Je lui ai répondu, ainsi qu'à vous, que je ne voulais pas me marier. Mais j'aimais bien me promener en causant avec Eddie. C'était pour moi quelque chose de profondément agréable de penser qu'il existait un homme au monde qui ne se servait pas de ses molaires, et qui faisait cela pour moi.

« – Vous n'étiez pas amoureuse de lui ? demandé-je naïvement. Vous n'aviez pas encore consenti à devenir Madame Phénomène ?

« Ce sont là des erreurs que nous commettons tous, à un moment ou à un autre. Oui, il nous arrive à tous de lâcher ainsi par incontinence et imbécillité des paroles infructueuses et dommageables.

« Mabel arbore un petit sourire à la crème glacée au citron, mi-crème, mi-citron, et me dit d'un air trop aimable :

« – Peut-être n'êtes-vous pas expressément qualifié pour me poser cette question, Mr Peters ? Mais si, par exemple, vous vous décidiez à jeûner pendant quarante-neuf jours, cela ne saurait manquer de vous accréditer comme investigateur, et sans doute pourrais-je alors vous répondre.

« Ainsi donc, malgré la disparition de Collier, expulsé de la lice par la révolte de son appétit, mes chances auprès de Mabel ne semblent guère améliorées. Juste à ce moment-là, mes affaires commencent à péricliter.

« J'étais resté un peu trop longtemps à Guthrie. Les diamants brésiliens que j'avais vendus commençaient à donner des signes de ternissure, et les briquets automatiques refusaient de s'allumer avec une obstination excessive. Il y a toujours un moment, dans mon commerce, où le sage Mercure

vous glisse, au creux de l'oreille, le conseil judicieux de transporter votre industrie dans une autre ville. Je voyageais en voiture à cette époque, afin de pouvoir visiter les petits patelins.

« Quelques jours plus tard, j'attelle donc mes deux canassons et je m'arrête devant le restaurant Dugan pour faire mes adieux à Mabel. Ce n'est pas que j'aie l'intention de renoncer à mes projets matrimoniaux. Non ; je voulais seulement aller écumer Oklahoma City pendant deux ou trois semaines ; puis je reviendrais à Guthrie pour reprendre mes opérations contre Mabel.

« Cinq cents mètres avant d'arriver à la tente, j'aperçois quelque chose de bleu et de brillant comme une libellule qui voltige devant la porte, et Dieu m'affame si ce n'est pas Mabel, en un élégant costume de voyage, qui s'agite fébrilement à côté de sa petite malle. Il paraît que son amie Lottie Bell, qui est dactylographe à Terre-Haute, doit se marier le jeudi suivant, et Mabel s'absente pour huit jours afin de prêter sa complicité à la cérémonie. Elle attend une sorte de diligence mixte qui doit la conduire à Oklahoma City. Aussitôt je propose de prendre la voyageuse à mon bord, et la mère Dugan n'y voit pas d'inconvénient, d'autant plus que je ne lui fais pas payer le transport. C'est ainsi qu'un quart d'heure plus tard Mabel et moi démarrons dans mon léger chariot bâché de blanc, et mettons le cap au sud.

« La matinée est de celles que les nouvellistes aiment à décrire dans les magazines. Il y a une brise éolienne, qui sent bon l'herbe et les fleurs, et des brigades de petits lapins sauvages qui jouent les ballets russes des deux, côtés de la piste. Mes deux trotteurs Kentuckiens se précipitent vers la ligne d'horizon avec une telle furia, qu'on croit la voir s'avancer sur

vous à une allure vertigineuse, et qu'on a presque envie de baisser la tête pour passer dessous. Mabel est chargée à bloc de projectiles verbaux, et me mitraille de vieux souvenirs d'enfance ; elle me parle des tours qu'elle jouait à l'école, et des choses qu'elle aimait, et des odieuses manières des filles Johnson, qui habitaient de l'autre côté de la rue, là-bas en Indiana. Pas un mot d'Ed Collier, ni de victuailles ; ni autres sujets solennels. Vers midi Mabel cherche le déjeuner qu'elle a mis dans un panier, et s'aperçoit qu'on l'a oublié à la maison. J'aurais pu en faire un plat, comme on dit ; mais, voyant que Mabel n'a pas l'air préoccupée par ce jeûne forcé, je m'abstiens de tout commentaire. C'est un sujet de conversation douloureux pour moi, et je l'ai banni de mon programme pour toute la durée du voyage.

« Je passerai rapidement sur les circonstances qui me firent égarer ce soir-là. La piste était à peine visible dans l'herbe drue ; et puis il y avait Mabel à côté de moi, qui avait confisqué mon attention et accaparé mes esprits. Ces excuses vous paraîtront bonnes ou mauvaises ; quoi qu'il en soit, je m'égarai bel et bien, et à l'heure où nous aurions dû arriver à Oklahoma City, la nuit nous surprit en train de zigzaguer à travers une géographie inconnue, au fond d'une vallée lunaire, tandis que la pluie tombait à gros paquets.

« Enfin, nous apercevons, sur une modeste éminence, au milieu du marécage, une petite cabane en troncs d'arbre. Elle est enfouie dans un méli-mélo de sapins, de saules, de broussailles et d'ajoncs ; elle a l'air d'une petite maison bien mélancolique, toute seule comme ça dans le bled, et on se sent plein de compassion pour elle. Pour moi, pas de doute : c'est là qu'il faut passer la nuit. J'explique la situation à Mabel, et elle s'en remet à moi, sans manifester aucun signe d'électro-hystérisme magnétique, comme l'eussent fait la plupart des

femmes. Elle accepte l'inévitable ; elle sait que je ne l'ai pas fait exprès.

« La cabane est déserte ; elle se compose de deux pièces vides. Derrière, il y a une sorte de petit hangar qui a dû servir d'écurie autrefois. C'est là que je mets les chevaux ; et je leur donne un peu de foin que j'ai trouvé dans la soupente, ce qui m'attire de leur part un regard chargé de reproches ; mais je n'ai pas le temps de leur faire des excuses. J'emporte le reste du foin à pleines brassées dans la cabane, afin d'y constituer un ameublement de fortune. Et je rentre aussi à l'intérieur le stock de briquets et de diamants, ces deux articles n'étant pas garantis contre l'action de l'humidité.

« Mabel et moi, nous nous asseyons auprès de la cheminée sur les coussins de la voiture, et j'allume un grand feu de branchages avec une allumette, car la nuit est fraîche. Et, ma parole ! la jeune personne a l'air de s'amuser follement. Ça la change, ça transforme son point de vue, ça la fait rire, et bavarder, et ses yeux ont plus d'éclat que le feu lui-même. Quant à moi j'ai des cigares plein ma poche ; et il me semble que nous sommes tous les deux dans le vieux jardin de l'Éden, avant la chute d'Ève. La rivière de Zion est là quelque part dehors dans l'ombre et sous la pluie, et l'ange au sabre flamboyant n'a pas encore expulsé du parc le couple de grands-parents. J'exhibe une grosse ou deux de diamants brésiliens, – bagues, broches, colliers, boucles d'oreilles, bracelets, ceintures, pendentifs – et je les fais essayer à Mabel. Elle scintille et étincelle là dedans comme une princesse milliardaire, tant et si bien que ses joues se couvrent de roses, et que c'est tout juste si elle ne pleure pas parce qu'il n'y a pas de miroir.

« Lorsqu'il commence à se faire tard, j'arrange une belle litière pour Mabel sur le parquet avec le foin, et je vais

chercher des couvertures et ma robe de chambre dans la voiture pour la couvrir, et je la persuade de se coucher. Et moi je m'assois dans l'autre pièce à côté du feu, et je consume du tabac en écoutant la pluie battante et en méditant sur les multiples vicissitudes qui assaillent un homme pendant les soixante-dix et quelques années qui précèdent immédiatement ses funérailles.

« J'ai dû m'endormir un peu vers le matin, car je m'aperçois qu'il fait jour quand j'ouvre les yeux, ce qui prouve qu'ils étaient fermés. Et je vois Mabel déjà prête, les cheveux bien peignés et les yeux brillant d'une admiration sans bornes pour l'existence terrestre.

« – Pi... ouitt ! Jeff ! s'écrie-t-elle, j'ai une de ces faims ! Je mangerais...

« Je lève les yeux, et elle surprend mon regard. Aussitôt elle ravale son sourire et me dévisage d'un air de froide suspicion. Alors, j'éclate de rire, oui, et je m'allonge sur le parquet pour rire plus à mon aise, tellement la circonstance me semble comique. Je suis un rieur forcené de naissance ; profitant de cette occasion unique, je lâche la bride à mon vice. Lorsque je reprends connaissance, Mabel s'est assise en me tournant le dos, et elle paraît toute contaminée de dignité.

« – Ne... ne vous fâchez pas, Mabel, dis-je, je n'ai pas pu me retenir. C'est... c'est cette drôle de façon dont vous avez coiffé vos cheveux, ce matin ! Si seulement vous pouviez vous voir !

« – Inutile de me raconter des histoires, dit Mabel d'un ton froid et perspicace. Mes cheveux n'ont rien de comique. Je sais ce qui vous a fait rire.

Puis, comme elle regarde au dehors par une fente de la cloison, elle s'écrie tout à coup :

« – Oh ! Jeff ! jetez un coup d'œil dehors !

« J'ouvre la petite fenêtre en bois et ce que je vois me rend tout mon sérieux. La rivière a débordé pendant la nuit, et tout le district est scientifiquement irrigué. L'éminence sur laquelle se dresse notre cabane est devenue une île, isolée au milieu d'un immense fleuve d'eau jaunâtre. Et il pleut toujours à verse. Il n'y a pas autre chose à faire que de rester à la maison jusqu'à ce que la crise soit passée.

« Je suis contraint de reconnaître que, ce jour-là, nos entretiens et nos délassements furent imprégnés de langueur. Je me rends compte que Mabel recommence à avoir une vue trop monotone et unilatérale de l'existence, mais je ne possède aucun moyen de la lui changer. Personnellement, je suis persécuté par le besoin de manger. J'ai des visions de jambon et des hallucinations de pâté en croûte, et je n'arrête pas de me poser des questions de ce genre : « Qu'est-ce que tu vas t'offrir pour déjeuner aujourd'hui, Jeff ? – Voyons, mon vieux, qu'est-ce que tu vas commander au garçon ? » Et je choisis mentalement sur le menu tous mes plats favoris, et je les vois littéralement se diriger vers moi. Je pense que tous les hommes affamés doivent en faire autant. Ils ne peuvent pas distraire leurs méditations de la question alimentaire. Ça prouve qu'après tout la chose suprême ici-bas est la poularde à la sauce idem, et non pas la question du vote des nègres ou de l'immortalité des passions malsaines.

« Donc, je continue à rêvasser, tout en me demandant vingt-cinq fois par demi-heure comment je vais déguster mon rumsteak, grillé avec des pommes frites, ou sauté avec une

sauce madère et des champignons. Mabel est assise sur l'autre siège, l'air pensif et la tête appuyée sur une main.

« – Finalement, me dis-je, ce sera un rôti à la broche avec les pommes de terre cuites dans la sauce. Et ensuite des tomates farcies à l'ail, et une salade de laitue avec six œufs durs.

« Cependant, je fouille soigneusement toutes mes poches, pour voir s'il n'y serait pas resté par hasard quelques miettes de pain ou une carotte crue. Mais c'est en vain.

« La nuit arrive ainsi, et la rivière ne cesse pas de monter, ni la pluie de tomber. Je regarde Mabel, et je reconnais dans ses yeux ce regard désespéré qu'ont les femmes quand elles passent devant une pâtisserie. Je comprends que la pauvre gosse a faim, pour la première fois de sa vie peut-être. Elle semble tout imprégnée de cette angoisse particulière aux femmes qui n'ont pas dîné, ou qui sentent leur pantalon tomber sur leurs pieds.

« À onze heures du soir, nous sommes toujours assis, l'air lugubre, dans notre cabane naufragée. Je ne cesse de m'efforcer de chasser de mon esprit l'obsession alimentaire, mais elle persiste à me harceler comme un taon autour d'un cheval. Je pense à toutes les bonnes choses que j'ai mangées dans ma vie. Je ressuscite les savoureuses collations de mes premiers jours, les tablettes de chocolat, les cochons en pain d'épice, et les grandes tartines de fromage blanc saupoudré d'échalote. Puis je remonte en flânant le cours des années, et je fais des pauses émues devant des réminiscences de brioches trempées dans du cacao crémeux, de gigot aux haricots, de crêpes flambées à l'orange, de groseilles vertes croquées sur l'arbre, de fraises des bois cueillies dans le jardin du voisin, et je termine par un Christmas pudding à la Virginienne, qui est

le *nec plus impar* de toutes les bonnes choses qui se mangent, parce qu'il les contient toutes sans exception.

« On dit qu'un homme qui se noie revoit en un clin d'œil toute son existence passer devant ses yeux. Eh bien ! je peux vous dire qu'un homme affamé voit apparaître le spectre de tous les repas qu'il a faits, et qu'il invente de nouveaux plats qui feraient la fortune d'un maître queux. Si quelqu'un s'avisait de recueillir les dernières paroles d'un homme qui meurt d'inanition, il n'y trouverait peut-être pas assez de sentiment pour assaisonner une nouvelle de deux cents lignes, mais il y récolterait sûrement la matière d'un livre de cuisine de cinq cents pages, qui se vendrait à dix millions d'exemplaires.

« Bref, je dois avoir la conscience suffisamment engluée de méditations gastronomiques, car je me surprends à dire involontairement tout haut à un garçon imaginaire :

« – Bien épais, Firmin, et saignant, avec des pommes gaufrettes...

« À ces mots, Mabel tourne la tête vers moi avec la rapidité d'un écureuil. Ses yeux étincellent et il y a une éruption brusque de sourire sur son visage.

« – À point pour moi, s'écrie-t-elle d'une voix trémulante, avec des champignons grillés. Oh ! Jeff ! ce serait fameux ! Et ensuite je prendrai un rognon brochette, et un petit poulet sauté avec du riz au curry, et puis une charlotte au kirsch, et...

« – Hé là ! hé là ! Doucement ! dis-je en l'interrompant. Qu'est-ce que vous faites des hors-d'œuvre, et du vol-au-vent financière, et des truites en gelée...

« – Au porto ! crie Mabel tout excitée, et six douzaines de marennnes, et les tartines de caviar, et les olives fourrées aux anchois, et les cornichons à la tomate et...

« – Allez-y ! dis-je. Continuons par les cèpes sautés à la provençale, et les aubergines gratinées à l'italienne et n'oubliez pas le roquefort ni la purée de châtaignes à la crème fraîche...

« Oui, ça dure comme ça dix minutes. Tous les deux, nous épuisons le répertoire des restaurants universels ; nous récitons par cœur, à l'endroit et à l'envers, le manuel culinaire de la tante Marie, et c'est Mabel qui mène le train, car elle est plus farcie que moi des recettes nutriçières, et les plats qu'elle annonce aggravent mes appétits. Je commence à percevoir vaguement l'idée d'une réconciliation de Mabel avec la nourriture ; son mépris pour la technique de la boustifaille semble s'être considérablement atténué.

« Le lendemain matin, nous constatons que les eaux ont suffisamment baissé ! J'attelle mes canassons et nous voilà partis à travers la plaine marécageuse. Je ne tarde pas à retrouver la route et quelques heures plus tard nous arrivons à Oklahoma City. La première chose que nous apercevons est un grand restaurant plein de tables et de garçons, et nous effectuons aussitôt un raid combiné à l'intérieur. Et là, je me trouve assis à la même table que Mabel, avec tout un assortiment d'outils à mangeaille entre nous deux ; et ce n'est pas une sylphide dédaigneuse que j'ai en face de moi, mais une femme souriante pleine d'appétit et de douceur.

« Ce restaurant est bien approvisionné. J'extrais du menu une telle quantité de citations que le garçon se tourne vers la porte pour voir s'il ne descend pas d'autres personnes de la voiture.

« Et bientôt la commande commence à rappliquer. Ce n'est pas un déjeuner, non, plutôt un banquet pour douze personnes ; mais nous valons bien une douzaine à nous deux. Je regarde Mabel et ne peux m'empêcher de sourire, à cause de certaines réminiscences. Mabel a les yeux fixés sur la table, comme un gosse qui contemple sa première montre ; puis soudain elle lève la tête, me regarde bien en face, et je vois deux grosses larmes rouler sous ses paupières. Nous sommes seuls pour quelques instants : le garçon vient d'apporter un plat.

« – Jeff, dit Mabel avec douceur, j'étais stupide quand je... C'est que je voyais les choses de travers. Jamais encore je n'ai ressenti comme aujourd'hui... Les hommes ont faim tous les jours comme ça, n'est-ce pas ? Ils sont grands et forts, et ils travaillent dur, et ce n'est pas seulement pour embêter les serveuses de restaurants qu'ils mangent, n'est-ce pas, Jeff ? Un jour vous m'avez dit... je veux dire vous m'avez demandé... vous vouliez... enfin, Jeff, si vous en avez encore envie, je serai heureuse de m'asseoir tous les jours à table en face de vous. Et maintenant donnez-moi quelque chose à manger, vite ! ajoute-t-elle en rougissant délicieusement.

« Et voilà, conclut Jeff. Comme je vous l'ai dit, les femmes ont besoin de changer de point de vue, de temps en temps. Elles finissent par se dégoûter de voir toujours les mêmes vieilles choses,... la même vieille table de salle à manger, la même vieille rue, la même vieille machine à coudre. Donnez-leur une pincée de nouveau, un petit voyage, un petit repos, un grain de bouffonnerie pour épicer les tragédies des labeurs domestiques, quelques caresses après l'engueulade, un peu de remue-ménage et quelques bonnes secousses intermittentes ; et chacun des joueurs y gagnera. Ce qui

n'empêche pas, ajouta Jeff avec une grimace énigmatique, d'aider un peu la chance de temps en temps. »

Reste à savoir si cette ultime remarque s'appliquait à sa randonnée avec Mabel, ou à quelque scientifique combinaison de poker.

II

LA VENGEANCE DU CABALLERO

Le Cisco Kid avait tué six hommes au cours de combats plus ou moins loyaux, en avait assassiné deux fois plus (la plupart mexicains), et en avait blessé une vaste quantité, qu'il avait modestement négligé de compter. C'est pourquoi une femme l'aima.

Le Kid avait vingt-cinq ans et en paraissait vingt. Une compagnie d'assurance sur la vie aurait, judicieusement, fixé le terme de son séjour terrestre à quelque chose comme vingt-six ans. Il exerçait son activité entre le Frio et le Rio Grande. Le Kid tuait pour toutes sortes de raisons : pour le plaisir, d'abord, pour se distraire quand il s'ennuyait, pour échapper à ceux qui cherchaient à l'arrêter, et enfin parce qu'il avait le sang chaud et la tête vive. S'il avait réussi jusqu'alors à éviter d'être capturé, ou fusillé, c'est qu'il était capable de tirer cinq dixièmes de seconde plus tôt que n'importe quel shérif ou milicien du district, et qu'en outre il montait un cheval rouan tacheté qui filait comme un écureuil et connaissait à fond tous les sentiers de brousse depuis San-Antonio jusqu'à Matamoras.

Tonia Perez, celle qui aimait le Cisco Kid, tenait à la fois de Carmen et d'une Madonna ; et pour le reste, car une femme qui est mi-Carmen et mi-Madonna peut toujours être quelque chose de plus, pour le reste, elle était tout colibri. Elle vivait dans une paillotte près d'un petit hameau mexicain, au gué du Lone Wolf sur le Frio. Avec elle résidait une sorte de

père ou de grand-père, un pur Aztèque, qui devait avoir un peu moins de mille ans, gardait un troupeau de cent chèvres, et cultivait une sorte de perpétuelle ivresse languide, due aux nombreuses rasades de *mescal* qu'il ingurgitait. Une immense forêt de cactus géants, hauts de cinq à six mètres, commençait à la porte même de la paillotte et semblait s'étendre à l'infini. C'est cette effarante masse de verdure, hérissée de pointes aussi longues, dures et acérées que des poignards, qu'avait à traverser le Cisco Kid, monté sur son rouan tacheté, pour venir voir sa belle. Une fois, collé comme un lézard contre le chaume, derrière la plus haute poutre de la paillotte, il avait entendu Tonia, la douce Tonia au visage de Carmen Madonna et à l'âme de colibri, parlementer avec le shérif et ses hommes, et leur susurrer dans son pittoresque sabir mi-espagnol mi-anglais, qu'elle ne savait rien de son homme.

Un jour, l'adjudant général du Texas, qui est, *ex officio*, le chef suprême de la milice des frontières, écrivit quelques lignes sarcastiques au capitaine Duval, commandant la compagnie de Laredo, au sujet de la vie sereine et paisible menée par les assassins et les bandits dans le district du dit capitaine.

Le visage bronzé du capitaine prit une teinte grenat à la lecture de cette lettre, qu'il fit parvenir aussitôt, avec quelques brefs commentaires, au lieutenant Sandridge, lequel campait alors auprès d'un abreuvoir du Nueces, avec une escouade de cinq hommes, afin de faire régner l'ordre et la loi sur son territoire.

Le visage du lieutenant Sandridge passa immédiatement de sa nuance fraise habituelle à une riche couleur de cerise mûre ; puis le chef de poste fourra la lettre dans sa poche, et médita longuement en mordillant sa moustache. Le lendemain il sella son cheval et se rendit tout droit à la colonie

mexicaine du Lone Wolf, sur le Frio, à trente kilomètres de son campement.

Haut de six pieds, blond comme un Viking, froid comme un pasteur, dangereux comme une mitrailleuse, Sandridge explora les paillottes, cherchant patiemment des nouvelles du Cisco Kid.

Les Mexicains craignaient, bien autrement que la loi, la cruelle et infaillible vengeance du cavalier solitaire que pourchassait le milicien. L'un des passe-temps favoris du Kid était de tirer sur les Mexicains « pour les voir gigoter ». S'il n'hésitait point à les « plomber » ainsi, dans le seul but de s'offrir une sorte de ballet russe *in extremis*, quel terrible et inexorable châtiment ne leur infligerait-il pas s'ils se risquaient à exciter sa colère ! Aussi s'écriaient-ils tous, en ouvrant les bras et en haussant les épaules, qu'ils n'avaient jamais vu le Kid, et prenaient le Ciel à témoin de leurs mensonges.

Mais il y avait à l'entrée du village un boutiquier du nom de Fink, qui était affublé d'un certain nombre de nationalités, de langages, d'intérêts et de manières de voir :

— Inutile d'interroger ces Mexicains, dit-il à Sandridge. Ils ont trop peur pour parler. Cet *homme* qu'ils appellent le Kid (son vrai nom est Goodall, n'est-ce pas ?) est entré deux ou trois fois dans mon magasin. J'imagine que vous pourriez le rencontrer à... mais non, je ne tiens pas à vous le dire, moi non plus. Je mets deux secondes de plus qu'il y a dix ans à sortir mon revolver, et c'est un retard qui peut avoir des conséquences fatales. Mais... ce Kid a une « poule » au bout du patelin, une métisse de Mexicain et de perruche, qu'il vient souvent visiter. Elle habite dans ce *jacal* isolé qui se trouve à la lisière des cactus, au bord de l'arroyo. Peut-être qu'elle...,

mais non, je ne crois pas. En tout cas, vous ne perdriez pas votre temps à faire surveiller cette paillotte.

Sandridge se dirigea aussitôt vers le *jacal* de Perez. Le soleil était déjà bas, et l'ombre épaisse des grands cactus recouvrait la hutte au toit de chaume. Près de là, les chèvres avaient été enfermées dans un corral de brousse, pour y passer la nuit. Quelques chevreaux, dressés contre la palissade, cherchaient à mordiller la broussaille à travers les barreaux. Le vieux Mexicain était allongé dans l'herbe sur une couverture, déjà saoul de *mescal*, rêvant peut-être des soirées lointaines durant lesquelles il trinquait avec Pizarro au succès de leur expédition dans le Nouveau Monde. Tonia se tenait sur le seuil de la paillotte. Le lieutenant Sandridge arrêta son cheval et regarda Tonia, avec les yeux écarquillés d'un pingouin qui aperçoit un chasseur de phoques pour la première fois.

Le Cisco Kid était un homme vaniteux, comme le sont tous les assassins éminents et prospères ; et il eut été cruellement mortifié, s'il avait su qu'un seul regard échangé entre Tonia et le lieutenant avait suffi pour chasser brusquement (bien que momentanément) de leur esprit le moindre souvenir de son arrogante personne.

Jamais Tonia n'avait encore vu un homme semblable. Il lui parut bâti de granit, et en même temps saturé de lumière, de soleil ; son sourire illuminait l'ombre de la forêt, comme si Phébus venait de faire demi-tour. Tous les hommes qu'elle avait connus jusqu'alors étaient petits et noirs. Le Kid lui-même, en dépit de ses exploits, n'était qu'un avorton, pas plus gros qu'elle-même, avec des cheveux bruns et plats, et un visage de marbre, si glacial qu'il donnait le frisson aux heures les plus chaudes du jour.

Quant à Tonia, bien qu'elle bafoue toute tentative de description, essayons tout au moins d'en prendre un « instantané » au vol. Sa chevelure noire aux reflets bleus, partagée en deux par une raie médiane et lissée contre son visage, ainsi que ses grands yeux mélancoliques, lui donnent son air de Madonna. Ses gestes et son allure évoquent le feu caché et l'instinct de séduction qu'elle a hérités des gitanes de la province basque. Quant au colibri, ce qu'elle en tient gît au fond de son cœur ; vous n'en sauriez percevoir qu'une impression purement externe, à l'aspect de la jupe rouge et de la chemise bleue, qui rappellent le plumage éclatant du petit oiseau.

Le dieu du soleil exprima le désir de boire un peu d'eau, et Tonia courut en puiser à la grande jarre rouge pendue sous le toit de chaume. Sandridge jugea qu'il convenait de mettre pied à terre, afin de faciliter la tâche de son Hébé.

Je n'aime pas regarder par le trou de la serrure. Et je n'ai pas non plus la prétention de posséder à fond la technique des évolutions cardiaques de l'humanité. Mais j'affirme, selon les droits les plus sacrés du chroniqueur, qu'au bout d'un quart d'heure Sandridge était déjà en train d'apprendre à Tonia la manière de plier un lasso en cuir de douze mètres, tandis qu'elle lui expliquait à quel point elle se sentait seule, malgré le petit *chivo* (chevreau) boiteux qu'elle élevait au biberon, et le petit livre anglais que le tricentenaire *padre* lui avait donné.

Ce qui nous laisse soupçonner que le front du Kid était en sérieux danger et que par ailleurs le sarcasme de l'adjudant général avait fait long feu.

De retour à son campement, le lieutenant Sandridge annonça, à plusieurs reprises, son intention de faire brouter la poussière au Cisco Kid, ou de le traîner devant un jury. Et il disait cela très sérieusement. C'est pourquoi, deux fois par

semaine, il se rendait au passage de Lone Wolf sur le Frio, et enseignait aux doigts effilés et légèrement colorés de Tonia le maniement compliqué d'une corde de campement, ce qui est une tâche ardue pour l'élève, mais très agréable pour le maître.

Le lieutenant savait qu'il pouvait s'attendre à rencontrer le Kid à chacune de ses visites. Aussi avait-il toujours ses armes à portée de la main et jetait-il de fréquents coups d'œil sur la forêt de cactus, derrière le *jacal*. Peut-être lui serait-il possible ainsi de faire coup double et de s'approprier à la fois la tête du vautour et le cœur du colibri. Ainsi soit-il !

Tandis que notre ornithologiste aux cheveux de soleil poursuivait ses études, le Cisco Kid accomplissait lui aussi ses devoirs professionnels. Il exécuta une « pistolade » désabusée dans le bistro d'un petit village de Quintana Creek, tua le garde champêtre (une balle en plein dans sa plaque..., un très joli coup), et se retira, l'air morose et mécontent de lui-même. Un véritable artiste ne peut guère se sentir transporté de fierté pour avoir descendu un homme âgé, armé d'un vieux revolver démodé.

En route, le Kid éprouva soudain cette espèce d'aspiration sentimentale qui assaille les mauvais garçons lorsque le crime perd momentanément pour eux son puissant attrait habituel. Il sentit le besoin de revoir la femme qu'il aimait, afin qu'elle lui renouvelât l'assurance de son attachement, malgré la vie qu'il menait. Il voulait l'entendre traiter sa férocité de bravoure, et sa cruauté de dévouement chevaleresque. Oui, il aspirait à voir Tonia lui apporter de l'eau puisée à la jarre rouge sous le toit de chaume, à l'écouter parler de son *chivo*, de son nourrisson à quatre pattes, et de cent autres fariboles délassantes.

Le Kid tourna donc son cheval dans la direction de la grande forêt de cactus qui s'étend tout au long de l'Arroyo Hondo, jusqu'au passage de Lone Wolf sur le Frio. Le rouan marbré dressa les oreilles de plaisir ; car il avait un sens de la direction et une connaissance des lieux égaux à ceux d'un bonneteur qui renifle un policeman sur le champ de courses ; et il savait qu'il ne tarderait pas à brouter l'herbe grasse du Frio, au bout d'une longe de quarante pieds, tandis qu'Ulysse se reposerait sous le toit de chaume de sa Circé.

Rien de plus sinistre que la traversée d'une forêt de cactus dans le Texas ; même une exploration dans les solitudes de l'Amazone paraît moins déprimante et dangereuse. Les terribles plantes à l'aspect farouche et obsédant dressent éternellement devant vous leurs troncs grotesquement tordus, et brandissent vers votre visage leurs bras hérissés d'un million d'épées. Jaillissant d'un sol rocailleux et desséché, elles semblent bafouer le voyageur altéré avec leur verdure grasse et juteuse ; elles s'écartent, se mêlent, s'enchevêtrent, semblent inviter le cavalier solitaire à suivre des sentiers propices, et l'entraînent au fond d'implacables impasses défendues par une phalange invincible de lances macédoniennes ; il n'a plus qu'à faire demi-tour, s'il le peut, la tête vide et les yeux pleins de vertige. Et s'il se perd, c'est pour lui la mort ignominieuse du voleur sur la croix, les membres percés de clous, au milieu d'un enfer de ramures bicornues, semblables à un millier de démons.

Mais le Kid et sa monture se rient de tous ces dangers. Tournant, virant, voltant, se fauillant comme une anguille à travers ce dédale de pointes mortelles le brave rouan se dirigeait sûrement vers le passage de Lone Wolf.

Tout en avançant, le Kid chantait. Il ne connaissait qu'une seule chanson, comme il n'avait qu'un seul idéal, le crime, et une seule maîtresse, Tonia. C'était un homme simple, aux idées conventionnelles. Il avait une voix de coyote catarrheux ; mais cela ne l'empêchait nullement de roucouler sa ritournelle toutes les fois qu'il en avait envie. Cette chanson appartenait au genre de fléau traditionnel qui contamine les campements de brousse ; elle débutait approximativement ainsi :

Viens pas rôder autour de ma grenouille

Si tu veux pas que j'te zigouille !

Et ainsi de suite. Le rouan marbré y était habitué, il avait cessé depuis longtemps de protester.

Mais tout chanteur, même le plus détestable, finit toujours, à un certain moment, par se lasser d'injurier l'atmosphère que Dieu nous a donnée. Arrivé à deux ou trois kilomètres du *jacal* de Tonia, le Kid se résigna, bien qu'à contre-cœur, à se taire, non point qu'il trouvât moins de charme à ses performances vocales, mais tout simplement parce que ses muscles laryngiens étaient fatigués.

Tel un cheval de cirque, le brave rouan continuait de valser, d'une allure agile et gracieuse, à travers le labyrinthe des cactus. Bientôt, à certains signes familiers, son cavalier reconnut qu'ils n'étaient plus guère éloignés du passage de Lone Wolf. Encore quelques voltes, puis la masse vert sombre s'éclaircit légèrement, et le Kid aperçut le toit de chaume du *jacal* et reconnut le gros orme pleureur sur le bord de l'arroyo. Vingt mètres plus loin, il arrêta son cheval, et scruta intensivement le paysage à travers les brèches ouvertes dans l'énorme bouquet d'épines. Puis il mit pied à terre, laissa

tomber les rênes, et continua d'avancer à pied, silencieux et courbé, comme un Indien. Le rouan, connaissant son rôle, se tenait immobile, sans faire le moindre bruit.

Le Kid se glissa jusqu'à la lisière de la forêt et inspecta attentivement les lieux, à travers les branches de l'un des derniers cactus.

À dix mètres de lui, paisiblement assise à l'ombre du *jacal*, sa Tonia était occupée à plier une longe de campement en cuir. Jusque-là, il n'y avait pas matière à la condamner ; bien des femmes ont consacré leurs loisirs à des passe-temps plus malsains. Mais puisqu'il faut tout dire, nous devons ajouter que la tête de Tonia était appuyée sur la vaste et confortable poitrine d'un homme grand, puissant, aux joues roses et aux cheveux blonds, qui la tenait par la taille et, de sa main libre, guidait les petits doigts frêles entre lesquels s'enchevêtrait la lourde longe en cuir de quarante pieds.

Soudain Sandridge leva vivement la tête et dirigea ses regards sur la lisière de la forêt : il venait de percevoir un léger bruit qui lui était assez familier, cette espèce de frôlement sec et bref produit par un revolver que l'on tire brusquement de son étui. Mais, comme rien ne bougeait, le professeur reprit sa leçon.

Et alors, dans l'ombre de la mort, les deux amants se mirent à parler de leur amour ; et dans ce calme après-midi de juillet, chaque mot qu'ils prononçaient allait frapper l'oreille du Kid.

— Rappelle-toi bien, disait Tonia, que tu ne dois pas venir avant que je te fasse appeler. Bientôt *il* sera ici. Un *vaquero* de la *tienda* m'a dit aujourd'hui qu'il l'avait vu sur le Guadalupe il y a trois jours. Quand il est si près de la maison, il vient

toujours. S'il te trouve ici, il te tuera. Pour l'amour de moi, ne viens pas avant que je te fasse prévenir.

— Bien, dit le lieutenant. Et alors ?

— Alors, dit Tonia, tu amèneras tes hommes et tu le tueras. Sinon, c'est lui qui te tuera.

— C'est vrai qu'il n'est pas homme à se rendre, dit Sandridge. Celui qui affronte Mr Cisco Kid n'a pas le choix : il faut qu'il tue ou qu'il soit tué.

— Il doit mourir ! Autrement il n'y aura jamais de repos dans le monde pour toi et moi. Il a tué beaucoup d'hommes. Qu'il meure. Amène tes hommes et ne le laisse pas échapper.

— Pourtant, dit Sandridge, tu l'aimais autrefois ?

Tonia lâcha le lasso, se tourna vers l'officier et lui ceignit le cou de son bras cuivré.

— C'est, murmura-t-elle, en espagnol cette fois, c'est que je ne t'avais pas encore rencontré, ô mon bien-aimé ! Tu es si grand, si puissant, et en même temps si bon et si doux avec moi ! Peut-on aimer un autre homme, quand on te connaît ? Qu'il meure ; car alors je ne craindrai plus, à toute heure comme aujourd'hui, qu'il nous tue l'un ou l'autre.

— Comment saurai-je qu'il est venu ? demanda Sandridge.

— Lorsqu'il vient, dit Tonia, il reste deux jours, parfois trois. Gregorio, le petit garçon de la vieille Luisa, possède un poney rapide. Je lui donnerai pour toi une lettre qui t'indiquera la meilleure manière de le surprendre. Rappelle-toi bien : c'est par Gregorio, le fils de la *lavandera*, que je te ferai porter la lettre. Et amène beaucoup d'hommes avec toi, mon

bien-aimé, et prends bien garde, car *El Chivato*, comme ils l'appellent, frappe plus vite encore que le crotale, avec la balle de son *pistola*.

— Le Kid sait se servir d'un revolver, ça c'est vrai ! fit Sandridge, mais je viendrai tout de même seul. Je veux l'avoir moi-même, ou pas du tout. Le Capitaine m'a écrit deux ou trois lignes qui m'ont inculqué le désir de faire la chose sans l'aide de personne. Préviens-moi seulement quand Mr Kid sera là, et je me charge du reste.

— Je te ferai porter le message par Gregorio, dit Tonia. Je savais bien que tu étais plus brave que ce petit tueur d'hommes qui ne sourit jamais. Comment ai-je pu jamais penser que je l'aimais ?

Mais l'heure des adieux était arrivée. Avant de remonter à cheval, le lieutenant, d'un seul bras, souleva Tonia comme une plume afin de lui donner un dernier baiser. L'atmosphère torride de cet après-midi d'été, lourde de silence et d'immobilité, alanguissait les cœurs. De la cheminée en terre du *jacal* montait, aussi droite qu'un fil à plomb, la légère fumée de l'âtre où mijotaient doucement les *frijoles* dans une marmite en fer. Aucun bruit, aucun mouvement ne troublait la sérénité de la grande forêt de cactus, qui commençait à dix pas de là...

Aussitôt qu'eut disparu la haute silhouette de Sandridge, au creux du ravin escarpé qui descendait au gué du Frio, le Kid revint furtivement sur ses pas, remonta sur son cheval, et, faisant faire demi-tour à ce dernier, le poussa, malgré sa répugnance, sur la piste tortueuse qu'il venait de parcourir.

Deux milles plus loin, le Kid s'arrêta de nouveau, et attendit patiemment, dans la forêt silencieuse et profonde, qu'une demi-heure fût passée. Et, alors, Tonia entendit

soudain retentir, de plus en plus distinctement, les notes fausses et aigrettes d'un refrain qu'elle connaissait trop bien ; et elle courut à l'orée du bois, au-devant du chanteur.

Le Kid, contrairement à son habitude, sourit agréablement et agita son chapeau dès qu'il aperçut sa maîtresse. Il mit pied à terre, et elle se jeta dans ses bras. Le Kid la regarda tendrement. Ses épais cheveux noirs collaient à son crâne ainsi qu'une natte de crins luisants et ondulés. L'étreinte de Tonia fit passer un léger frémissement involontaire sur son visage cuivré, généralement aussi impassible qu'un masque de plâtre.

— Comment va ma gosse ? demanda-t-il en la serrant contre lui.

— Elle souffre de t'avoir attendu si longtemps, mon aimé, répondit-elle. Mes yeux se sont usés à scruter sans relâche cette pelote d'épingles diabolique que tu traverses toujours pour venir me voir, et dans laquelle mes regards ne peuvent pas pénétrer. Mais tu es là, mon aimé, et Dieu me garde de te gronder. *Que mal muchacho !* de ne pas visiter ton *aima* plus souvent ! Rentre, et repose-toi, tandis que je donnerai à boire à ton cheval, et que je l'attacherai avec la longe. Il y a de l'eau fraîche pour toi dans la jarre.

Le Kid l'embrassa affectueusement.

— Ce serait forfaire, dit-il, à toutes les lois de la galanterie, que de laisser une dame soigner mon cheval. Mais si tu veux bien me faire chauffer un pot de café, *chica*, pendant que je m'occupe du *caballo*, tu me feras un grand plaisir.

Il y avait une chose dont le Kid était aussi fier que de son adresse au revolver : c'était sa courtoisie envers les femmes. Pour elles, il se montrait toujours *muy caballero*, comme

disaient les Mexicains, et il affectait la plus exquise politesse. Jamais on ne l'avait entendu adresser à une femme le moindre mot hargneux ou simplement incivil. Il n'hésitait pas à massacrer les hommes, mais il n'eût point levé le petit doigt sur celles de leurs femmes ou de leurs sœurs qui eussent éveillé sa colère. C'est pourquoi un grand nombre de celles-ci, qui avaient subi le charme de sa galanterie, se refusaient à croire aux bruits fâcheux qui couraient sur Mr Kid. Il ne faut pas ajouter foi à tout ce que l'on entend dire, affirmaient-elles. Et lorsque leurs mâles indignés leur mettaient sous le nez les preuves indiscutables de l'infamie du *caballero*, elles répliquaient qu'il avait dû être poussé au crime de quelque manière, et qu'en tout cas, lui, au moins, savait comment on doit se conduire avec les femmes !

Étant donné cette idiosyncrasie raffinée du Kid, et l'orgueil qu'il en tirait, on peut concevoir toutes les difficultés du problème qui s'offrait à lui, après ce qu'il avait vu et entendu, cet après-midi-là, de sa cachette au milieu des cactus. Et cependant, il était impossible d'admettre que le Kid pût négliger des petites affaires de cette sorte.

La nuit tomba. Tonia alluma une lanterne dans le *jacal*, et ils s'attablèrent devant un souper de *frijoles*, chevreau rôti, pêches en conserve et café. Puis, ayant enfermé son troupeau dans le corral, l'ancêtre fuma une cigarette et s'étendit, immobile et décharné comme une momie, dans sa couverture. Tonia lava la vaisselle, que le Kid essuyait avec une vieille toile à sac. Les yeux de la jeune métisse étincelaient ; elle bavardait avec volubilité, racontant au Kid tous les moindres événements qui avaient traversé son petit monde, depuis la dernière visite du « caballero ». Tout se passait pour le Kid de la même façon que lors de ses précédents séjours.

Alors, Tonia s'allongea dehors dans son hamac et se balançait en chantant de mélancoliques *conciones de amor*.

— Tu m'aimes toujours autant, poulette ? demanda le Kid en fouillant dans ses poches.

— Toujours autant, mon petit homme, répondit Tonia en le contemplant longuement de ses yeux noirs.

— Il faut que j'aille chercher du tabac chez Fink, dit le Kid en se levant. Je croyais en avoir un paquet de reste, mais je ne le trouve pas. Je reviens dans un quart d'heure.

— Dépêche-toi ! Et... dis-moi : combien de temps resteras-tu près de moi, cette fois ? Partiras-tu demain, me laissant encore un coup seule avec ma tristesse, ou bien permettras-tu à ta Tonia de te garder plus longtemps ?

— Oh ! il est possible que je reste deux ou trois jours cette fois, dit le Kid en bâillant. Il y a un mois que je me planque et j'ai besoin de me reposer.

Il fut absent une bonne demi-heure. Quand il revint, Tonia reposait toujours dans son hamac.

— C'est drôle, dit le Kid ; j'ai l'impression que derrière chaque arbre et chaque buisson, il y a quelqu'un qui s'est embusqué pour me tirer dessus. Je n'ai jamais encore eu les flubes comme ça. Peut-être n'est-ce qu'un de ces pressentiments idiots ? Pourtant je me demande si je ne dois pas détailler demain matin avant le jour. Tout le district de Guadalupe est sens dessus dessous à cause de ce vieux singe que j'ai plombé l'autre jour.

— Tu n'as pas peur ? Rien ne peut faire peur à mon héros bien-aimé !

— Oh ! certes, on ne peut pas dire que je ne vaille pas mieux qu'un lièvre quand ça commence à bagarrer. Mais... je ne tiens pas non plus à me faire poisser dans ton *jacal* par une escouade de miliciens. Pourrait y avoir du bobo pour quelqu'un qui ne le mérite pas.

— Reste avec ta Tonia : personne ne te trouvera ici.

Le Kid jeta un regard pénétrant sur les rives sombres de l'arroyo et sur les faibles lueurs du village mexicain.

— Je verrai plus tard comment ça se goupille, déclara le *caballero*.

.....

Vers minuit, un cavalier fit irruption dans le camp des miliciens, en s'annonçant bruyamment par des interjections répétées, afin que l'on ne se méprît point sur ses intentions pacifiques. Sandridge se leva en sursaut et se précipita le premier hors de sa tente. Le cavalier lui déclara qu'il venait du gué de Lone Wolf sur le Frio, qu'il s'appelait Domingo Sales et qu'il apportait une lettre pour le señor Sandridge. La vieille Luisa, la *lavandera*, l'avait instamment prié de venir, à la place de son fils Gregorio qui était au lit avec la fièvre.

Sandridge alluma une lanterne et lut ces lignes : « Chéri. Il est venu. À peine étais-tu parti qu'il sortit des cactus. Tout d'abord il me dit qu'il restera deux ou trois jours. Puis, plus tard, il se met à dresser les oreilles, à fureter partout, à rôder d'un air inquiet, comme les loups et les renards. Bientôt il m'annonce qu'il veut partir avant le jour, quand tout est sombre et silencieux. Et alors il semble me soupçonner de l'avoir trompé. Il me regarde d'un air si étrange que j'en suis effrayée. Je lui jure que je l'aime, que je suis sa Tonia. Enfin il me dit que je dois lui prouver ma fidélité. Il est persuadé que

des hommes se sont embusqués pour le tuer quand il sortira de ma maison. Alors, pour s'échapper, il veut mettre mes vêtements, la jupe rouge et la blouse bleue que je porte, et ma mantilla marron sur sa tête, et c'est ainsi qu'il s'enfuira. Mais, il veut aussi que je mette ses propres habits, son *pantalones*, sa *camisa* et son chapeau, et que je monte sur son cheval pour aller jusqu'à la route, de l'autre côté du gué, et revenir, afin de lui prouver que je ne le trompe pas, et qu'il n'y a personne qui se cache pour le tuer. C'est une chose terrible. Une heure avant le jour doit tout cela se passer. Viens, mon cher aimé, viens tuer cet homme et emporter ta Tonia qui t'adore. N'essaye pas de le prendre vivant, mais tue-le vite. Sachant tout ce qu'il a fait, tu peux le tuer tout de suite. Viens longtemps avant l'heure, et cache-toi dans le petit hangar où se trouvent les selles et la voiture, près du *jacal*. Il y fait sombre. Et n'oublie pas qu'il portera ma jupe rouge et ma chemisette bleue et ma mantille brune. Je t'envoie un millier de baisers. Ne manque pas de venir et tue-le vite, et raide.

« Ta Tonia qui t'aime. »

Sandridge expliqua rapidement à ses miliciens la mission dont il allait se charger ; ceux-ci protestèrent aussitôt contre son intention de partir seul.

— Aucun danger, dit le lieutenant. Je vais le prendre au piège, il n'aura même pas l'idée de me plomber.

Sandridge sella son cheval, galopa jusqu'à Lone Wolf, attacha sa monture dans la brousse sur le bord de l'arroyo, prit sa carabine et s'approcha du *jacal* avec les plus grandes précautions. Un pâle quartier de lune, voilé de temps en temps par des volées de nuages blancs et légers, délayait faiblement l'ombre de la vallée.

Le hangar à voitures constituait une parfaite embuscade ; le lieutenant s'y glissa sans encombres. En face de lui, dans la pénombre d'un appentis au toit de chaume, il pouvait apercevoir un cheval attaché, qui piaffait avec impatience.

Sandridge était là depuis une heure, lorsqu'il vit deux silhouettes sortir du jacal. L'une d'elles, qui portait des vêtements masculins, monta rapidement à cheval et passa au galop devant le hangar à voitures, se dirigeant vers le village. L'autre, vêtue d'une jupe rouge, d'une chemisette bleue et coiffée d'une mantille, s'avança dans l'espace vide faiblement éclairé par la lune, et suivit des yeux le cavalier. Sandridge résolut d'agir avant le retour de Tonia, jugeant qu'elle ne tenait peut-être pas à assister à la scène.

— Les mains en l'air ! cria-t-il à haute voix, en sortant du hangar avec sa carabine à l'épaule.

La silhouette féminine se tourna brusquement, sans obéir à l'injonction. Alors le lieutenant lâcha ses balles... une... deux... trois..., et puis encore : une... deux... trois. Car deux précautions valent mieux qu'une avec un type comme le Cisco Kid. Impossible, d'ailleurs, de le rater, à cette distance, même dans cette demi-obscurité.

Le vieil ancêtre, qui dormait dans sa couverture, fut réveillé par les détonations. Il se dressa, et entendit alors un affreux cri de détresse, qui semblait émaner d'un homme soudain plongé dans une mortelle angoisse. Le vieux Perez se leva, en grommelant des protestations séniles contre les mœurs modernes.

Un grand spectre massif se rua en titubant dans le *jacal* et, d'une main qui tremblait comme une feuille de *tule*,

décrocha la lanterne qui pendait à un clou. Puis il étala fébrilement une lettre sur la table.

— Qui... qui a écrit... cette... cette lettre ? s'écria l'homme d'une voix rauque et frémissante.

— Ah ! *Dios !* C'est le señor Sandridge ! marmonna le vieux en s'approchant. *Pues, señor*, cette lettre fut écrite par *El Chivato*, comme on l'appelle, par l'homme de Tonia. On dit que c'est un méchant homme ; je ne sais pas. C'est pendant que Tonia dort qu'il écrit cette lettre, et me dit de la remettre à Domingo Sales, pour qu'il vous la porte. Y a-t-il quelque chose de mal dans la lettre ? Je suis très vieux..., je ne savais pas. *Valgame Dios !* ce monde est bien détraqué ! Et il n'y a rien à boire dans la maison, rien à boire !

Mais Sandridge était déjà sorti ; et il avait couru quelques mètres, et s'était jeté par terre, en sanglotant silencieusement, comme un homme, sur le corps inerte de son pauvre petit colibri. Ce soldat n'avait rien du *caballero*, et il ne pouvait pas soupçonner les voluptés de la vengeance.

À un mille de là, le cavalier qui s'était enfui se redressa sur sa selle, et se mit à fredonner doucement d'une voix ai-grette et cruelle :

Viens pas rôder autour de ma grenouille

Si tu veux pas que j'te zigouille...

III

LE TOURNOI DE LA POMME

À vingt milles de Paradise, et quinze milles avant d'arriver à Sunrise City, Bildad Rose, le conducteur de la diligence, arrêta son attelage. La neige était tombée furieusement toute la journée, et elle atteignait maintenant une épaisseur de vingt-cinq centimètres. Le trajet qui restait à parcourir n'était déjà pas sans danger en plein jour, car il serpentait hardiment au flanc de montagnes abruptes et rocailleuses. Aussi Bildad Rose décréta-t-il qu'il ne fallait pas songer à poursuivre le voyage de nuit par un temps pareil, et, arrêtant ses quatre forts chevaux, il communiqua sa prudente décision à ses voyageurs.

Le Juge Menefee, à qui les hommes présentaient généralement sur un plateau d'argent la couronne du commandement et de l'initiative, sauta aussitôt de la voiture. Quatre autres voyageurs, inspirés par son exemple, l'imitèrent, prêts à explorer, à protester, à résister, à se soumettre, à s'élancer, selon l'impulsion qui leur serait donnée par leur chef de file. Le sixième voyageur, qui était une jeune femme, resta dans la voiture.

Bildad s'était arrêté au sommet du premier contrefort de la montagne. La route était bordée à cet endroit-là par une double rangée de poteaux noirs et déchiquetés, et, à cinquante mètres au-dessus de la chaussée, on apercevait une petite maison qui faisait une tache sombre sur la pente neigeuse. Sur cette maison, le Juge Menefee et sa docile cohorte

effectuèrent une descente, ou plutôt une ascension, avec de joyeuses exclamations de collégiens provoquées par la neige et les circonstances. Ils appelèrent, frappèrent à la porte et aux fenêtres ; et, refroidis par un silence inhospitalier, se calmèrent momentanément. Enfin ils assaillirent et forcèrent l'entrée, qui ne se défendit que mollement, et envahirent les lieux.

Ceux qui étaient restés près de la voiture entendirent des cris et des bruits variés sortir de la maison ravagée. Bientôt une lueur apparut à l'intérieur, puis une flamme vacillante qui se transforma rapidement en un feu pétillant, plein de joie et de promesses. Enfin l'on vit revenir en courant, sous les flocons de neige, les exubérants explorateurs. D'une voix claironnante – et même, si j'ose dire, polyphonique – le Juge Menefee proclama les heureux résultats de leur expédition. L'unique pièce de la maison, annonça-t-il, était à la fois dépourvue de meubles et d'habitants ; mais elle possédait une grande cheminée, et ils avaient découvert une ample provision de bois scié dans un hangar par derrière. L'on était ainsi assuré de passer cette nuit glaciale dans un abri chaud et confortable. Et pour tranquilliser Bildad Rose, ils lui communiquèrent aussitôt qu'il y avait même une écurie, pas trop détériorée, et que l'on avait aperçu du foin dans un grenier.

— Messieurs, dit, du haut de son siège, Bildad Rose, emmitouflé de manteaux superposés et de couvertures adjacentes, arrachez-moi quelques poteaux que je puisse introduire ma voiture dans le parc. C'est la cabane du père Redruth, je la reconnais. On a interné le vieux au mois d'août dans un asile d'aliénés.

Joyeusement, quatre des voyageurs se ruèrent sur les piquets et les abattirent. L'attelage, exhorté par son conducteur,

grimpa courageusement la pente en traînant la lourde voiture et s'arrêta devant la porte de l'édifice dont le propriétaire avait été expulsé à la suite d'un accès de folie estivale. Bildad, aidé par deux des voyageurs, se mit à dételer ses chevaux. Le Juge Menefee ouvrit la porte de la voiture et ôta son chapeau.

— Permettez-moi, Miss Garland, dit-il, de vous annoncer l'interruption forcée de notre voyage. Notre phaéton affirme qu'il serait d'une témérité inconsidérée de vouloir affronter, durant la nuit, les dangers perfides d'une route de montagne ensevelie sous la neige. Il faut donc se résigner à bénéficier jusqu'à demain matin de l'hospitalité que nous offre cette maison vide. Je vous supplie de ne voir là qu'un incident fortuit et tout à fait temporaire. J'ai personnellement inspecté la maison, et j'ai pu constater qu'elle nous permettra, tout au moins, de combattre victorieusement la rigueur des intempéries. Soyez persuadée que vous trouverez ici le plus grand confort qu'il sera en notre pouvoir de vous procurer. Permettez-moi de vous aider à descendre.

À peine avait-il achevé, que surgit à ses côtés le voyageur intitulé... Mais qu'importe son nom ? Sur le court trajet de Paradise à Sunrise City, le pèlerin n'a guère besoin de « patronyme ». Il nous suffirait de savoir que celui-ci avait consacré son existence à la diffusion mercenaire du Petit Moulin-à-vent Goliath. Néanmoins, il serait injuste de ne point permettre, à l'un des plus zélés rivaux du Juge Madison L. Menefee, d'arborer l'étendard de son état civil, au cas où la Renommée s'aviserait d'y suspendre une couronne. Sachez donc que notre meunier aérien s'appelait Dunwoody, et oyez le retentissant et truculent discours qu'à la voyageuse il adresse :

— J crois qu'il vous faut débarquer d la vieille arche, Mrs Mac-Farland. Ce wigwam n'a rien d'un Palace Hôtel,

mais paraît qu'il neige ; et, en tout cas, ici, on n'vous fouillera pas à la sortie pour voir si vous ne collectionnez pas les cuillers en argent. *Nous* avons allumé l'feu ; et *nous* vous mettrons au sec, en tout cas ; et on empêchera les souris d'approcher, y a pas d'erreur !

L'un des deux voyageurs qui s'étaient offerts à dételer les chevaux, et luttaient courageusement contre une coalition chaotique de poitrails, de paturons, de harnais, de neige et d'imprécations sarcastiques assénées par l'intolérant Bildad Rose, l'un de ces deux héros, dis-je, cria, du cœur de la mêlée :

— Hé ! Vous autres ! Faites donc entrer Miss Solomon dans la maison. Holà ! Cheval du diable !

Ce qui vous prouve une fois de plus qu'entre Paradise et Sunrise City l'authenticité du patronyme est une pure superfluité. Lorsque le Juge Menefee, avec la vénérable autorité que lui conféraient ses cheveux gris et sa vaste renommée, s'était présenté à la voyageuse, elle lui avait répondu en sussurant suavement son propre nom, que les oreilles des voyageurs mâles avaient diversement traduit. Poussé par une rivalité naissante qui n'était point dépourvue de jalousie, chacun d'eux s'obstina dans sa propre interprétation. Toute tentative de rectification, de la part de la voyageuse, eût pu être considérée comme une preuve de pédantisme, ou même comme une invitation osée à consolider de simples relations de voyage. C'est pourquoi la jeune dame se laissa traiter de Garland, de Mac-Farland et de Solomon avec une constance aimable et discrète. Il n'y a que trente-cinq milles de Paradise à Sunrise City. Par la besace du Juif errant ! Qu'est-il besoin, pour un si court trajet, d'un autre nom que celui de voyageur ?

La petite troupe des naufragés ne tarda pas à se trouver joyeusement assise en cercle autour d'un feu ronflant. L'on

avait réquisitionné les couvertures, les coussins et tous les objets amovibles de la diligence. La jeune voyageuse avait jeté son dévolu sur l'une des extrémités de l'arc, et aussitôt ses fidèles sujets s'étaient hâtés de lui installer un trône, qu'elle occupa gracieusement. Siégeant sur des coussins, elle appuyait ses omoplates contre un dossier de fortune constitué par une caisse et un tonneau vides, drapés d'une couverture afin de barrer la route aux courants d'air. Elle tendait ses pieds, exquisement chaussés, vers la flamme réconfortante ; elle avait ôté ses gants, mais avait gardé le renard blanc qui ceignait son cou et dissimulait à moitié son visage, qu'à la lueur du foyer l'on devinait cependant juvénile, régulier, d'une beauté consciente et sereine, et, si j'ose dire, essentiellement féminine. Des mâles chevaleresques, qui s'efforçaient de lui plaire et de la servir, elle semblait accepter le zèle, non point avec la pétulance d'une femme à qui l'on fait la cour, ni en minaudant comme tant d'autres qui escroquent ainsi les hommages, ni enfin avec la mine abrutie d'un bœuf à qui l'on offre du foin, mais avec une aisance aussi naturelle que celle d'un lys absorbant la goutte de rosée prédestinée à le rafraîchir.

Au dehors, le vent rugissait furieusement ; la neige s'infiltrait par les fentes de la porte, le froid assaillait le dos des six naufragés ; mais les éléments avaient ce soir-là un avocat de haute lignée. Le Juge Menefee présenta la défense de la tempête, et s'efforça, par une experte plaidoirie, de convaincre ses compagnons, frigorifiés dans la salle du jury, qu'ils se prélassaient sous un berceau de roses, au souffle caressant des zéphyrs. Il puisa galamment dans sa réserve d'esprit, de gaieté, d'anecdotes aussi, qui, bien que controuvées, n'en remportèrent pas moins le plus franc succès. Sa jovialité ne tarda pas à devenir irrésistiblement communicative. Chacun voulut se hâter de contribuer personnellement à l'optimisme

général, dans la mesure de ses moyens. La voyageuse elle-même se laissa gagner par la chaleur ambiante (c'est de celle des esprits que je parle).

— Je trouve cela tout à fait charmant, dit-elle de sa voix calme et cristalline.

De temps à autre, l'un des voyageurs se levait et entreprenait une exploration comique de la pièce. Mais le père Redruth n'y avait laissé que de bien maigres traces de son passage.

Bientôt l'on réclama impérieusement à Bildad Rose l'histoire du vieil ermite. Ses passagers, et surtout ses chevaux, étant maintenant à l'abri, le phaéton sentait enfin la paix et la civilité régner de nouveau dans son cœur.

— Le vieux louftingue, commença Bildad d'un ton légèrement irrévérencieux, a infesté cette maison pendant une vingtaine d'années, au cours desquelles personne n'a jamais pu l'approcher. Chaque fois qu'il voyait passer une voiture, il rentrait dans sa coquille en claquant la porte. Un vieux louftingue, je vous dis. Il allait acheter son épicerie et son tabac chez Sam Tilly, qui tenait une boutique à Little Muddy. Au mois d'août dernier, voilà qu'il arrive là-bas vêtu d'un édre-don rouge, et il déclare à Sam qu'il est le Roi Salomon, et que la Reine de Saba est en route pour venir le voir ; et il brandit un petit sac plein de pièces de monnaie, — toute sa fortune, — et le jette au fonds du puits, en disant à Sam : « Elle ne viendrait pas, si elle savait que j'aie de l'argent. » Alors, aussitôt que les autorités apprirent quelle était son opinion sur les femmes et le pognon, elles jugèrent qu'il était mûr pour le confinement, et elles l'enfermèrent dans un asile d'aliénés.

— Est-ce à la suite d'une aventure romanesque qu'il s'était ainsi retiré du monde ? demanda l'un des voyageurs, — un Jeune Homme Qui Tenait Une Agence.

— Non, répondit Bildad ; j'ai jamais entendu dire ça. Non, rien que des ennuis ordinaires. On dit qu'il avait eu la déveine dans sa jeunesse en matière de dérèglements sentimentaux vis-à-vis d'une jeune dame ; c'était bien longtemps avant son attaque d'édredonite rouge et la disqualification de ses points de vue féminin-financiers. Non, j'ai jamais entendu parler d'aventure romanesque.

— Ah ! s'écria le Juge Menefee d'un air impressionnant, un cas d'affection non payée de retour, sans doute.

— Non, Monsieur, répliqua Bildad, c'est pas du tout ça. Il n'épousa jamais la jeune dame. À Paradise, il y a un nommé Marmaduke Mulligan qui a connu un camarade d'enfance du père Redruth ; paraît qu'celui-ci était un beau jeune homme, mais que, si on avait cassé sa tirelire, on n'y aurait trouvé plus de boutons d'culotte que d'pièces d'or. Il était fiancé à cette jeune fille, Miss Alice quelque chose, j'ai oublié son nom de famille. Paraît que c'était une jeune personne dans le genre de celles par qui on aime bien se faire aplatir dans le métro. Bref, voilà qu'il descend sur la ville une espèce de jeune gandin plein de billets d'banque, de cravates en soie, de calèches, de mines d'or, de loisirs et d'affinités. Bien qu'elle soit déjà enregistrée, cette Miss Alice se laisse aller à une sorte d'inclinaison pour la nouvelle recrue, et ils commencent à s'amalgamer tous les deux, à se rencontrer par hasard à la poste ou dans une rue déserte à neuf heures du soir, enfin à perpétrer un tas d'impromptus qui se terminent généralement par le renvoi d'une bague de fiançailles et par l'irruption instantanée d'une

deuxième, – une question de « un clou chasse l'autre », comme dit le proverbe.

« Alors, un jour, on voit Miss Alice en conférence verbale, sur le seuil de sa porte, avec Redruth ; et, à la fin de l'interview, Redruth lève son chapeau et s'en va. Et jamais plus on ne l'a revu dans cette ville. Voilà tout ce que j'en sais.

— Et que devint la jeune fille ? demanda le Jeune Homme Qui Tenait Une Agence. (J. H. Q. T. U. A.).

— L'histoire ne l'a dit pas, répondit Bildad. J'vous répète que ma source d'information s'arrête là, et que je l'ai pompée jusqu'à la dernière goutte.

— Une bien triste hist..., commença le Juge Menefee, qui se tut brusquement, interrompu par une autorité supérieure.

— Quelle charmante histoire ! fit la jeune voyageuse d'une voix flûtée.

Ces paroles exquises furent suivies d'un court silence, exclusivement troublé par les rafales de la tempête et les pétilllements du feu.

Les voyageurs mâles étaient assis tout bonnement par terre, les uns sur des matelas de journaux, les autres sur des morceaux de planches. L'homme qui diffusait le Petit Moulin à vent Goliath se leva et se mit à marcher de long en large pour se dégourdir les jambes.

Soudain, alors qu'il se trouvait dans un coin obscur de la pièce, on l'entendit pousser un cri de triomphe, puis on le vit revenir précipitamment en brandissant un objet au bout de son bras droit. C'était une pomme ; – une belle grosse pomme joufflue, cramoisie, ferme et fraîche comme un visage d'enfant. Le voyageur au Goliath l'avait trouvée dans un sac en

papier qui se trouvait sur une étagère dans le coin. Ce ne pouvait être une relique de l'infortuné Redruth, abandonnée sur cette planche moisie depuis le mois d'août, si l'on en jugeait par sa santé robuste et ses joues appétissantes. Sans nul doute, elle devait avoir été oubliée là par quelque voyageur qui avait récemment bivouaqué, si j'ose dire, dans la maison.

Dunwoody – cet exploit exige que nous lui rendions son état civil – Dunwoody-Goliath, dis-je, brandit sa pomme sous le nez de ses compagnons de naufrage.

— R'gardez c'que j'ai trouvé, Mrs Mac-Farland ! s'écriait-il avec une outrageuse fierté, en faisant scintiller à la lueur du feu le beau fruit rutilant.

La jeune voyageuse sourit posément, – toujours posément.

— Quelle charmante pomme ! susurra-t-elle.

Pendant un court instant, le Juge Menefee se sentit humilié, anéanti, écrasé. C'était toujours pour lui une torture que d'être relégué au second plan. Pourquoi diable ce grand gueulard de moulin à vent importun et grossier avait-il été choisi par le destin, au lieu de lui, Menefee, Juge, pour découvrir cette pomme sensationnelle ? Lui, Menefee, Juge, aurait tiré de cet événement un scénario, un livret, un sujet d'improvisation fantaisiste, de petite comédie impromptu, – et eut ainsi conservé le rôle de vedette. Positivement, la jeune voyageuse contemplait maintenant ce grotesque Dunboddy ou Woodbundy avec un sourire admiratif, tout comme si ce commis doublement voyageur eut accompli un haut fait ! Et l'homme-goliath se gonflait avec des mouvements giratoires comme un simple échantillon de sa marchandise, enflé par le vent qui

souffle toujours des basses-terres de la figuration vers les hautes sphères des étoiles !

Tandis que l'enthousiaste Dunwoody, avec sa pomme d'Aladin, recueille les hommages de la volage assistance, le rusé juriste est en train de mijoter un plan qui lui permettra de récupérer ses lauriers.

Étalant sur son visage épais et classique le plus courtois des sourires, le Juge Menefee s'avance, et saisit la pomme des mains de Dunwoody, comme pour l'examiner ainsi qu'une pièce à conviction.

— Une belle pomme, dit-il d'un air approbatif. Vraiment, mon cher Monsieur Dunwindy, vous nous avez tous éclipsés dans le domaine de l'exploration. Mais – j'ai une idée ! Cette pomme va devenir un emblème, un gage, un symbole, une prime décernée par l'esprit et le cœur de la beauté au plus méritant d'entre nous.

L'auditoire tout entier applaudit, à l'exception d'une personne.

— Dégoise pas mal, l'orateur, hein ? commente le voyageur qui n'est rien de particulier en s'adressant au J. H. Q. T. U. A.

Le spectateur réticent n'est autre, on le devine, que l'homme-goliath. Il se sent, à son tour, repoussé à l'arrière-plan. Jamais, non, jamais il n'aurait songé à intituler sa pomme un emblème, – encore moins un symbole. Son intention était tout bonnement, après avoir partagé la pomme entre tous, d'inaugurer un divertissement original consistant à coller les pépins sur son front et à donner à chacun d'eux le nom de toutes les jeunes dames de sa connaissance ; et l'un

d'eux devait s'appeler Mrs Mac-Farland ; et celui qui serait tombé le premier eut..., mais il est trop tard maintenant.

— La pomme, continue le Juge Menefee ! comme s'il s'adressait à des jurés, occupe aujourd'hui dans notre estime une place très inférieure à celle qu'elle mérite. En fait, elle est si constamment associée dans notre esprit à des idées mercantiles ou gastronomiques, que l'on peut à peine la classer parmi les fruits distingués. Et cependant, il n'en était point ainsi autrefois. L'histoire, la mythologie, la Bible elle-même fourmillent de preuves éclatantes que la pomme était alors considérée comme un fruit aristocratique. Depuis la « pomme d'Adam », jusqu'à la « pomme d'amour », le folklore universel abonde en exemples étincelants de sa précieuse qualité. Ne trouvons-nous point, dans les Proverbes, l'expression : « telle une pomme d'argent » ? Aucun autre produit de l'arbre ou du pampre n'a été ainsi utilisé dans le langage figuratif. Quel est celui d'entre nous qui n'a point ouï parler des « pommes d'or du jardin des Hespérides », et ne les a point convoitées ? Je n'ai nul besoin d'attirer votre attention sur un autre sujet de prééminence, un sujet profondément émouvant et significatif, qui classe la pomme au plus haut sommet des vestiges pharameux d'une histoire millénaire, – je veux parler de celle qui fut consommée par nos premiers parents et causa ainsi la chute de l'homme et la perte irréparable de son état de candeur et de perfection.

— Des pommes comme ça, déclare, après un très bref instant de silence, l'homme-goliath en appuyant sur le pronom démonstratif, des pommes comme ça valent trois dollars et demi le tonneau sur le marché de Chicago.

— Hé bien ! voici ce que je vous propose, dit le Juge Menefee en octroyant un sourire indulgent à son interrupteur.

Nous sommes contraints de rester ici jusqu'à demain matin. Nous avons, pour nous réchauffer, du bois en abondance. Ce qui nous manque à présent, c'est un moyen de nous distraire, qui nous permette de ne point trouver le temps trop long. Je propose que nous remettions cette pomme entre les mains de Miss Garland. Ce ne sera plus un fruit, mais, comme je vous l'ai dit, une prime, une récompense, représentant une grande idée humaine. Miss Garland elle-même perdra sa personnalité, – momentanément du moins, je m'empresse de l'ajouter avec plaisir – (*ici une profonde révérence, pleine de grâces antiques*). Elle représentera son sexe ; elle sera la personnification, l'épitomé de la « femme », le cœur et le cerveau de ce que j'oserai nommer le plus pur chef-d'œuvre de la Création. C'est à ce titre qu'elle voudra bien juger et trancher la question que je vais vous exposer.

« Il y a quelques instants, notre ami, Mr Rose, nous gratifia d'une esquisse amusante, mais fragmentaire, de l'aventure romanesque dont fut le héros l'ancien propriétaire de cette maison. Les quelques faits que nous avons appris me paraissent ouvrir un champ d'exploration fascinant à notre imagination dans le domaine de l'hypothèse, de l'étude du cœur humain, de l'invention même, – en un mot dans l'art du récit. Profitons de l'occasion. Que chacun de nous raconte sa propre version de l'histoire de Redruth l'ermite, et de sa bien-aimée, en la prenant au moment où celle de Mr Rose se termine, c'est-à-dire après la séparation des deux... partenaires. La seule réserve que nous nous imposerons, c'est que la jeune fille ne doit pas nécessairement porter la responsabilité de la transformation de Redruth en un ermite misanthrope et... détraqué. Lorsque nous aurons achevé, Miss Garland rendra le JUGEMENT DE LA FEMME. Représentant l'Esprit de son Sexe, elle dira quelle est la version qui a le mieux et le plus fidèlement dépeint les mouvements du cœur humain, et le

plus véridiquement apprécié le caractère et la conduite de Miss Alice, selon le point de vue féminin. La pomme sera remise à celui qui gagnera le tournoi. Si vous êtes tous d'accord, nous serons heureux d'entendre tout d'abord l'histoire de Mr Dinwiddie.

Cette dernière phrase ravit l'homme-goliath ; il n'est pas de ceux qui se plaisent avec les traînants.

— C'est un truc épatant, Juge ! s'écrie-t-il cordialement. Une espèce de sketch-monologue, s'pas ? J'ai été autrefois correspondant d'un journal de Springfield, et je m'appelle que, quand y avait pas d'nouvelles, j'en inventais ! Entendu, j'ferai mon numéro, y a pas d'erreur.

— Je trouve l'idée charmante, dit la jeune voyageuse gaiement. Ce sera presque une sorte de jeu.

Le Juge Menefee s'avance et lui présente la pomme avec un geste impressionnant.

— Il y a quelques dizaines de siècles, déclame-t-il, Paris attribua la pomme d'or à la plus belle.

— Tiens ! remarque l'homme-goliath, qui a retrouvé sa gaieté, j'ai pourtant visité l'Exposition universelle, mais j'ai pas entendu parler d'ça. Et j'passais mon temps au Parc des Attractions quand j'n'étais pas au Palais d'la Découverte.

— Mais aujourd'hui, continue le Juge, le fruit nous traduira le mystère et la sagesse du cœur féminin. Prenez la pomme, Miss Garland. Écoutez nos modestes récits romanesques, puis décernez la palme à celui que vous aurez jugé le plus digne.

La jeune voyageuse sourit avec suavité, et enfouit la pomme sous ses couvertures ; puis elle s'adossa

confortablement à son tonneau protecteur, d'un air de parfaite volupté. Si le bruit des voix et du vent avait cessé, l'on eût presque pu espérer l'entendre ronronner. Quelqu'un jeta deux ou trois bûches dans le feu. Le Juge Menefee hocha la tête affablement.

— Voulez-vous, demanda-t-il, nous gratifier de la première histoire ?

L'homme-goliath s'assit à la turque, et repoussa son chapeau sur la nuque, sans doute pour se protéger des courants d'air.

— Hé bien, commença-t-il sans aucun embarras, v'là comment que je vois l'truc : naturellement Redruth est sal'ment vexé par ce gandin qui a d'l'argent plein ses souliers et qui cherche à lui barboter sa promesse. Ça fait qu'il va la voir, naturellement, et il lui demande si la mise tient toujours. Dame ! ça n'fait plaisir à personne de voir un type s'amener avec des berlines et des mines d'or, quand on a une option sur une dame. Bref, il va la voir. Alors, peut-être qu'il est un peu échauffé, et qu'il parle en propriétaire et qu'il oublie qu'une bague de fiançailles n'est pas toujours une baguette de chef d'orchestre. Alors ça doit asticoter mon Alice. Alors, elle se r'biffe et elle lui jette du tacotac. Alors il...

— Dites donc, fait brusquement le voyageur qui n'est rien de particulier, si vous pouviez planter un moulin à vent sur tous ces « alors » que vous nous sortez, vous pourriez vous retirer des affaires tout de suite, pas vrai ?

L'homme-goliath sourit avec bonne humeur.

— Oh ! j'suis pas un Guy d'Maupassant, dit-il jovialement. J'vous sers ça en style courant, deuxième choix. Bref, elle lui dit quelque chose comme ça : « Mr Rupinoff Gandinski

n'est qu'un ami pour moi, qu'elle dit, mais il m'emmène promener en voiture et il m'paye le cinéma, et c'est c'que vous n'avez jamais fait. Est-ce que j'dois m'priver de plaisirs dans la vie quand j'peux en avoir ? » – « Trêve de boniments, dit Redruth. Plaquez-moi votr' gandin en cinq sec, ou vous mettez pas vos pantoufles sous mon lit.

« Bref, c'te espèce d'injonction-là n'est pas faite pour amadouer une fille qui a du caractère. Moi, j'crois qu'elle l'aimait pour de vrai. Seulement, elle voulait peut-être le faire marcher un peu pour gratter du bon temps et des caramels avant de s'mettre à r'priser les chaussettes à Georges et dev'nir une bonne épouse. Mais lui, il est monté sur ses grands ch'vaux, et y veut pas en descendre. Alors, elle lui refile la bague, recta ; et Georges s'en va, et s'flanque une cuite. Oui. C'est ça qui a tout fait. Ensuite, j'crois qu'Alice balance son gandin deux jours après l'départ de Georges. Et Georges embarque sur un camion et met à la voile pour une destination inconnue. Il continue à se flanquer des cuites pendant des années ; et alors la gnole à base d'esprit d'sel qu'il avale finit par le knock-outer.

« À moi la hutte de l'ermite, dit Georges, et la longue barbe et le trésor enterré que j'n'ai pas. »

« Mais cette Alice, à mon avis, elle est tout c'qu'il y a d'régulière. Elle ne s'marie pas ; et dès qu'elle commence à s'sentir vieille fille, elle apprend la sténodactylo, et elle a un chat qui vient quand on fait : minou ! minou ! minou ! J'ai trop d'confiance dans les femmes – les bonnes – et j'peux pas croire qu'elles soient, capables de laisser tomber l'type qu'elles gobent, pour une sale question d'pognon. »

L'homme-goliath se tut.

— Je pense, dit la jeune voyageuse, en se remuant légèrement sur son trône surbaissé, que c'est une charm...

— Oh ! Miss Garland ! fit le Juge Menefee en levant la main, je vous en supplie, pas de commentaires ! Cela ne serait pas équitable pour les autres concurrents. Monsieur... heu... -voulez-vous prendre la suite ? ajouta-t-il en s'adressant au J. H. Q. T. U. A.

— Voici, commença le jeune homme, en joignant les mains d'un air mal assuré, quelle est ma version de ce... heu... roman. Ils ne se querellent pas en se séparant. Hum ! Mr Redruth lui fait ses adieux, et il s'en va dans le vaste monde pour faire fortune. Il sait que sa bien-aimée... heu... hum... ! lui restera fidèle. Il ne veut même pas imaginer un instant que son rival puisse faire une impression quelconque sur un cœur si tendre et si loyal. Hum... ! J'opine que Mr Redruth se rend dans les Montagnes Rocheuses, pour chercher de l'or. Certain jour, un équipage de pirates débarque tout à coup et s'empare de lui pendant qu'il est en train de pioch...

— Hé là ! Qu'est-ce que c'est qu'ça ? s'écrie brusquement le voyageur qui n'est rien de particulier. Un équipage de pirates qui débarque dans les Montagnes Rocheuses ? Pourriez-vous nous dire sur quoi leur vaisseau...

— Débarque du train, reprend le narrateur tranquillement et non sans un certain à-propos. Ils l'emprisonnent dans une caverne pendant des mois, puis ils l'emmènent, à des milliers de kilomètres de là, dans les forêts de l'Alaska. C'est là qu'une belle jeune fille Indienne tombe amoureuse de lui ; mais il reste fidèle à son Alice. Après une année entière passée à errer dans les bois, il finit par se sauver avec les diamants...

— Quels diamants ? demande d'un ton rogue le passager sans importance.

— Ceux que le sellier lui a montrés dans le temple péruvien, répond l'autre, d'une façon assez obscure. En arrivant chez lui, il va trouver la mère d'Alice, qui le conduit en pleurant à un tertre vert sous un saule. « Votre départ lui a brisé le cœur, » dit la mère. « Et... qu'est devenu mon rival, ce Chester Mac-Intosh ? » demande Redruth en s'agenouillant tristement près du tombeau d'Alice. « Lorsqu'il découvrit, répond la mère, que le cœur d'Alice vous appartenait, il se mit à dépérir de jour en jour, tant et si bien qu'il finit par ouvrir une boutique d'ameublement à Grand Rapids. Nous apprîmes plus tard qu'il avait été mortellement mordu par un élan enragé près de South Bend (Indiana) où il était allé pour essayer d'oublier le spectacle de la civilisation. » Là-dessus, Mr Redruth lance l'anathème au visage de l'humanité, et devient un ermite, comme nous l'avons vu.

« Mon histoire, conclut le J. H. Q. T. U. A., manque peut-être de qualité littéraire ; mais ce que j'ai voulu montrer, c'est que la jeune dame est restée fidèle. Elle préférerait cent fois une véritable affection à l'argent. J'admire trop le beau sexe, et j'ai trop foi en lui pour imaginer qu'il puisse en être autrement. »

Le narrateur se tut, en jetant un coup d'œil en coulisse sur le coin où reposait la belle voyageuse.

Ce fut Bildad Rose que le Juge Menefee invita ensuite à manifester sa participation au tournoi de la pomme. L'essai du phaéton fut bref :

— Je n'suis pas, dit-il, l'un d'ces sauvages qui rendent toujours les femmes responsables des calamités de

l'existence. Voici quelle sera ma déposition en c'qui concerne l'histoire que vous nous demandez, Juge. C'qui handicape Redruth, c'est tout simplement la paresse. S'il était allé trouver ce Percival De Lacey qui essayait de lui barrer la route, et qu'il lui eût cassé la figure, tout en laissant Alice attachée dans la vigne, sans lui enlever les œillères, tout se serait bien passé. Quand on veut une femme, on peut bien s'donner un peu d'mal pour elle. « – Envoyez-moi chercher, si vous voulez me revoir », dit Redruth ; et il lève son sombrero et s'en va. Lui, il appelle ça de la fierté, mais le vrai nom entomologique est paresse. Aucune femme n'aime courir après un homme. « S'il a envie de r'venir, qu'il revienne ! » dit la jeune fille ; et j'parie tout c'qu'on voudra qu'elle ordonne au petit jeune homme galletteux de se trotter ; et puis elle passe son temps à la fenêtre à guetter l'homme au portefeuille vide et à la moustache qui chatouille.

« J'estime que Redruth attend environ pendant neuf ans qu'elle lui envoie par un nègre un mot le priant de la pardonner ; mais il ne voit rien venir. « Mon truc est éventé, dit Redruth, qu'est-ce que j'vais inventer ? » C'est alors qu'il se lance dans l'commerce de l'ermiterie et qu'il laisse pousser sa barbe. Oui, c'est la paresse et la barbe qui sont cause de tout. Elles vont toujours ensemble. Avez-vous jamais entendu dire qu'un type avec des cheveux longs et une barbe en friche ait dégoté une mine d'or ? Non. Regardez le duc de Malborough et le vieux birbe de la Standard Oil : est-ce qu'ils ont du poil sur la figure ?

« Quant à cette Alice, elle ne se mariera jamais, j'parie un ch'val. Si Redruth en avait épousé une autre, elle aurait pu en faire autant d'son côté. Mais Redruth ne reparaît pas. Elle a c'qu'on appelle des chers souvenirs, peut-être une boucle de cheveux à lui et une boucle de ceinture à elle qu'il a cassée en

l’embrassant ; conserve ça dans un coffret. Il y a des femmes qui préfèrent ça même à un mari. Oui, j’suis sûr qu’elle joue un solo dans l’existence. C’est pas moi qui accuserai une femme d’être la cause que Redruth a laissé tomber le coiffeur et la blanchisseuse.

Ce fut ensuite le tour du voyageur « qui n’est rien de particulier ». Anonyme il restera, sur le chemin de Paradise à Sunrise City. Mais non pas invisible. Regardez-le, à la lueur indécise du feu de bois, tandis qu’il répond à l’invitation du Juge.

Une maigre silhouette, en pardessus et complet brun-rouille, assise comme une grenouille, ses longues jambes encerclées par ses longs bras, le menton sur les genoux. Des cheveux lisses, couleur d’étoupe ; un grand nez ; une bouche de satyre, aux coins relevés et tachés de nicotine. Des yeux de poisson ; une cravate rouge avec une épingle en fer à cheval. Il va commencer...

Il débute par une sorte de ricanement rauque, qui se transforme graduellement en paroles.

— Vous vous êtes tous mis le doigt dans l’œil jusqu’à présent. Quoi ! Une aventure romanesque sans fleurs d’oranger ? Ho ho ! Je parie cent limousines contre une paire de sandales sur le jeune godelureau à la cravate en soie et aux bretelles en platine.

« Vous les prenez au moment des adieux ? Parfait. « – Vous ne m’avez jamais aimé, dit Redruth violemment, autrement vous ne fréquenteriez pas un homme qui peut vous acheter des gâteaux ! » – « Je le déteste ! dit-elle. Son tilbury me répugne ; je n’ai que du mépris pour les élégants chocolats à la crème qu’il m’envoie dans des boîtes dorées, recouvertes

de vraie dentelle. Je me sens des envies folles de le poignarder jusqu'au cœur toutes les fois qu'il m'offre un médaillon en or massif entouré d'une guirlande de turquoises. Foin de lui ! C'est vous seul que j'aime ». — « Oh ! fait Redruth, descendez un peu d'l'échelle. J'ai pas été relié ni doré sur tranches dans l'magasin du Pactole. Un peu d'platonique s'il vous plaît. Pas de cagnotte pour moi. Allez-y, détestez votre ami encore un peu plus. Et pour moi, vive la même Nickerson de l'avenue B, et une balade su' l' tramway en mâchant d'la gomme ! Des chocolats ! Peuh ! »

« Là-dessus il met les voiles. Le soir même arrive John W. Crésus. « Quoi ! des larmes ? » fait-il en arrangeant la perle de sa cravate. « Vous avez chassé mon amant ! dit la petite Alice en pleurant. Je vous déteste. » — « Alors, épousez-moi », dit John W. en allumant un Henry Clay. — « Quoi ! fait-elle avec indignation. Vous épouser ? Jamais ! dit-elle. Jamais, tant que je n'aurai pas oublié tout ça, et que je n'aurai pas fait les emplettes nécessaires, et que les bans ne seront pas publiés. Il y a un téléphone à côté si vous voulez téléphoner à la mairie. »

Le narrateur fit une pause, afin de pouvoir donner libre cours à un nouvel accès de ricanement cynique.

— S'ils se marièrent ? continue-t-il. Phiff ! Est-ce qu'on demande à une souris si elle aime le gruyère ? Et quant au vieux Redruth, examinons un peu son cas. C'est là que vous vous gourez tous, à mon avis. Qu'est-ce qui a fait de lui un ermite ? L'un dit : la paresse ; un autre : le remords : un troisième : la gnole. Moi je dis qu'c'est les femmes. Quel âge a le vieux aujourd'hui ? demanda l'orateur en se tournant vers Bildad Rose.

— À peu près soixante-cinq ans.

— Bon. Il a tenu son ermiterie ici pendant vingt ans. Mettons qu'il eût vingt-cinq ans le jour où il a laissé tomber Alice. Reste une vingtaine d'années de libres. Qu'est-ce qu'il a fait pendant ces deux décades ? Hein ? Hé bien ! je vais vous l'dire : c'est un cas d'polygamie. Oui, y a la grosse blonde à Saint Jo, et la petite brune à Skillet Ridge, et une autre dans Kaw Valley avec une dent en or. Redruth finit par s'emberlificoter dans ses ménages, et toutes les femmes le flanquent à la porte. Il sort, quand elles ont achevé de l'engueuler, et dit : « Pour moi désormais, n'importe quel fromage, sauf le mariage. La carrière de l'ermiterie n'est pas encombrée, et c'en est une où les sténodactylos ne viennent jamais demander du travail au patron. Vive l'ermiterie ! Fini, les bas de soie dans la bibliothèque et les épingles à cheveux dans la boîte à cigares ! » Vous dites qu'ils ont coffré le père Redruth dans l'asile simplement parce qu'il se prétendait le Roi Salomon ? Ouiche ! Mais il *était* Salomon ! Voilà mon opinion. Je n'pense pas qu'elle attire les pommes. Inclus les timbres pour la réponse. Et pas d'premier prix pour sa pomme ! »

Respectant la recommandation du Juge Menefee, l'auditoire se garda de tout commentaire lorsque fut terminée l'histoire du voyageur qui n'est rien de particulier. Et alors, l'ingénieux inventeur du tournoi s'éclaircit la voix avant de faire, le dernier, son entrée dans la lice. Bien qu'il soit familièrement assis par terre, c'est en vain que vous cherchiez à découvrir, dans l'attitude du Juge Menefee, le moindre endettement de dignité. La lueur atténuée du foyer se reflète doucement sur son opulente et honorable chevelure grise, ainsi que sur son visage, aussi nettement ciselé que celui d'un empereur romain sur quelque vieux sesterce.

— Un cœur de femme ! commença-t-il d'une voix égale et vibrante à la fois. Qui peut se vanter de pouvoir le sonder ?

Les mœurs et les désirs des hommes varient à l'infini. Mais, selon moi, le cœur de toutes les femmes bat au même rythme, et sur le même thème antique de l'amour. L'amour, pour une femme, signifie le sacrifice. Pour elle – pour celle du moins qui est digne de ce nom divin – ni l'or ni le rang ne pourront jamais la détourner du dévouement le plus pur.

« Messieurs les jur... je veux dire, mes amis, l'affaire Redruth *contre* Amour et Affection vient d'être appelée. Mais, qui comparaît en réalité ? Ce n'est pas Redruth : il a été puni. Ce ne sont point non plus ces immortelles passions qui baignent notre existence dans les voluptés célestes. Alors qui ? Chacun de nous ce soir se tient à la barre pour déclarer si c'est l'esprit chevaleresque ou celui des ténèbres qui habite en son sein. Et nous avons pour juge la « Femme », représentée par l'une des plus belles fleurs de cette couronne royale. En ses mains repose le prix de ce concours, un prix qui peut paraître intrinsèquement insignifiant, mais qui est digne des plus nobles efforts que nous puissions faire pour le conquérir, car il sera le précieux témoignage de l'appréciation flatteuse du jugement et du goût féminins.

« Avant d'entreprendre l'histoire imaginaire de Redruth et de la belle personne à laquelle il avait donné son cœur, je dois tout d'abord m'élever avec indignation contre la honteuse insinuation qui laisserait soupçonner que Redruth eût pu être chassé du monde par l'égoïsme, la perfidie ou la vénalité d'une femme. Je me refuse catégoriquement à croire que la femme puisse ainsi préférer le luxe aux plus hautes qualités spirituelles. Il nous faut chercher ailleurs les origines de la cause, – dans la nature plus grossière et les instincts plus bestiaux de l'homme.

« Il y eut, selon toute probabilité, une querelle d'amoureux, au moment où, en ce jour mémorable, ils se virent pour la dernière fois. Torturé par la jalousie, le jeune Redruth disparut de son pays natal. Mais avait-il une raison valable pour agir ainsi ? Nous ne possédons aucune preuve qui puisse nous permettre de répondre par oui ou par non à cette question. Cependant, il existe quelque chose de plus important, de plus capital qu'une preuve : c'est l'éternelle et sublime croyance en la bonté de la femme, en son invincible faculté de résistance à la tentation, en sa fidélité, que ne saurait entamer l'étalage des plus grandes richesses.

« Je m'imagine le pauvre amoureux, tel qu'il parcourt le monde, en proie à des tourments qu'il s'est infligés lui-même, après son coup de tête. Je m'imagine sa chute progressive, et, finalement, son infini désespoir lorsqu'il se rend compte qu'il a perdu le don le plus précieux que la vie avait à lui offrir. C'est alors que l'on s'explique aisément comment il décida de quitter ce monde et comment ce renoncement fut suivi d'un dérangement de ses facultés.

« Mais que vois-je de l'autre côté ? Une femme solitaire, qui se fane lentement au cours des années, qui ne se lasse d'attendre, d'espérer, de guetter vainement une silhouette aimée ; de prêter vainement l'oreille à des bruits de pas imaginaires. Elle est vieille maintenant ; ses cheveux blancs sont comprimés par un noir bandeau. Chaque jour, elle jette, du seuil de sa porte, des regards avides sur la route poussiéreuse. Dans son esprit, elle est toujours là, près de la grille du jardin, telle qu'elle se trouvait lorsqu'il la quitta ; car elle lui appartient pour toujours, mais non plus ici-bas désormais. Oui, voilà l'image que fait naître en mon esprit la foi inébranlable que j'ai en « la femme ». Séparés pour toujours sur la terre, –

ils s'attendent ! Elle avec l'espoir de le retrouver au Paradis, et lui dans l'Abîme Éternel.

— J'crois qu'il était dans un cabanon, remarque le voyageur qui n'est rien de particulier.

Le Juge Menefee fit un geste d'impatience à peine perceptible. Les voyageurs, somnolents, se laissaient aller à des poses plus ou moins grotesques. Le vent, qui avait diminué de violence, soufflait maintenant par rafales capricieuses et virulentes. Le feu s'était réduit à une masse de braises rougeoyantes, qui ne jetait plus qu'une faible lueur dans la chambre. La jeune voyageuse, douillettement engoncée dans son coin, n'apparaissait plus maintenant que comme une masse sombre et informe, couronnée par une mousse de cheveux blonds qui ne laissaient émerger qu'une mince ligne de front neigeux au-dessus du col de fourrure.

Le Juge Menefee se leva, non sans une certaine raideur musculaire.

— Et maintenant, Miss Garland, dit-il, nous en avons terminé. Il vous appartient de décerner le prix à celui d'entre nous dont l'argumentation – particulièrement, si j'ose dire, en ce qui concerne son appréciation de la fidélité féminine – se rapproche le plus de votre propre conception.

Aucune réponse ne parvient de la voyageuse. Le Juge Menefee se penche avec sollicitude. Le voyageur qui n'est rien de particulier se met à ricaner doucement, bien qu'avec une perceptible acerbité.

La jeune dame est plongée dans le plus suave des sommeils. Le Juge tente de lui prendre la main pour l'éveiller. Ce faisant, il sent sous ses doigts un petit objet rond, froid et irrégulier, dont il s'empare aussitôt.

— Elle a mangé la pomme ! annonce le Juge Menefee d'une voix basse et consternée, en brandissant le trognon entre le pouce et l'index.

IV

LE PIANO FANTÔME

Je m'arrêtai pour passer la nuit au Ranch à moutons de Rush Kinney, au croisement de Sandy sur le Nueces. Mr Kinney et moi ne nous connaissions pas lorsque je criai : « Hallo ! » par-dessus sa barrière. Mais à partir de ce moment, et jusqu'à l'heure de mon départ le lendemain matin nous fûmes, selon le code du Texas, d'inséparables amis.

Après dîner, Rush et moi trainâmes nos chaises sous la véranda au toit de chaume. Là, nous nous adossâmes chacun à l'un des piliers en bois qui soutenaient la toiture, et, tandis que les pieds de nos chaises s'enfonçaient lentement dans le sol en terre brute, nous commençâmes à nous chamailler amicalement à propos des événements de l'univers.

Il n'y a rien de plus décevant que de s'efforcer à peindre le charme ensorcelant d'une telle soirée dans la prairie. Il faut être un narrateur bien hardi pour entreprendre la description d'une nuit de printemps au Texas. Aussi nous contenterons-nous d'un inventaire.

Le ranch est perché au sommet d'une éminence en pente douce. La prairie environnante, dont la monotonie est rompue par une foule d'arroyos, de bouquets de cactus et de grosses touffes de broussailles, semble une immense coupe sombre au fond de laquelle nous reposons comme des grains de lie. Le ciel turquoise forme au-dessus de nos têtes un gigantesque couvercle moucheté d'un million de points d'or. L'air est un

pur nectar, chargé d'ozone et des parfums enivrants d'innombrables fleurettes sauvages, que l'on savoure avec volupté. Là-haut se promène une grosse lueur ronde et melliflue, qui, pour nous, n'est pas la lune, mais la lanterne sourde de l'été qui commence à chasser vers le nord le timide printemps. Dans le corral le plus proche repose un troupeau de moutons immobiles, qu'une panique soudaine bouleverse par moments avec un tumulte de roulements de tambour assourdis. Derrière le hangar à tondaison, on entend japper une famille de coyotes, et dans les hautes herbes gazouiller les engoulevants de prairie. Mais toutes ces dissonances sont submergées par le joyeux et clair torrent de musique que répand l'orchestre des oiseaux moqueurs perchés dans les arbres voisins. Les étoiles sont si brillantes et paraissent si proches, que l'on a presque envie de lever le bras pour en attraper une au vol sur le grand plafond.

La femme de Kinney était restée à l'intérieur. Excellente maîtresse de maison, elle s'occupait aux soins du ménage, qu'elle semblait accomplir avec une sollicitude toute particulière. La maison se composait de deux pièces, et nous avions dîné dans la première, qui servait à la fois de salle à manger et de « salon ». Soudain j'entends jaillir de l'autre pièce les effluves d'une brillante musique. Autant que je puisse en juger de prime abord, l'exécuteur de cette fantaisie échevelée doit être un pianiste de haute volée. Je suis tout surpris de découvrir qu'un piano s'est échoué dans ce petit ranch qui ne paye pas de mine, et qu'il a emmené son pianiste avec lui. Rush Kinney doit avoir lu mon étonnement dans mes yeux, car il se met aussitôt à rire doucement et hoche la tête en me regardant à travers la fumée de nos cigarettes.

— Ce n'est pas souvent que vous devez entendre un bruit aussi agréable dans un ranch à moutons, dit-il. Pour moi, je

ne vois pas pourquoi nous ne cultiverions pas les arts et agréments sous le prétexte que nous vivons dans la brousse. C'est une existence bien solitaire pour une femme ; et s'il est possible de l'améliorer au moyen d'un peu de musique, pourquoi s'en priver ? C'est ainsi que j'en juge.

— Un jugement sage et généreux, dis-je. Et Mrs Kinney joue bien. Je ne suis pas fort versé dans l'art de la musique, mais je ne crois pas me tromper en lui accordant des dons d'exécutant peu communs. Elle possède à la fois de la technique et une puissance d'expression qui sort de l'ordinaire.

Le clair de lune particulièrement brillant me permit de déceler sur le visage de Kinney un sourire amusé qui ne manquait pas de finesse, comme s'il dissimulait certaines obscurités dont la révélation paraissait imminente.

— Vous êtes venu par la piste de Double-Elm-Fork, me dit-il d'un air prometteur, et en passant le gué vous avez dû remarquer à votre gauche un vieux *jacal* (paillotte) abandonné.

— En effet, dis-je. Il commence à être enseveli sous les lianes. Comme les corrals sont tout brisés, j'en ai conclu que personne n'habitait plus là.

— Hé bien, c'est là qu'est née cette histoire de musique. Je vais vous la raconter entre deux cigarettes. Ce *jacal* était occupé autrefois par le vieux Cal Adams, qui possédait huit cents têtes de mérinos, et une fille en or massif, aussi belle qu'une longe toute neuve sur un cheval de trente dollars. Et je ne vous cacherai pas que je consacrais à rôder autour du vieux ranch tout le temps que je pouvais barboter à mes moutons. Miss Marilla, c'est ainsi qu'elle se nommait ; et j'avais judicieusement combiné d'après la règle de trois (moins un)

de la hisser sur le trône du Rancho Lomito, à côté du seigneur de ces lieux, R. Kinney Esq., dont vous êtes en ce moment l'hôte bienvenu et honoré.

« Je dois dire que le vieux Cal n'était pas un éleveur de moutons particulièrement distingué. C'était un vieux petit *hombre* aux épaules voûtées, de la taille d'un étui à carabine, affublé de favoris blancs broussailleux et affligé d'une rare incontinence verbale. Le vieux Cal était resté si obscur dans sa profession qu'il n'était même pas en butte aux persécutions des éleveurs de bétail. Et lorsqu'un « bêlard », comme on nous appelle, ne parvient pas à s'attirer l'hostilité des cow-boys, il y a bien des chances pour qu'il ne soit guère pleuré après sa mort, et encore moins célébré.

« Mais cette Marilla était un régal pour le cristallin, en même temps qu'une maîtresse de maison épatante. J'étais leur plus proche voisin, et j'allais régulièrement les voir de neuf à seize fois par semaine, en apportant tantôt du beurre frais, tantôt un quartier de venaison, tantôt même un échantillon d'une nouvelle lessive à moutons, enfin tout ce qui pouvait me servir de prétexte pour approcher Marilla. Bref, la jeune fille et moi devînmes passablement amalgamés tous les deux, et je commençais à sentir mon lasso bien enroulé autour de son cou, et à pressentir l'irruption d'une châtelaine au ranch Lomito. Seulement elle était tellement imbue de sentiments filiaux pour le vieux Cal, que je n'arrivais pas à la faire parler de choses sérieuses avec moi :

« Sûrement, personne n'a jamais rencontré dans son existence quelqu'un, qui fût plus rempli de connaissances et plus vide de bon sens que le vieux Cal. Il était versé à bloc dans toutes les branches assimilables et philomatiques de l'information, et imprégné des rudiments d'innombrables doctrines

et systèmes. Avec lui, impossible de placer un mot dans la conférence, ou même un corollaire dans la boîte à idées. Vous l'auriez pris pour un professeur de météorologie-politique-chimie-histoire naturelle-et syntaxe lexicologique. Quel que fût le sujet que vous eussiez abordé, le vieux Cal était toujours prêt à vous délayer un tableau synoptique copieux, depuis les racines grecques jusqu'au moment de la mise en sac et de l'arrivée sur le marché.

« Un jour, aussitôt après la tonte d'automne, je galope jusqu'à Double Elm avec un journal de modes pour Marilla et une revue scientifique pour le vieux Cal.

« Tandis que j'attache mon cheval à un mesquite, voilà Marilla qui accourt tout-ébouffée d'excitation et apparemment chargée jusqu'au bout des dents d'une nouvelle qui ne peut pas attendre une seconde de plus pour faire explosion.

« – Oh ! Rush ! fait-elle, avec une détonation d'orgueil et de satisfaction qui répand un pied carré de carmin sur son visage, devinez ! Devinez !... Papa va m'acheter un piano ! Qu'est-ce vous dites de ça ? Oh ! Jamais je n'aurais osé penser que je pourrais en avoir un !

« – Ça, c'est du joyeux, pour sûr ! dis-je. J'ai toujours ressenti de l'admiration pour l'agréable fracas qui sort d'un piano. Et ça vous tiendra rudement compagnie. C'est vraiment chic de la part de papa Cal.

« – J'hésite encore, dit Marilla, entre un piano et un orgue. C'est joli aussi, un petit orgue de salon.

« – Chacun d'eux, dis-je, n'a pas son pareil pour contre-carrer le manque de bruit qui règne autour d'un ranch à moutons. Quant à moi, dis-je, il n'y a rien qui me ferait plus de plaisir, en rentrant le soir à la maison, que d'écouter quelques

valse ou gigue s'échapper au galop du corral à musique, poursuivies par quelqu'un qui serait à peu près de votre taille, à cheval sur le tabour...

« – Oh ! Voulez-vous bien vous taire ! dit Marilla. Dépêchez-vous d'entrer : papa n'est pas sorti aujourd'hui. Il est un peu souffrant.

« Je trouve le vieux Cal allongé sur un lit de camp, avec une forte grippe. Je reste dîner.

« – Alors, dis-je, il paraît que Marilla va avoir un piano ?

« – Oui, dit-il, quelque chose comme ça, Rush. Il y a longtemps qu'elle a envie de musique. Aussi je me suis décidé à lui en payer un échantillon premier choix. La tonte d'automne a donné une moyenne de six livres par brebis, et je veux acheter un instrument à Marilla, même si toute la laine doit y passer.

« – Par saint Clavecin ! dis-je, elle le mérite !

« – J'irai à San Antone avec le dernier chargement de laine, dit le père Cal, et je lui choisirai un instrument moi-même.

« – Vaudrait-il pas mieux, suggéré-je, emmener Marilla et la laisser choisir en personne...

« J'aurais bien dû me douter que cette proposition allait infailliblement « déclancher » le père Cal. Évidemment, un homme comme lui, qui sait tout et connaît le reste mieux encore, ne peut manquer de considérer une telle suggestion comme une atteinte à ses talents et prérogatives.

« – Non, mon ami, ça ne vaudrait pas mieux, dit-il en tortillant sa barbe blanche. Il n'y a pas dans le monde un meilleur

expert que moi en instruments de musique. J'ai eu un oncle, dit-il, qui était commanditaire dans une fabrique de pianos, et j'en ai vu assembler des milliers. Je connais tout ce qui concerne les instruments de musique, depuis le grand orgue jusqu'à l'ocarina. Il n'y a pas un être vivant, mon ami, qui puisse rien m'apprendre au sujet de n'importe quel instrument à cordes, à vent, à pédales, à ressorts ou à peaux de bourricot.

« – Achète-moi ce que tu voudras, papa, dit Marilla qui peut à peine se retenir de danser, tant elle est heureuse. Bien sûr que tu sauras choisir. Tout ce que je demande c'est que ce soit un piano, ou un orgue ou quelque chose dans le même genre.

« – J'ai vu un jour à Saint-Louis, dit le père Cal, quelque chose qui s'appelait un « orchestrion », et qui était bien la plus merveilleuse invention musicale du monde. Mais, ça ne tiendrait pas dans notre maison. Mille dollars que ça coûte, en tout cas, ou à peu près. Je crois plutôt que c'est un piano qui conviendrait le mieux à Marina. Elle a pris des leçons de clavier à Birdstail pendant deux ans. Non, je ne voudrais confier à personne d'autre que moi-même le soin d'acheter un instrument musical. Si je ne m'étais pas mis à élever des moutons, je crois bien que je serais devenu l'un des plus grands compositeurs, ou des premiers fabricants de pianos de la terre.

« Tel est le style du père Cal. Mais jamais je ne perds patience avec lui, tellement il est gentil pour Marilla, – autant d'ailleurs qu'elle est gentille pour lui. Je sais que ces deux années de leçons pianistiques à Birdstail ont coûté au vieux presque toute la laine de ces vingt-quatre mois.

« Le mardi suivant, le père Cal s'embarque pour San Antonio sur la dernière cargaison de laine. Pendant son absence,

l'oncle Ben, son frère, qui habite à Birdstail, vient le remplacer au ranch.

« Il y a cent cinquante kilomètres de Double Elm à San Antone, et plus de soixante kilomètres rien que pour aller à la gare la plus proche ; cela vous explique pourquoi le père Cal reste absent quatre jours. Comme par hasard, je me trouve au ranch le soir de son retour. Et qu'Apollon me tambourine si, du premier coup d'œil, je n'aperçois pas, dans le vieux chariot cahotant, une espèce d'orgue ou de piano ou de contrebasse, tout emmitouflé de sacs à laine et recouvert d'une bâche pour le préserver de la pluie qui aurait pu tomber. Et voilà Marilla qui saute par la porte en criant : « Oh ! Oh ! », avec les yeux flottants et la chevelure étincelante.

« – Papa ! Papa ! Oh ! Papa ! chante-t-elle en dansant, tu l'as apporté ? Tu l'as apporté ?

« Et l'instrument qui est là, devant ses yeux ! Mais les femmes sont comme ça.

« – Le plus beau piano de San Antone, dit le père Cal fièrement en montrant l'instrument d'un geste large ! Pur bois de rose, et une sonorité ! Jamais entendu rien d'aussi sonore. J'ai écouté le vendeur jouer dessus, et je l'ai payé comptant immédiatement, – le piano.

« Alors, le père Cal, l'oncle Ben, un Mexicain et moi empoignons l'instrument et allons le poser dans un coin de la salle à manger. Ça me paraît être un piano droit, de petite taille ; et en tout cas il n'est pas très lourd.

« Et là-dessus, tout à coup le père Cal s'écroule en gémissant. Il a une fièvre de locomotive, et il se plaint de la poitrine. Nous le mettons au lit, puis Ben et moi allons dételer et soigner les chevaux tandis que Marilla se précipite pour préparer

une boisson chaude. Mais en passant elle ne peut pas s'empêcher d'embrasser le piano et de l'étreindre avec un sourire d'extase, comme une gosse qui vient de trouver une poupée dans son soulier le jour de Noël.

« En rentrant de l'écurie, je trouve Marilla près du piano ; le sol est jonché de sacs et de ficelles, mais Marilla est en train de recouvrir son joujou avec la bâche, et je discerne une expression solennelle sur son visage blêmissant.

« – Vous n'allez pas remballer la musique, Marilla ? demandé-je. Pourquoi pas lui donner un petit galop, pour voir ce qu'elle a dans le ventre ?

« – Non, pas ce soir, Rush, dit-elle. Je n'ai pas envie de jouer ce soir. Papa est trop malade. Mais – dites Rush, savez-vous qu'il l'a payé trois cents dollars, – presque un tiers de ce que la laine lui a rapporté ?

« – Bah ! C'est encore loin de ce que vous valez ! dis-je. Et je ne pense pas que le père Cal soit trop malade pour assister au baptême de la machine, – juste une petite cavalcade, comme ça, gentiment...

« – Non, pas ce soir, Rush, dit Marilla de l'air qu'elle prend quand elle n'a pas envie de changer d'idée.

« Mais il paraît que le père Cal ne va pas bien du tout, vraiment. Il va si mal que l'oncle Ben selle son cheval et court à Birdstail chercher le docteur Simpson. Naturellement, je reste là pour aider Marilla et lui tenir compagnie.

« Une demi-heure plus tard, le père Cal se sent un peu mieux ; il appelle Marilla et lui dit :

« – As-tu regardé ton instrument, chère petite ? Est-ce qu'il te plaît ?

« – Il est superbe, papa ! dit-elle en se penchant vers lui. Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli. Comme c'est gentil et généreux de ta part de me l'avoir acheté !

« – Je ne t'ai pas encore entendu jouer dessus, dit le père Cal ; et pourtant j'écoutais. Le côté me fait moins mal maintenant... joue-nous un petit morceau, Marilla.

« Mais non, elle ne veut pas ; elle le raisonne doucement avec des paroles sucrées, comme une maman qui explique le coup à son gosse. Il est évident qu'elle est décidée à ne pas toucher au piano pour le moment.

« Bientôt arrive Doc Simpson, qui nous apprend que le père Cal a une très mauvaise pneumonie ; et comme le bonhomme a plus de soixante ans, il y a bien des chances, dans ces conditions, pour que son séjour dans sa moutonnerie soit bientôt terminé.

« Le quatrième jour de sa maladie, voilà qu'il appelle de nouveau Marilla et se met à parler piano. Il y a là Doc Simpson, et l'oncle Ben et la tante idem, et tout le monde fait ce qu'il peut.

« – Je suis sûr que j'aurais accompli des merveilles si je m'étais adonné à la musique, dit le père Cal. J'ai acheté ce qu'il y avait de mieux pour ce prix-là à San Antone. Est-ce que ce piano n'est pas parfait sous tous les rapports, Marilla ?

« – Oh ! si, papa, il est parfait ! dit-elle. Il a une tonalité... je n'ai jamais rien entendu de comparable ! Mais... tu devrais essayer de dormir un peu, papa.

« – Non, dit le père Cal. Je veux entendre ce piano. Je ne crois pas que tu l'aies encore essayé. Je suis allé jusqu'à San Antone pour te le choisir moi-même. Et ça m'a coûté un bon

tiers de la tonte d'automne ; mais ça n'a pas d'importance, du moment que ça fait plaisir à ma petite fille. Ne joueras-tu pas un petit peu pour ton vieux papa, Marilla ?

« Là-dessus Doc Simpson attire Marilla dans un coin et il lui conseille d'accéder au désir du père Cal, afin de le calmer un peu. Et l'oncle et la tante Ben se joignent au docteur pour insister auprès de Marilla.

« – Pourquoi ne pas tapoter un petit air avec la pédale à sourdine ? questionné-je à mon tour. Le père Cal vous l'a demandé si souvent. Ça lui ferait grand bien de vous entendre toucher le piano qu'il vous a acheté. Vraiment, ne pourriez-vous pas... ?

« Mais Marilla reste immobile et ne répond rien ; et de grosses larmes roulent sur ses deux joues. Et soudain elle se précipite, passe son bras autour du cou du père Cal, qu'elle embrasse frénétiquement.

« – Mais, mon cher vieux papa, dit-elle, j'ai déjà tellement joué ! Oui, oui, je te le jure ! Quel splendide instrument ! Je l'adore ! Hier soir j'ai joué « Bonnie Dundee », et la Polka Anvil, et le Danube bleu, et des tas d'autres morceaux. Tu as sûrement dû m'entendre jouer un peu, dis papa ? Je jouais tout doucement parce que tu es malade.

« – Bon, bon, dit le père Cal. Peut-être que je t'ai entendue oui ; peut-être ai-je oublié que je t'ai entendue. J'ai la tête qui déraile un peu par moments. Mais ce piano... le type qui me l'a vendu le faisait marcher merveilleusement. Je suis bien content qu'il te plaise, Marilla. Oui, peut-être que je pourrai faire un petit somme si tu restes là près de moi.

« La conduite de Marilla ne laisse pas de m'intriguer. Malgré toute l'affection qu'elle a pour le vieux bonhomme, elle

persiste à refuser de faire roucouler le piano qu'il a acheté pour elle. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi elle lui a affirmé qu'elle a joué hier soir, puisque la bâche qui recouvre l'instrument n'a même pas été enlevée depuis le premier soir. Et pourtant je suis sûr qu'elle sait pianoter, car je l'ai entendue, un soir au ranch Charco Largo, arracher à un vieux piano quelques jolis airs de danse.

« Enfin, au bout d'une semaine, le père Cal nous quitte, – nous, les moutons, le Texas, les États-Unis et la planète. Les funérailles ont lieu à Birdstail ; et après la cérémonie je ramène Marilla chez elle dans ma voiture. La tante et l'oncle Ben l'accompagnent ; ils vont séjourner quelque temps avec elle.

« Le soir, pendant que les autres sont sous la véranda, Marilla m'entraîne dans la pièce où se trouve le piano.

« – Venez, Rush, dit-elle. Je veux vous montrer quelque chose, *maintenant*.

« Elle coupe les ficelles et enlève la bâche ; et...

« Dites, êtes-vous jamais monté sur une selle sans cheval ? Avez-vous jamais essayé de tirer avec un fusil non chargé, ou de vous verser à boire avec une bouteille vide ? – Eh bien, c'est absolument la même chose que si vous aviez voulu tenter de faire pétarader l'instrument que le père Cal avait acheté.

« Au lieu d'un piano, c'est l'une de ces mécaniques vétustes que l'on adapte devant un clavier et que l'on fait marcher en soufflant dedans avec des pédales ! Une machine comme ça sans piano est à peu près aussi musicale que les trous d'une flûte sans la flûte.

« Oui, le père Cal s’y connaissait en instruments à vent, à corde, à ressorts et à pédales ! Voilà ce qu’il avait acheté à San Antone !

« Mais, à côté de ce piano fantôme, il y a une brave petite fille, une bonne et généreuse petite fille, qui n’a jamais voulu que son vieux papa mourant connût la vérité. Honneur à elle !

À ce moment, une pimpante volée de trilles, doubles croches, si bémols majeurs et allégrettos explosa joyeusement dans la pièce à côté.

— Je vois, dis-je en souriant, que Miss Marilla... je veux dire Mrs Kinney... ?

Rush acquiesça d’un signe de tête avec une expression de bonheur parfait.

— Que Mrs Kinney, repris-je, n’avait pas besoin de cette machine, si j’en juge par la virtuosité avec laquelle...

— Oh ! fit Rush avec un vaste sourire, je ne sais pas. En tout cas, ce que vous entendez en ce moment, c’est la vieille guimbarde du père Cal. Seulement je l’ai sanglée sur le dos d’un piano de six cents dollars le lendemain de notre mariage.

V

UN PRÊT SUR PAROLE

En ce temps-là, les éleveurs de bétail étaient les Oints du Seigneur, les Princes de la Prairie, les Rois du Bovidé, les Chevaliers de l'Herbe, les Barons de la Corne et du Sabot. Ils eussent, si le cœur leur en eût dit, pu voyager dans des chars en or massif. L'éleveur de bétail se roulait dans un torrent de dollars ; il possédait, lui semblait-il, tant d'argent, que cela frôlait l'indécence. Mais, après avoir acheté une montre en platine hérissée de pierres précieuses aussi grosses qu'une noisette, et une selle californienne garnie de clous d'argent et de *sua-deros* en peau d'Angora, et terminé la journée par une tournée générale de whisky dans l'un des bars de la ville voisine, – quel autre moyen lui restait-il de dépenser son argent ?

Toutefois, parmi les seigneurs du lasso, ceux qui se trouvaient en puissance de filles et de femmes légitimes, éprouvaient beaucoup moins de difficultés que les autres à dilapider l'excédent de leur fortune. Le « génie dissipateur » de nos aimables compagnes peut bien couvrir, invisible et muet, en leur sein durant de longues années, mais jamais, sachez-le mes frères, jamais il ne s'éteint, et il ne faut qu'une occasion pour en faire jaillir la flamme pétulante, et dévorante.

Donc, un jour, Long Bill Longley, roi du bétail, propriétaire du ranch de Bar Circle sur le Frio, et vassal de sa femme, émergea de la brousse pour venir savourer les voluptés urbaines du succès. Il possédait un demi-million de dollars, à

quelque chose près ; et ses revenus s'accroissaient vigoureusement chaque année.

Long Bill était un vrai chevalier du lasso et de la prairie. Ancien cowboy, il était devenu à son tour éleveur et propriétaire grâce à son esprit d'économie, à son sang-froid, à la chance, et aussi à des yeux « télescopiques » qui lui permettaient de repérer les *mavericks*¹ à deux kilomètres plus loin que n'importe quel autre cowboy du Texas. Survint alors le *boom* du bétail ; et la Fortune, s'avançant avec précaution au milieu des épines de cactus, vint répandre à la porte du ranch la précieuse cargaison de sa corne d'abondance.

Longley acheta une somptueuse demeure dans la petite ville frontière de Chaparosa. Et aussitôt il fut réduit à l'état de captif, enchaîné au char de la vie mondaine. Condamné à devenir le premier des « citoyens proéminents » de l'endroit, il se débattit pendant quelque temps comme un mustang sauvage que l'on vient de seller pour la première fois ; puis il se résigna à la fatalité, et accrocha ses éperons au plafond. L'ennui pesait lourdement sur ses épaules. Alors il fonda la First National Bank de Chaparosa, et en fut élu président.

Un jour, un individu à l'aspect dyspeptique, affublé d'une double paire de lunettes, présenta sa carte au caissier de la First National Bank, à travers les barreaux ; cinq minutes plus tard tout le personnel de la banque était sur les dents, car cette carte annonçait le raid foudroyant d'un « Inspecteur des Banques nationales ».

¹ *Mavericks*, bétail errant, non marqué, que le premier venu peut s'approprier.

Cet inspecteur, Mr J. Edgar Todd, ne tarda pas à manifester radicalement ses capacités. À la fin de sa performance, il mit son chapeau et exprima le désir d'avoir une entrevue avec le président William R. Longley, dans le bureau particulier de celui-ci.

— Alors, demanda Longley, de sa voix lente et grave, comment trouvez-vous nos affaires ? Pas de « maverick » litigieux dans le corral, hé ?

— Les comptes sont exacts, Mr Longley, dit Todd ; et vos crédits à court terme me paraissent parfaitement sains et réguliers, – à l'exception d'un seul toutefois. Vous avez entre les mains un très mauvais papier, – si mauvais qu'à mon avis vous ne vous êtes certainement pas rendu compte de la situation grave dans laquelle il vous met. Je veux parler d'un prêt de dix mille dollars que vous avez consenti à un certain Thomas Merwin. Non seulement le montant du prêt est supérieur au maximum autorisé par les règlements des banques nationales, mais en outre ce crédit n'est garanti par aucun dépôt de titres ou de valeurs quelconques. Vous avez ainsi doublement enfreint les règlements et vous vous exposez conséquemment à des poursuites judiciaires. Un rapport sur la question au ministère des Finances – rapport que je suis contraint de faire – entraînera, j'en suis persuadé, une action immédiate des Pouvoirs Publics. Vous devez comprendre combien la chose est sérieuse.

Bill Longley se pencha lentement en arrière sur son fauteuil pivotant, mit ses mains derrière la tête en croisant les jambes, et dévisagea l'inspecteur d'un air candide et légèrement surpris. Et Monsieur l'Inspecteur fut surpris à son tour de voir le sourire qui éclaira soudain la rude physionomie du banquier, et la joviale étincelle qui jaillit de ses yeux bleus.

L'attitude du président ne semblait pas manifester qu'il avait compris la gravité de la situation.

— On voit bien, dit Longley presque gaiement, que vous ne connaissez pas Tom Merwin. Oui, je suis au courant de ce prêt. Et je sais qu'il n'a pas d'autre garantie que la parole de Merwin. Pour moi, j'ai toujours constaté que la parole d'un tel homme vaut mieux que n'importe quelle garantie. Oh ! Je sais que ce n'est pas l'avis du Gouvernement. Eh bien ! j'irai voir Tom au sujet de cette petite affaire.

La dyspepsie de Mr Todd sembla soudainement s'aggraver. Il jeta sur ce « banquier de brousse » des regards effarés à travers ses doubles lunettes.

— Vous comprenez, expliqua Longley avec aisance, Tom avait entendu parler d'un lot de deux mille bêtes de deux ans qui se trouvait près de Rocky Ford sur le Rio Grande et que l'on pouvait avoir pour huit dollars la pièce. Je soupçonne que ça devait être un de ces lots que le vieux Leandro Garcia introduit parfois en contrebande et dont il est pressé de se débarrasser. Ces bêtes-là valent quinze dollars sur pied à Kansas City, — Tom le savait, et moi aussi. Comme il n'avait que six mille dollars, je lui en ai avancé dix mille de plus afin qu'il pût faire l'affaire. Son frère Ed a conduit les bêtes au marché il y a trois semaines, et il va sûrement arriver ici d'un moment à l'autre avec l'argent. Et le prêt sera immédiatement remboursé.

L'Inspecteur des Banques nationales parut visiblement choqué. Pourtant, bien qu'il fût de son devoir de se précipiter sur-le-champ au bureau de poste pour télégraphier au Contrôleur général, il n'en fit rien. Par contre, il adressa au président Longley un discours technique et substantiel de trois minutes, qui réussit à donner au banquier l'impression qu'il se

trouvait au bord de l'abîme. En concluant, il laissa entrevoir une toute petite chance de salut.

— Je vais à Hilledale ce soir, dit-il à Longley, pour y inspecter une autre banque. Je repasserai ici demain, à midi. Il faut que ce prêt soit remboursé lors de mon retour ; sinon je me verrai dans l'obligation de faire mon devoir.

Là-dessus, l'Inspecteur s'inclina et prit congé.

Le Président de la First National Bank de Chaparosa se rassit et médita silencieusement pendant une demi-heure ; puis il alluma un cigare et se rendit chez Tom Merwin. Le rancher, vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon kaki, assis dans un fauteuil d'osier et les pieds sur une table, était occupé à tresser une longe de cuir.

— Tom, dit Longley en s'appuyant sur la table, tu n'as pas de nouvelles d'Eddie ?

— Pas encore, dit Merwin sans interrompre son travail. Mais il ne va pas tarder à arriver maintenant, – deux, trois jours peut-être...

— Tom, reprit Longley, il y a un Inspecteur qui est venu fourrer son nez dans les papiers de la banque aujourd'hui, et il a fait un tas de sauts de mouton quand il a découvert ce prêt que je t'ai fait. Personnellement, tu le sais bien, je trouve cette opération parfaitement sûre et naturelle, mais il paraît que c'est contraire aux règlements. J'étais persuadé que tu aurais remboursé avant l'arrivée d'un inspecteur, mais cet animal-là nous est tombé dessus à l'improviste. Pour comble de malheur, Tom, je suis moi-même à court d'argent en ce moment, sinon j'aurais payé pour toi. J'ai jusqu'à demain midi pour trouver la somme et boucher le trou, sinon...

— Sinon, quoi, Bill ? demanda Merwin en voyant que l'autre hésitait à poursuivre.

— Sinon, – eh bien, je suppose que l'oncle Sam me mettra le grappin sur le croupion.

— Je vais tâcher de trouver l'argent avant l'heure fixée, dit Merwin en continuant à tresser sa longe.

— C'est bien, Tom, dit Longley en partant ; j'étais sûr que tu le ferais si c'était possible.

À peine était-il sorti que Merwin jeta sa longe par terre et se précipita dans la deuxième, et dernière banque de la ville, une banque privée, gérée par Cooper et Craig.

— Cooper, dit-il au premier des deux associés, il me faut dix mille dollars ce soir ou demain matin. Je possède un immeuble qui vaut environ six mille dollars avec tout ce qu'il y a dedans, – et c'est à peu près tout ce qu'il y a comme garantie pour le moment. Mais je viens de faire une affaire de bétail qui doit me rapporter dans quelques jours plus de dix mille dollars de bénéfice.

Cooper se mit à toussoter.

— Voyons, pour l'amour de Dieu, ne dites pas non ! fit Merwin. Il me faut cette somme pour rembourser un emprunt sur parole, et l'homme à qui je la dois est un vieux copain qui a couché sous la même couverture que moi pendant dix ans sur l'herbe et dans les campements. Il a le droit de me demander tout ce que j'ai, même le sang de mes veines, – je le lui donnerais. Il lui *faut* cet argent. Il est dans un sale pétr... Enfin, il a besoin de l'argent, et il *faut* que je lui trouve. Vous savez que je suis un homme de parole, Cooper.

— Assurément, dit Cooper courtoisement. Mais j'ai un associé, Merwin. Je n'ai pas le pouvoir de consentir des prêts à moi tout seul. Et même si vous m'offriez la meilleure garantie du monde, je ne pourrais pas vous fournir les fonds avant huit jours. Nous sommes en train de préparer un envoi de quinze mille dollars à Myer Brothers de Rockdell, pour leurs achats de coton : le paquet part cette nuit par le chemin de fer à voie étroite. Ce qui fait que nous manquons d'espèces pour le moment. Je regrette qu'il me soit impossible de vous rendre service.

Merwin rentra chez lui et se remit à tresser sa longe. À quatre heures de l'après-midi, il se rendit à la First National Bank et pénétra dans le bureau de Longley.

— Je vais tâcher de te dégoter la somme ce soir, – je veux dire demain matin, Bill.

— Parfait, Tom, dit Longley tranquillement.

Vers neuf heures, ce soir-là, un grand jeune homme au teint bronzé et au visage couvert de poussière, mit pied à terre devant la maison de Merwin, attacha son cheval à la barrière et décrocha avec précaution une valise qui pendait au trousséquin de sa selle. Puis il cria : « Hallo ! » et, n'entendant pas de réponse, poussa la porte du pied et entra. La maison était vide.

Le jeune homme se gratta la tête, médita quelques instants, et, après avoir jeté un coup d'œil indécis sur la valise, s'assit sur un lit de camp et alluma une cigarette. Deux minutes plus tard, Longley entra et se précipita sur le jeune homme dont il étreignit les mains fougueusement.

— Hallo ! Eddie ! Mon brave Eddie ! Comme je suis content de te voir ! Ah ! Ce vieux Eddie ! Et... comment ça a-t-il marché ? Est-ce que...

Eddie donna un coup de pied dans la valise avec une nonchalante désinvolture.

— Le fric est là dedans, dit-il posément. Trente mille dollars. Vendu les deux mille vaches à quinze dollars la pièce recta. Whisky, Bill ?

Longley gloussa de joie pendant une bonne minute ; puis il regarda sa montre.

— Où est Merwin ? demanda-t-il.

— Pas vu, fit Eddie. Personne à la maison quand je suis entré. On boit un coup ? J'ai une de ces soifs !

— Tout à l'heure, répondit Longley. Garde bien la valise. Je reviens dans un instant.

.....

Le réservoir d'eau destiné à l'alimentation des locomotives se trouvait en pleine brousse, à environ trois kilomètres de la ville. À dix heures ce soir-là, au moment où le petit train, qui venait de quitter la petite gare de Chaparosa, s'arrêtait au réservoir pour refaire son plein d'eau, un homme, au visage masqué par un foulard et armé de deux revolvers, surgit tout à coup de la broussaille où il s'était tapi et bondit vers la locomotive. La nuit était si noire qu'il n'aperçut même pas la silhouette haute et massive d'un homme qui le guettait à quelques pas de lui. En un clin d'œil le bandit fut terrassé par deux bras de gorille ; une masse énorme s'abattit sur lui et l'écrasa, impuissant, le visage dans l'herbe et les mains serrées dans des poignes de fer. Chose étrange, le shériff – si c'en

était un, mais qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ? – ne prononça pas une parole ; il se contenta de maintenir le bandit la face contre terre jusqu'à ce que le petit train fût reparti. Alors il relâcha son étreinte et murmura doucement ces paroles bizarres :

— *Non, pas comme ça, Tom ! Pas comme ça, tout de même !*

Le bandit se releva, ôta son foulard, remit ses revolvers dans leurs étuis et poussa un profond soupir.

— Y avait pas d'autre moyen, Bill. Il me fallait absolument cet argent pour te rembourser. Qu'est-ce que tu vas faire demain quand le singe va revenir ? Et, maintenant, il est trop tard ! ajouta-t-il en regardant le petit train, dont on apercevait encore au loin la lanterne rouge. Bien entendu, continua Merwin, j'aurais remboursé à Cooper ces dix mille dollars aussitôt qu'Eddie...

— Il est là, dit Longley, – avec l'argent...

— Mille serpents à sonnettes ! s'écria Merwin en étreignant les mains de son vieux copain, pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite, avant que je... avant de me laisser... j'aurais pu te tuer...

— Parce que, dit Longley en souriant, je voulais voir jusqu'où pouvait aller l'amitié d'un vieux crapaud de cowboy.

VI

LA PRINCESSE ET LE PUMA

Il y avait une fois un roi et une reine, – comme il se doit. Le roi était un terrible vieillard, hérissé d'éperons et de revolvers, et doué d'une voix si puissante et terrible qu'elle faisait rentrer dans leurs trous, sous les cactus, tous les crotales de la prairie. Avant que la famille eût acquis la dignité royale, on appelait cet homme « Ben le Rossignol ». Mais dès qu'il se trouva en possession de vingt mille hectares de prairies et de troupeaux innombrables, on ne désignait plus le père O'Donnell que par son titre de « Roi du Bétail ».

La reine avait été autrefois une petite Mexicaine de Laredo. Elle fut pour Ben une bonne et douce épouse, au teint de cigare blond, et parvint même à obtenir de son mari qu'il lénifiât suffisamment son organe vocal pour ne plus faire tomber la vaisselle en miettes dans la maison. Dans les premières années de leur règne, elle passait son temps à tresser des nattes en paille sous la véranda du ranch Espinosa. Lorsque l'opulence atteignit un tel degré d'impétuosité et d'oppression qu'il fallut faire venir de San Antone un plein chariot de fauteuils capitonnés et de tables inutiles, elle inclina sa tête aux cheveux noirs et lisses, et se résigna à partager le sort des Danaïdes.

Si je vous ai présenté tout d'abord le roi et la reine, c'est pour éviter le crime de lèse-majesté. Mais en réalité ni l'un ni l'autre ne participent à notre histoire, qui pourrait être

intitulée : « La Chronique de la Princesse, de l'Heureuse Idée, et du Lion mexicain qui mit les pieds dans le plat ».

Josefa O'Donnell était la princesse héritière. De sa mère, elle avait hérité l'ardente nature, et la beauté sombre et quasi tropicale. Le roi Ben O'Donnell lui avait légué un stock imposant de bon sens et d'intrépidité, ainsi que l'esprit de gouvernement. Cette combinaison avait engendré un produit rare, qui n'eut point déçu les globe-trotters amateurs de précieuse humanité.

Lancée au grand galop sur son mustang, Josefa était capable de mettre cinq balles sur six dans une boîte de conserve se balançant au bout d'une corde. Elle pouvait aussi jouer pendant des heures entières avec son petit chat blanc, qu'elle s'amusait à affubler d'oripeaux ridicules. Et il ne lui fallait que quelques secondes pour calculer mentalement combien 1.545 vaches à 8 dollars 50 par tête rapporteraient sur le marché aux bestiaux.

En chiffres ronds, le ranch Espinosa est long de soixante kilomètres et large de cinquante ; Josefa l'avait parcouru à cheval dans tous les sens et en connaissait les moindres recoins. Tous les cowboys de la région, qui l'apercevaient chaque jour, étaient ses fidèles vassaux. Et Ripley Givens, l'un des chefs d'équipe du ranch, conçut, la première fois qu'il la rencontra, le projet d'une alliance matrimoniale avec la famille royale. Présomption ? Pas du tout. En ces temps-là, dans le pays du Nueces, un homme était un homme. Et, après tout, le titre de « roi du bétail » ne présuppose pas la nécessité d'un sang royal. Souvent il se borne à laisser entendre que celui qui le porte doit surtout sa couronne à sa majestueuse prééminence dans l'art de voler le bétail.

Un jour Ripley Givens s'était rendu au ranch Double-Elm, pour se renseigner au sujet d'un lot de jeunes bêtes qui s'était égaré. Il était assez tard lorsqu'il se remit en route, et la nuit commençait à tomber quand il arriva au gué du Cheval Blanc, sur le Nueces. Il lui restait encore près de trente kilomètres à parcourir pour atteindre son campement, et le ranch Espinosa se trouvait à plus de cinq lieues. Givens était fatigué ; il décida de passer la nuit près du gué.

Il y avait, tout près de là, une belle petite pièce d'eau dans le lit de la maigre rivière. Les rives étaient couvertes de grands arbres, dont les pieds se noyaient dans la broussaille. À cinquante mètres du rivage, Ripley repéra un coin tapissé d'herbe drue et frisée, qui ferait un très bon lit pour lui-même, en même temps qu'un excellent souper pour son cheval. Il attacha celui-ci à son piquet, et étendit ses couvertures de selle pour les faire sécher. Puis il s'assit, le dos appuyé contre un arbre et roula une cigarette.

Soudain jaillit de la jungle touffue qui longeait la rivière une sorte de rugissement hargneux et menaçant. Le cheval se mit à danser au bout de sa longe, et poussa un grognement qui exprimait une crainte légitime. Givens tira une bouffée de sa cigarette, tout en attrapant nonchalamment son revolver qu'il avait posé sur l'herbe à côté de lui, et dont il fit tourner le barillet avec une certaine volupté. Un grand brochet sauta dans la pièce d'eau. Un petit lapin de garenne sortit de derrière une grosse touffe d'herbe et s'assit en tortillant ses moustaches pour contempler Givens d'un air comique. Le cheval se remit à brouter l'herbe.

Il est bon d'ouvrir l'œil lorsqu'un puma chante sa ritournelle le long des arroyos, à la tombée de la nuit. Car le thème de sa chanson peut très bien signifier que les jeunes veaux et

les agneaux gras se font rares, et qu'il a un désir carnassier de faire votre connaissance.

Givens aperçut dans l'herbe, avec un grognement de satisfaction, une vieille boîte de conserve, abandonnée par quelque voyageur précédent. Dans la poche de son veston, attaché derrière sa selle, il recueillit une poignée de café moulu. Du café noir et des cigarettes ! Qu'est-ce qu'un *ranchero* peut bien demander de plus ?

Givens alluma un petit feu de brindilles et s'en alla remplir sa boîte à la pièce d'eau. Arrivé à quinze pas de la rive, il aperçut au milieu des buissons un cheval sellé qui broutait l'herbe. Au même instant, Josefa O'Donnell, qui était à quatre pattes sur le bord de la pièce d'eau, se releva. Elle venait de boire à même la rivière, et elle se frottait les mains pour en faire tomber le sable. À dix pas d'elle, Givens repéra soudain la silhouette menaçante d'un puma accroupi derrière un bouquet de *sacuisla*. Les yeux jaunes du fauve luisaient de convoitise ; sa longue queue s'allongeait en frémissant derrière lui, et sa croupe se balançait silencieusement comme celle de tout félin qui se prépare à bondir.

Givens fit ce qu'il put. Son revolver était là-bas, dans l'herbe, à trente mètres de lui. Il poussa un grand cri d'alarme et se jeta entre la princesse et le puma.

La « bagarre », comme Givens le raconta plus tard, fut brève et assez confuse. En arrivant sur la ligne de bataille, il perçut vaguement une forme obscure et allongée qui fendait les airs dans sa direction, en même temps qu'il entendait une couple de détonations. Puis cent livres de lion mexicain lui dégringolèrent sur la tête, et l'aplatirent sur le sol avec un bruit sourd. Il se rappela plus tard qu'il avait crié : « Ça suffit comme ça ! C'est pas de jeu ! » Puis il rampa comme un ver

pour se dégager et se releva, la bouche pleine d'herbe et de terre, avec une grosse bosse derrière la tête, causée par le contact violent de son crâne avec la racine d'un orme aquatique. Le puma gisait sans mouvement. Givens, profondément vexé, et croyant à une supercherie, brandit son poing vers le fauve en criant :

— J'te parie encore vingt dollars que tu m'mets pas sur les épaules...

Puis il reprit connaissance.

Josefa était debout derrière lui, et rechargeait tranquillement son revolver à crosse d'argent. Un coup élémentaire pour elle, après tout. La tête d'un puma constitue une cible beaucoup plus facile à toucher qu'une boîte de conserve se balançant au bout d'une corde. Un sourire provocant et malicieux se jouait sur ses lèvres, tandis qu'une étincelle moqueuse jaillissait de ses yeux noirs. Le sauveur manqué sentit la honte de son fiasco lui brûler le cœur. L'occasion unique venait de se présenter à lui, cette occasion dont il avait si souvent rêvé. Et voilà qu'elle avait dégénéré en farce ! Sûrement, dans les bosquets voisins, les nymphes et les faunes devaient se tenir les côtes. Une scène d'amour ? Phiff ! Plutôt un numéro de music-hall, quelque chose comme « Bibi Givens dans son sketch hilarant avec le lion empaillé » !

— C'est vous, Mr Givens ? demanda Josefa de sa voix de contralto, tout à la fois assurée et melliflue. Vous avez failli me faire rater mon coup quand vous avez crié. Vous vous êtes fait mal à la tête en tombant ?

— Oh ! non, dit Givens posément, ce n'est pas ça qui m'a fait mal.

Sur ces paroles énigmatiques, il se baissa ignominieusement pour ramasser son chapeau qui était resté sous la bête, – un chapeau aplati, écrabouillé, d'un aspect comique des plus réussis. Puis il s'agenouilla et caressa doucement la tête féroce du lion mort, qui montrait encore les crocs.

— Pauvre vieux Bill ! s'écria Givens d'un ton désolé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Josefa brusquement.

— C'est vrai, vous ne pouviez pas savoir, Miss Josefa, dit Givens, avec l'air de quelqu'un qui réussit à faire triompher sa magnanimité de sa douleur. Ce n'est pas votre faute. J'ai essayé de le sauver, mais je n'ai pas eu le temps de vous prévenir.

— Sauver qui ?

— Eh bien, Bill. Je le cherchais depuis ce matin. Il y a deux ans qu'il était le chouchou de notre campement. Pauvre vieux Bill, il n'aurait pas fait de mal à une mouche ! Les copains vont être consternés quand ils vont apprendre ça. Mais, bien entendu, vous ne pouviez pas savoir que Bill voulait tout simplement jouer avec vous.

Josefa le foudroyait de ses yeux noirs. Ripley soutint vaillamment l'épreuve. Il se releva, en fourrageant ses cheveux d'un air pensif. Dans ses regards attristés l'on pouvait discerner une nuance de reproche. Son visage aimable exprimait la plus irréfutable des douleurs. Josefa sentit sa fermeté vaciller. Elle tenta une suprême résistance.

— Qu'est-ce que votre « chouchou » faisait ici ? demanda-t-elle. Il n'y a pas de campement aux alentours du gué du Cheval Blanc.

— Le vieux polisson s'est sauvé hier, répondit Givens sans hésiter. C'est un miracle que les coyotes ne l'aient pas fait mourir de frayeur. Vous comprenez, Jim Webster, notre dresseur de chevaux, avait apporté un petit chien au campement la semaine dernière. Ce roquet rendit la vie impossible à Bill ; il n'arrêtait pas de le pourchasser et de lui mordre les pattes de derrière. Tous les soirs, quand on allait se coucher, Bill se glissait sous l'une de nos couvertures, pour pouvoir dormir tranquille, à l'abri des persécutions du toutou. Sûrement, il a dû devenir enragé pour s'être sauvé comme ça. Il avait toujours peur de s'éloigner du campement.

Josefa regarda le cadavre du fauve. Gentiment, Givens caressa l'une des formidables pattes, capables de tuer un veau d'un an d'un seul coup de griffe. Une vague de sang pourpre envahit brusquement le visage bronzé de la jeune fille. Était-ce là l'indice de la honte qu'éprouve le vrai chasseur qui vient d'abattre une proie ignominieuse ? On ne sait. Toujours est-il que les yeux de Josefa s'adoucirent et qu'un seul battement de ses cils chassa toute moquerie de ses prunelles sombres.

— Je suis navrée, dit-elle humblement ; mais il avait l'air si féroce, et il sauta si haut que...

— C'est qu'il avait faim ! s'écria Givens, prenant vivement la défense du défunt. Nous le faisons toujours sauter au campement, avant de lui servir son repas. Et même on lui avait appris à se coucher, et à se rouler, pour avoir un morceau de viande. Quand il vous aperçut, il crut sûrement que vous alliez lui donner quelque chose à manger.

Soudain les yeux de Josefa s'agrandirent.

— Mais... j'aurais pu vous tuer ! s'écria-t-elle. Vous vous êtes jeté entre nous deux, vous avez risqué votre vie pour

sauver votre chouchou. C'est beau, Mr Givens ! J'aime les gens qui sont bons pour les animaux.

Oui ; maintenant il y avait une pointe d'admiration dans son regard. Et, après tout, voilà que surgissait tout de même un héros des débris de la comédie ! L'expression qui se reflétait sur le visage de Givens lui eût certainement conquis une haute situation dans l'état-major de la Société protectrice des animaux.

— Je les ai toujours aimés, dit-il, les chevaux, les chiens, les pumas, les vaches, les alligators...

— Je déteste les alligators, déclara vivement Josefa. Ces vilaines bêtes rugueuses et rampantes, pouah !

— Est-ce que j'ai dit alligators ? fit Givens. Je me suis trompé : c'est antilopes que je voulais dire.

Josefa se sentit poussée par sa conscience à donner de nouvelles preuves de son repentir. Elle tendit sa main d'un air contrit. Deux larmes brillantes perlaient au bord de ses yeux.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, Mr Givens. Je ne suis qu'une femme, voyez-vous, et sur le coup j'ai eu très peur. Je suis désolée d'avoir tué ce pauvre Bill. Vous ne pouvez pas savoir combien je me sens honteuse. Je donnerais je ne sais quoi pour ne pas l'avoir fait.

Givens prit la main tendue, et la conserva tout le temps qu'il fallait pour permettre à sa nature généreuse de surmonter la douleur à lui causée par la perte de Bill. Enfin, il devint manifeste qu'il avait pardonné.

— Je vous en prie, n'en parlons plus, Miss Josefa. Je reconnais que l'apparition de Bill pouvait effrayer n'importe

quelle jeune fille. Je ferai très bien comprendre ça aux copains.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas me détester ? demanda Josefa en se rapprochant de lui par un mouvement impulsif. Ses yeux étaient remplis jusqu'aux bords d'une douceur gracieuse et suppliante. Je sais bien que je détesterais celui qui tuerait mon petit chat. Et... oh ! quelle audace de votre part, et quelle générosité d'affronter ainsi la mort pour essayer de le sauver ! Il y a bien peu d'hommes qui eussent fait cela !

La victoire après la défaite ! La farce transformée en drame ! Bravo ! Ripley Givens !

Il faisait tout à fait nuit maintenant. Naturellement il ne pouvait être question de laisser Miss Josefa rentrer seule au ranch. Givens ressella son cheval, malgré les regards pleins de reproche de cet animal, et accompagna la jeune fille. Côte à côte, ils galopèrent sur l'herbe tendre, la princesse assassine, et l'homme bon pour les animaux.

Les doux et frais parfums de la prairie les enveloppaient de leurs enivrants effluves. Là-bas, à l'horizon, on entendait hurler les coyotes. Pas de danger : Et pourtant...

Josefa rapprocha son cheval de celui de son compagnon. Une petite main se mit à tâtonner. Givens la trouva, et la prit, tandis que les chevaux galopaient de concert et que la cavalière expliquait :

— Je n'avais jamais eu peur de rien auparavant, mais pensez donc ! Ce que ce serait terrible de rencontrer un puma vraiment sauvage ! Pauvre Bill !... Je suis si heureuse que vous m'ayez accompagnée !

O'Donnell était assis sous la véranda.

— Hello ! cria-t-il. C'est toi, Rip ?

— Il est venu m'accompagner, dit Josefa. Je me suis perdue et j'étais en retard.

— Merci, Rip, dit le Roi. Reste coucher ici, tu rentreras au campement demain matin.

Mais Givens refusa ; il voulait pousser jusqu'au campement. Il y avait un lot de bétail à expédier au petit jour. Il prit congé et s'éloigna au galop vers le Sud.

Une heure plus tard, lorsque les lumières furent éteintes, Josefa, en chemise de nuit, ouvrit sa porte et apostropha le Roi son père qui reposait dans la chambre en face, de l'autre côté du corridor.

— Hé ! Papa ! Tu sais, ce vieux puma qu'on appelait le « Diable à l'oreille fendue », – celui qui a tué Gonzalès, le berger de Mr Martin, et une cinquantaine de veaux sur le Salado ? Eh bien, je lui ai réglé son compte ce soir au gué du Cheval Blanc. Je lui ai mis deux balles dans la tête juste au moment où il sautait. Je l'ai bien reconnu à son oreille gauche, celle que le vieux Gonzalès lui avait fendue d'un coup de machette. Tu n'aurais pas mieux tiré toi-même, papa !

— *Bravo*, ma fille ! gueula « Ben le rossignol » des sombres profondeurs de la chambre royale.

Josefa referma sa porte, puis, avant de se coucher, elle ouvrit sa fenêtre. Et, dans la nuit limpide et odorante, la Princesse envoya un baiser vers le Sud.

VII

LES AMOURS AUTOMNALES DE DRY VALLEY JOHNSON

Dry Valley Johnson secoua le flacon. Il faut toujours secouer le flacon avant de s'en servir, car le soufre est insoluble dans l'eau. Ensuite Dry Valley imbibait de liquide une petite éponge et se frotta consciencieusement la racine des cheveux. Outre le soufre, il y avait dans cette lotion de l'acétate de plomb, de la teinture de noix vomique et de l'essence de laurier. Dry Valley avait trouvé la recette dans un journal du dimanche. Et maintenant il me faut vous expliquer comment un homme fort avait pu devenir la victime d'une réclame de beauté.

Dry Valley était un ancien « bêlard » ; son véritable prénom était Hector, mais on l'avait baptisé du nom de son ranch pour le distinguer d'« Elm Creek » Johnson qui élevait aussi des moutons plus bas sur le Frio. De longues années de coexistence avec ses brebis avaient fini par excéder Dry Valley Johnson. Alors, il vendit son ranch pour dix-huit mille dollars et se rendit à Santa Rosa pour y mener une vie de gentleman aisé. C'était alors un homme de trente-cinq à trente-huit ans, silencieux et plutôt mélancolique. Mais il ne tarda pas à devenir cette espèce de fléau terrestre que constitue un célibataire mûrissant et maniaque. Quelqu'un lui fit manger sa première fraise, et ce fut sa perte.

Dry Valley acheta un cottage de quatre pièces dans le village, et une bibliothèque entière de volumes consacrés à la

culture de la fraise. Derrière la maison se trouvait un jardin, dont il fit un champ de fraisiers. Vêtu d'un pantalon kaki, d'une vieille chemise de laine grise, et chaussé de bottes à hauts talons, il passait ses journées vautré sur un lit de camp, à l'ombre d'un chêne, et plongé dans la lecture d'innombrables traités relatifs à l'élevage de la succulente et rutilante rosacée.

L'institutrice, Miss de Witt, disait de lui qu'il était « un bel homme, fort présentable, en dépit de sa maturité ». Mais il n'y avait point de femmes dans le champ visuel de Dry Valley. Pour lui, ce n'étaient que de simples créatures inutiles et embarrassantes, qui l'obligeaient à soulever gauchement son vaste et lourd chapeau de feutre toutes les fois qu'il les rencontrait. Jamais il ne s'arrêtait pour leur parler, mais au contraire filait rapidement pour aller retrouver ses fraisiers bien-aimés.

Et tout ce récitatif du chœur est uniquement destiné à préparer la révélation des puissants motifs qui incitaient Dry Valley à secouer son flacon de soufre insoluble. Telle est l'histoire, – une chose interminable et insignifiante, pareille à l'ombre démesurée d'une borne kilométrique, qui s'allonge sur la route entre le soleil couchant et nous.

Lorsque ses fraises commencèrent à mûrir, Dry Valley acheta dans l'unique magasin de Santa Rosa le fouet le plus, long et le plus lourd qu'il pût trouver. Puis, assis sous son chêne, il consacra de longues heures à prolonger, au moyen de lanières, cet instrument redoutable, avec lequel quand tout fut terminé, il pouvait maintenant couper une feuille en deux à vingt pas du buisson derrière lequel il était caché.

C'est qu'en effet les yeux luisants et voraces de la jeunesse de Santa Rosa guettaient les fraises rosissantes ; et c'est

contre des raids éventuels de pillards que Dry Valley s'était ainsi armé. Jamais, au temps où il exploitait son ranch, il n'avait veillé sur ses tendres agneaux avec autant de soin que sur ces fruits chéris, qu'il gardait jalousement contre les loups affamés qui hurlaient, sifflaient et projetaient leurs billes à travers les barrières entourant la propriété, en épiant le Cerbère de cet Érèbe tentateur.

Dans la villa voisine vivait une femme veuve nantie d'un tas d'enfants qui causaient à Dry Valley des tracasseries incessantes. Cette femme, qui avait du sang espagnol dans les veines, avait épousé un Irlandais, du nom d'O'Brien. Dry Valley s'y connaissait en croisements ; et il surveillait avec une certaine anxiété la progéniture issue de cette union internationale.

Les deux propriétés n'étaient séparées que par une vieille clôture de piquets, recouverte de liseron et de coloquinte sauvage. C'est souvent que Dry Valley apercevait de petites têtes aux cheveux noirs et aux yeux luisants qui passaient entre les piquets, au milieu du feuillage, pour voir, sans doute, si les fraises n'étaient pas encore mûres.

Le fléau s'abattit sur notre héros un après-midi qu'il avait dû se rendre à la poste. Dès qu'il fut hors de vue, les descendants des bandits Ibériens et des voleurs de bétail Hiberniens fondirent, comme une horde sauvage, sur les plantations de fraisiers. Lorsque Dry Valley les aperçut, il lui sembla qu'ils étaient aussi nombreux que les moutons d'un troupeau, bien qu'il y en eût à peine cinq ou six. Penchés sur les plantes grasses et fécondes, sautant comme des crapauds de touffe en touffe, ils gobaient silencieusement et voracement les fraises les plus belles et les plus grosses.

Dry Valley se glissa furtivement dans la maison, saisit son fouet et chargea les maraudeurs. La lanière s'enroula autour

des mollets de l'avant-garde, constituée par un « moins-de-dix-ans » particulièrement glouton, avant que la bande eût eu le temps de voir venir l'agresseur. L'avant-garde ayant poussé un hurlement d'angoisse et d'alarme, la horde se rua vers la clôture, comme une famille de souris ou de lapins sauvages. Dry Valley eut tout juste le temps d'en cingler deux autres avant que les malicieux gnomes eussent plongé à travers le feuillage, et disparu.

Moins agile que les maraudeurs, Dry Valley les poursuivit néanmoins jusqu'à la clôture. Là, il s'arrêta un instant d'un air menaçant, fit demi-tour pour rentrer à la maison, avança de trois pas, et s'arrêta de nouveau, pétrifié, en laissant tomber son fouet.

Derrière un buisson, calme, arrogante, se tenait Panchita O'Brien, l'aînée des pirates, – la seule qui eût dédaigné de chercher son salut dans la fuite. Panchita avait dix-neuf ans, des cheveux noirs noués sur sa nuque par un ruban rouge, des yeux brûlants comme des tisons. C'était déjà une femme, mais elle conservait encore toute la grâce, tout le charme et toute la fraîcheur de l'enfance.

Elle regarda Dry Valley pendant quelques instants avec une magnifique insolence, et, sous son nez, croqua délibérément de ses blanches dents une fraise énorme et juteuse. Puis elle fit demi-tour et se dirigea lentement vers la clôture avec l'allure à la fois souple et majestueuse d'une duchesse qui fait sa promenade dans le parc du château. Avant de sortir, elle se retourna et rôtit littéralement Dry Valley une fois encore à la flamme de ses yeux sombres ; puis, avec un éclat de rire enfantin, se glissa rapidement telle une panthère entre les piquets et disparut derrière le rideau de liseron et de coloquinte.

Dry Valley ramassa son fouet et rentra chez lui. Il trébucha sur les deux marches de l'escalier. La vieille « Mexicaine qui faisait son ménage et sa cuisine le vit avec étonnement parcourir toute la maison en silence, les yeux hagards et la lèvre tremblante. Elle l'informa que le dîner était prêt. Mais Dry Valley, au lieu de se diriger vers la salle à manger, sortit de nouveau en trébuchant, traversa le jardin, ouvrit la barrière et suivit la route jusqu'à un bosquet de *mesquites* qui se trouvait à l'extrémité de la ville. Là, il s'assit dans l'herbe, et se mit à arracher laborieusement, une par une, les épines d'un cactus. C'est ainsi qu'il avait l'habitude de méditer autrefois, lorsque les problèmes qui le tracassaient n'avaient trait qu'au vent, à l'eau et à la laine.

Quelque chose venait d'arriver à cet homme, – une chose à laquelle je vous souhaite vivement d'échapper, si vous n'êtes pas invulnérable. Dry Valley venait d'avoir un accès foudroyant de passion automnale.

Cet homme n'avait pas eu de jeunesse. Son enfance elle-même avait été tout imprégnée de gravité et de dignité. À six ans, il contemplait déjà d'un œil sévère les frivoles gambades des agneaux de son père. Sa vie de jeune homme avait été gâchée. Les divins élans enflammés de l'adolescence, ses glorieuses exaltations, ses sublimes désespoirs, ses enchantements enivrants étaient passés au-dessus de sa tête, sans le toucher de leur aile. Jamais il n'avait connu les frissons de Roméo. Ce n'était qu'un pauvre et mélancolique « Jacquot des Bois », avec une philosophie plus grossière, à laquelle il manquait cette saveur, à la fois douce et amère de l'expérience, qui tempéra les dernières années du rude vagabond des forêts. Et voilà qu'un seul regard hautain de Panchita venait de répandre sur l'automne jauni et fané de cet homme les

effluves aussi ardents que fallacieux d'un été de la Saint-Martin !

Mais un « bêlard » est un animal coriace. Dry Valley Johnson avait affronté trop d'aigilons pour reculer devant une brise estivale, si tardive fût-elle. Lui, vieux ? – on allait bien voir.

Dès le lendemain matin il adressa par la poste une commande au plus grand magasin de San Antone : complet veston dernière mode, chemises, cravates, souliers, chaussettes, – nuances, style et prix assortis. C'est le jour suivant qu'il découpa dans un journal la recette de la lotion capillaire ; car ses cheveux acajou commençaient à grisonner au-dessus des oreilles.

Dry Valley, durant toute une semaine, se confina dans ses appartements, dont il ne surgissait que pour donner la chasse aux petits voleurs de fraises. Le huitième jour, il émergea soudain avec éclat de sa coquille, baigné dans toute la splendeur éblouissante de sa folie automnale.

Son enveloppe extérieure principale se composait d'un complet de tennis bleu d'outremer à raies blanches et reflets rouge et or qui, de loin, lui donnaient l'aspect d'un énorme geai. Sa chemise sang-de-bœuf se prolongeait d'un faux-col neigeux, cylindrique et rigide. Sa cravate semblait une flottante oriflamme ; ses souliers, d'un jaune éclatant et venimeux, d'une forme étroite et pointue, accomplissaient consciencieusement leur devoir de bourreaux pédicides. Un petit chapeau de paille aplati, orné d'un ruban multicolore, profanait le chef bronzé de ce broussard, dont les mains rugueuses étaient protégées du bénin soleil de mai par des gants citron. Telle apparut cette affligeante et spectaculaire créature lorsqu'elle sautilla hors de son antre, en souriant d'un air idiot

et en tirant sur ses gants d'une manière propre à offenser gravement les hommes et les dieux.

Voilà le triste état auquel Dry Valley Johnson avait été réduit par Cupidon, qui s'ingénie toujours malicieusement à tirer sur le gibier trop mûr avec des flèches qu'il emprunte au carquois de Momus. Recréant la mythologie, notre bêtard amoureux avait surgi, tel un perroquet polychrome, des cendres du phénix grisonnant qui avait replié ses ailes fatiguées sous les arbres de Santa Rosa !

Dry Valley s'arrêta dans la rue pour accorder aux indigènes Santa-Rosiens qui se trouvaient là quelques secondes d'éblouissement. Puis, délibérément, et lentement, ainsi que l'exigeaient ses chaussures, il poussa la grille de M^{me} O'Brien.

Seule, la grande sécheresse qui dura onze mois l'année suivante put mettre fin aux commentaires extatiques et truculents que provoqua dans Santa Rosa la cour éphémère et mémorable que Dry Valley Johnson fit à Panchita O'Brien. Ce fut un processus indéfinissable ; quelque chose qui tenait à la fois de la danse nègre, de la performance d'un dromadaire savant dans un cirque, de l'exhibition plumo-rotative d'un dindon dans une basse-cour et d'une série kaléidoscopique de cartes postales sentimentales illustrées. Cela dura deux semaines, puis se termina brusquement.

Naturellement M^{me} O'Brien favorisa cette alliance aussitôt que Dry Valley eut manifesté ses intentions matrimoniales. Comme toutes les mères qui ont une fille à marier, elle était un membre zélé de l'Ordre Antique du Piège-à-rats. Aussi s'empressa-t-elle joyeusement de parer Panchita pour le sacrifice. La jeune fille fut temporairement éblouie par diverses transformations subséquentes, telles que l'allongement de ses robes, une séance chez le coiffeur et le

remplacement de ses chaussettes de fil par des bas de soie ; elle en vint presque à oublier qu'elle n'était guère qu'une petite tranche de gruyère... dans une souricière. D'autre part, c'était agréable de recevoir les hommages d'un aussi beau parti que Mr Johnson et de voir les autres jeunes filles soulever leurs rideaux lorsqu'elle passait devant leurs fenêtres avec son « fiancé ».

Dry Valley acheta à San Antonio un superbe trotteur et un tilbury à roues jaunes, dans lequel il faisait faire chaque jour une promenade à Panchita. Mais jamais on ne le vit lui adresser la parole, qu'ils fussent à pied ou en voiture. L'orgueil de son attifement occupait son esprit ; le sentiment qu'il ne pouvait rien dire d'intéressant paralysait sa langue ; la présence de Panchita le rendait heureux ; – trois bonnes raisons pour se taire.

Il accompagna la jeune fille à l'église, au bal, et à diverses soirées. Il essaya – oh ! jamais aucun homme ne fit de tels efforts pour être jeune. Il ne savait pas danser ; mais il inventa une sorte de sourire, qu'il arbora dans toutes ces joyeuses occasions, un sourire qui, chez lui, était une aussi grande concession à la joie et à la gaieté, qu'un saut périlleux l'eût été chez un autre. Il se mit à rechercher la compagnie des jeunes gens – et même des petits garçons de la ville. Ils le reçurent comme un incurable rabat-joie, car ses tentatives d'ébattement paraissaient si forcées qu'autant eut valu essayer de s'amuser dans une cathédrale. Ni lui ni personne ne pouvait deviner s'il avait fait des progrès dans l'esprit de Panchita.

Le dénouement survint brusquement en un seul jour ; ainsi disparaissent les éclaircies fallacieuses sous l'épais rideau des nuages de l'automne !

Ce jour-là, Dry Valley devait venir chercher la jeune fille à six heures pour une promenade pédestre. Une telle performance, à Santa Rosa, constitue un événement mondain qui exige une exhibition vestimentaire particulièrement choisie. Aussi Dry Valley commença-t-il à se parer somptueusement ; et il s'y prit si tôt qu'il fut prêt avant l'heure. Dès qu'il eut posé avec précaution ses pieds douloureux dans son jardin, il entendit, dans la villa voisine, des éclats de rire et des trépignements de joie extatique. Dry Valley sourit, affectueusement, – presque paternellement. Quelle charmante famille ! Il se dirigea vers la grille, mais se ravisa soudain, et s'approcha doucement, à pas de loup, de la vieille clôture qui séparait les deux propriétés, en souriant toujours avec affection et condescendance. Grâce à une série de contorsions péniblement rigides et suffisamment lentes, il parvint à franchir la clôture sans endommager son costume de gala et fit quelques pas dans la direction de la maison O'Brien. Arrivé derrière une petite tonnelle de chèvrefeuille, il s'arrêta, entr'ouvrit le feuillage, jeta ses regards affectueux à l'intérieur de la villa par la porte, qui était restée ouverte, et perdit instantanément son sourire.

Panchita était en train d'amuser ses jeunes frères et sœurs. Elle portait des vêtements masculins, – ayant appartenu sans doute à feu son père. Sur sa tête était perché le chapeau de paille de son plus jeune frère, orné d'un ruban de papier bariolé. Ses mains arboraient des gants de cretonne jaune d'œuf, qu'elle avait fabriqués elle-même pour la mascarade ; des bandes de tissu identique recouvraient ses chaussures. Il ne lui manquait non plus ni le faux-col rigide, ni la cravate flottante.

Panchita avait certainement des dons d'actrice peu communs. Dry Valley vit reproduire sous ses yeux, avec une vérité

déconcertante, son allure fallacieusement juvénile, sa claudication du pied droit (celui que le soulier martyrisait particulièrement), ses efforts maladroits pour simuler un air galant. Pour la première fois, depuis qu'il était amoureux, un miroir venait de lui être mis devant les yeux, – un miroir cruel, mais fidèle. On entendit un des gosses crier :

— Maman, viens voir Panchita imiter Mr Johnson !

Mais la corroboration était inutile...

Tout doucement, en s'efforçant de ne pas faire craquer ses souliers neufs, Dry Valley s'éloigna et retraversa la clôture.

Vingt minutes après l'heure fixée pour la promenade, Panchita sortit de chez elle, en robe de toile blanche pimpante et légère, et chapeau marin. Solennellement elle fit quelques pas sur le trottoir et s'arrêta devant la barrière de Dry Valley, dans une attitude qui exprimait l'étonnement que lui causait la conduite anormale de son « fiancé ».

Alors elle vit émerger de sa maison et arpenter fermement l'allée, – non pas la victime polychrome d'un fourbe été de la Saint-Martin, mais un *ranchero* réhabilité. Il portait sa vieille chemise de laine grise, ouverte sur la poitrine, son pantalon kaki enfoncé dans ses bottes rustiques, et son vaste sombrero de feutre blanc ramené en arrière, « à la cowboy ». Quel âge pouvait-on lui donner ainsi ? Vingt ans ? Cinquante ans ? Dry Valley s'en fichait maintenant. Ses yeux bleus aux reflets d'acier se fixèrent sur les yeux noirs de Panchita, bien avant qu'il arrivât à la barrière. Alors...

— Rentre chez toi, dit Dry Valley d'une voix brève et métallique. Va retrouver ta mère. Je m'étonne que le ciel n'ait pas foudroyé un idiot comme moi. Rentre à la maison et va

t'amuser à faire des pâtés dans le sable. Qu'est-ce que c'est que ces manières, de venir caracoler devant les grandes personnes, hein ? Sûrement, je devais être dingo pour faire ainsi le perroquet à cause d'une môme telle que toi. Rentre chez toi, et que je ne te voie plus. Qui pourra me dire pourquoi j'ai fait ça ?... Rentre chez toi, et... laisse-moi essayer d'oublier.

Panchita obéit, et se dirigea lentement vers sa maison sans rien dire. Tout en marchant, elle tournait de temps en temps la tête pour regarder intrépidement Dry Valley de ses grands yeux noirs. En arrivant à sa porte, elle le contempla fixement pendant un instant, puis entra brusquement dans le jardin qu'elle traversa en courant jusqu'à la maison.

Dry Valley ouvrit la porte de la cuisine, où la vieille Antonia était en train d'allumer le feu.

— Ha ! ha ! Tonia ! fit-il avec un rire un peu rauque, c'est joli pour un vieux rhinocéros comme moi d'avoir le béguin pour une môme !

— Y a pas bon, reconnut sagement Antonia, y a pas bon pour un homme trop vieux d'aimer les *muchachas*.

— Tu parles ! dit Dry Valley rudement. C'est de la pure bêtise. Et par-dessus le marché, ça fait mal.

Il alla chercher les muets, mais éclatants témoins de son aberration passée, – complet plumage-de-geai, souliers, chapeau, gants, cravate, chemise, faux-col, et jeta le tout en tas aux pieds d'Antonia.

— Donne ça à ton vieux bonhomme, dit-il, ça lui servira pour aller à la chasse, – ou pour effrayer les corbeaux.

Dans le ciel crépusculaire, une pâle étoile annonçait déjà le déclin du jour. Dry Valley s'empara de son plus gros

« Traité de la culture des fraisiers », et s’assit sur les marches pour lire quelques pages avant la nuit. Soudain il lui sembla percevoir une silhouette au fond du jardin. Il posa son livre, saisit son fouet et se précipita dans la direction de l’intrus.

C’était Panchita. Elle s’était glissée à travers la clôture et s’avançait à pas lents. Lorsqu’elle vit Dry Valley, elle s’arrêta et le regarda hardiment.

Une rage soudaine, un accès humiliant de fureur irrésistible s’empara de Dry Valley. C’était à cause de cette gosse qu’il s’était mué en pitre ; qu’il avait cru pouvoir détourner le cours du Temps ; qu’il s’était ridiculisé aux yeux de tout le monde. Heureusement, il avait fini par se rendre compte de sa folie. Il y avait entre la jeunesse et lui un gouffre, par-dessus lequel il lui était impossible de jeter un pont, même avec des gants jaunes pour protéger ses mains. Et une bouffée de colère le submergea en voyant son bourreau reparaître, pour l’empoisonner encore avec ses grimaces de gnome, pour sac-cager aussi sans doute ses fraisiers, – la petite peste !

— Je t’ai dit de ne plus remettre les pieds ici, fit Dry Valley. Rentre chez toi ; tout de suite.

Panchita se remit en route vers lui, lentement. Dry Valley fit claquer son fouet.

— Rentre chez toi ! cria-t-il sauvagement. Va jouer encore un peu la comédie. Va te déguiser en homme, en homme idiot et grotesque. Ça te va très bien, mieux qu’à moi.

Elle fit un pas de plus, silencieusement, les yeux illuminés de cet éclat provoquant, étrange et hardi qui l’avait toujours intrigué. Dry Valley ne put se contenir davantage.

Son fouet siffla dans l'air. Une raie rouge apparut sur le mollet, au-dessus des chaussettes ; car elle avait quitté ses bas de soie.

Sans broncher, toujours avec cette lueur profonde dans ses yeux noirs, Panchita continua de s'avancer vers Dry Valley à travers les plates-bandes de fraisiers. Le fouet s'échappa des mains tremblantes de l'homme. Arrivée à un pas de lui, Panchita ouvrit les bras.

— Dieu ! s'écria Dry Valley d'une voix rauque, tu... tu... ce n'est pas une...

Mais les saisons, tout comme les femmes, sont versatiles ; et peut-être Dry Valley n'avait-il pas été le jouet de l'été de la Saint-Martin, mais tout simplement du Printemps ?

VIII

L'ARBRE DE NOËL DU PÈRE PRODIGE

Cherokee était le père de Yellowhammer.

Yellowhammer était une ville neuve de mineurs, construite principalement en bois et en toile. Cherokee était un prospecteur. Un jour, pendant que son bourriquot mangeait du quartz et des pommes de pin, Cherokee déterra d'un coup de pioche une pépite qui pesait trente onces. Il fit enregistrer sa concession, puis, en homme large et généreux, il invita tous ses amis à venir partager sa chance.

Aucun des invités ne se fit prier. Ils rappiquèrent en hâte, du Gila, de Salt River, du Pecos, d'Albuquerque, de Phoenix, de Santa Fé et des campements intercalaires.

Aussitôt qu'un millier de citoyens furent arrivés et eurent demandé des concessions, ils intitulèrent leur « ville » Yellowhammer, élurent un « comité de vigilance », et offrirent à Cherokee, une chaîne de montre constituée par une trentaine de pépites enfilées sur une ficelle.

Trois heures après cette cérémonie, la concession de Cherokee tarit brusquement. Il était tombé sur une poche, au lieu d'une veine. Il l'abandonna et en fit enregistrer plusieurs autres, successivement et vainement. La chance lui avait envoyé son baiser d'adieu. Jamais plus il ne put déterrer assez d'or à Yellowhammer pour payer seulement son ardoise au bar. Mais ses mille invités prospéraient pour la plupart ; Cherokee les félicitait en souriant.

Yellowhammer se composait d'hommes qui tirent leur chapeau à celui qui perd avec le sourire. Aussi invitèrent-ils Cherokee à leur dire ce qu'il désirait.

— Moi ? fit Cherokee. Oh ! rien que des provisions. J'ai comme une idée d'aller prospecter dans les Mariposas. Si je trouve un filon là-bas, je vous enverrai des nouvelles à tous. Je ne suis pas un type à refuser des cartes aux copains.

Donc, au mois de mai, Cherokee chargea son bourriquot, et poussa cet animal patient et méditatif dans la direction du nord. De nombreux citoyens l'accompagnèrent jusqu'aux limites indéfinies de Yellowhammer et lui adressèrent des adieux cordiaux et retentissants, en remplissant ses poches de flacons de whisky. Et il fut prié de ne pas oublier qu'il y aurait toujours pour lui à Yellowhammer un lit, des œufs au jambon et de l'eau chaude pour se raser, au cas où la chance ne jugerait pas bon de venir se chauffer les mains à son feu de campement dans les Mariposas.

Le nom du père de Yellowhammer lui avait été attribué par les chasseurs d'or d'après leur système populaire de nomenclature. Il n'était pas nécessaire qu'un citoyen exhibât son extrait de naissance pour acquérir une étiquette patronymique. Le vrai nom de chaque homme était sa propriété personnelle, et la plupart du temps inutile. La population considérait qu'il était plus commode, pour appeler un copain au bar et pour le distinguer des autres bipèdes en chemise bleue, de lui décerner une appellation, un titre, ou même une épithète temporaires. Les singularités personnelles constituaient en général la source de ces baptêmes inofficiels. Souvent, l'on se contentait de désigner les hommes par le nom du pays d'où ils prétendaient issir, – comme « Kansas Jim », ou « Missouri Fred », par exemple. Certains se présentaient sous le

nom de « Thompson », ou de « Adams », avec une assurance retentissante qui jetait immédiatement le soupçon sur leur déclaration. Quelques-uns, faisant preuve d'orgueil et d'impudence, n'hésitaient pas à révéler leur véritable état civil ; mais cela était considéré comme une marque d'arrogance mal-séante et c'était loin de vous rendre populaire. Un nouveau venu qui prétendit s'appeler « Chesterton L. C. Belmont », et qui produisit des preuves écrites à l'appui, fut invité à quitter la ville avant le coucher du soleil.

« Courtaud », « Gratte-ciel », « Jambe torse », « Bill le feignant », « Rogers le soiffard », « Riley le boiteux », « Le Juge », « Eddie Tête-de-cheval », – telles étaient les appellations les plus en honneur. Cherokee avait été baptisé ainsi simplement parce qu'il prétendait avoir vécu pendant quelque temps chez les Indiens de ce nom.

Le vingt décembre, cette année-là, Baldy, le facteur à cheval, apporta à Yellowhammer une nouvelle quasi sensationnelle.

— Qu'est-ce que je vois à Albuquerque ? raconte Baldy aux clients du bar. Mon Cherokee tout embelli et décoré et festonné comme le tsar de Turquie, et avec ça jetant la monnaie à poignées. Lui et moi on a fait la nouba ensemble, et on a bu du tchim... tchampagne. Et c'est Cherokee qui a tout casqué. Ses poches étaient aussi gonflées que l'estomac d'une touriste avant de passer la douane.

— Cherokee a dû tomber sur un filon, fit Ed le Californien. Tant mieux pour lui. C'est un chic type et je suis heureux de son succès.

— J'pensais qu'Cherokee s'rait descendu jusqu'à Yellowhammer pour voir ses amis, dit un autre d'un ton un peu

vexé ; mais c'est toujours comme ça : y a rien comme la prospérité pour vous faire oublier.

— Attendez donc, dit Baldy, j'ai pas fini. Paraît que mon Cherokee est tombé sur un filon qui rend un voyage en Europe à la tonne, là haut dans les Mariposas. Alors il refile sa concession à une société pour cent mille dollars comptant ; et puis il se paye un manteau en peau de phoque et un traîneau rouge, et... qu'est-ce que vous croyez qu'il se met dans la tête de faire après ça ?

— Joue tout le truc au « zanzi », dit Texas Dock.

— Viens que j'te bige ma poulette ! chante Courtaud, qui ne quitte jamais sa cravate rouge, même pour dormir.

— Acheté un bar ? suggère Rogers le soiffard.

— Cherokee m'entraîne dans une chambre, continue Baldy, et voilà c'que j'ai vu : c'est plein de tambours, de poupées, de petits traîneaux, de sacs de bonbons, de sifflets, d'animaux en peluche et d'un tas de jouets aussi gros que la pile de vieilles boîtes de conserves de la ville. Et qu'est-ce que vous croyez qu'il va faire avec tout ce bazar, hein ? Non, n'essayez pas de deviner. Eh bien, il va le charger sur son traîneau rouge et... non, attendez un peu avant de commander une tournée... et il va tout apporter ici, à Yellowhammer, pour offrir aux gosses – aux gosses de cette ville, vous m'entendez – le plus grand arbre de Noël et la plus formidable distribution de cadeaux de Nouvel An qui se soient jamais vus à l'ouest du Cap Hatteras !

Deux minutes de profond silence suivirent cette déclaration de Baldy. Le patron du bar, jugeant le moment propice, rompit le charme en faisant glisser rapidement, comme des

pièces de monnaie, douze verres vides, et une bouteille de whisky pleine sur le comptoir.

— Tu ne lui as pas dit ? demanda le mineur intitulé Trinidad.

— Ma foi non, répondit Baldy d'un, air pensif. J'savais pas trop comment m'y prendre. Vous comprenez, Cherokee avait déjà payé toute cette camelote ; et il paraissait tellement heureux d'avoir eu cette idée-là... Et puis on avait tellement siroté de tcham... tchimpagne. Alors j'ai rien pu dire.

— Je ne saurais réprimer un certain étonnement, dit le Juge en accrochant au comptoir sa canne à poignée d'ivoire, à la pensée que notre ami Cherokee puisse avoir une conception aussi erronée de ce que je me permettrai d'appeler sa propre ville.

— Oh ! Y a rien d'étonnant là dedans, dit Baldy. Voilà près d'un an que Cherokee a quitté Yellowhammer. Y peut s'passer des tas d'choses en un an. Comment pourrait-il deviner qu'y a pas un seul gosse dans cette ville et que j'vois pas comment qu'il pourrait en arriver avant la Noël ?

— J'y avais jamais pensé, remarqua Ed le Californien ; mais c'est tout d'même drôle qu'il soit jamais venu de gosse ici. Sans doute que la ville est encore trop neuve pour attirer les moineaux.

— Pour couronner cette orgie de cadeaux de Noël, poursuivit Baldy, Cherokee veut se déguiser en Saint Nicolas. Il a une perruque et une fausse barbe blanches comme le Père Noël qu'on voit dans les bouquins à l'école, et un costume rouge tout bordé de poils de lapin blanc, et des gants de huit onces, et une casquette rouge haute comme ça. C'est-y pas

une honte qu'y ait pas seulement trois ou quatre graines de marmaille pour profiter de tout c't'attirail ?

— Quand est-ce que Cherokee compte arriver avec tout ça ? questionna Trinidad.

— La veille de Noël, dit Baldy. Et il demande que vous lui prépariez une salle avec un sapin dedans, et aussi des dames pour l'aider, – de celles qui n'ont pas la langue trop longue, qu'il a dit, à seule fin qu'ça soit une surprise pour les gosses.

Car telle était en effet la triste condition de Yellowhammer : les cris de la marmaille n'avaient jamais égayé ses maigres édifices ; jamais l'on n'avait entendu retentir de joyeuse et juvénile galopade tout au long de la rustique avenue qui s'étendait entre deux rangées de tentes et de constructions précaires. Sans doute les enfants viendraient-ils un jour. Mais Yellowhammer n'était alors qu'un campement de montagne, et l'on n'y apercevait nulle part les petits yeux malicieux et voraces, qui s'écarquillaient dès l'aurore de ce jour de Noël enchanteur ; les petites mains avides qui se tendent vers les trésors fabuleux de Saint Nicolas ; et l'on n'y entendait point les petites voix si douces et si tendres, les petits cris d'extase qui auraient dû réjouir et récompenser le généreux Cherokee.

Quant aux femmes, il y en avait cinq à Yellowhammer. La femme du Contrôleur des Mines, la propriétaire de l'Hôtel du Bon Filon et la blanchisseuse (qui ramassait une once de poudre d'or par jour dans ses lessiveuses) constituaient le contingent permanent. Les deux autres étaient les « Spangler Sisters » (Miss Fanchon et Miss Erma), de la « Transcontinental Comedy Company » qui jouaient, en ce moment, avec le reste de la troupe, au « Théâtre du Vaudeville », installé dans une grange. Mais il n'y avait pas d'enfants. Il arrivait bien

parfois que Miss Fanchon personnifiât, sur les planches, avec esprit et succès, quelque robuste adolescent. Mais entre cet artificiel bambin, et les visions de marmots qu’entrevoyait Cherokee pour leur dispenser ses largesses célestes, il y avait un gouffre infranchissable.

Cette année-là Noël tombait un jeudi : le mardi matin Trinidad, au lieu de se rendre à son travail, s’en fut trouver « le Juge » à l’Hôtel du Bon Filon.

— Ça va être une honte pour Yellowhammer, dit Trinidad, si Cherokee fait fiasco ici avec son arbre de Noël. S’il y a un homme qui a fondé cette ville, on peut bien dire que c’est lui. Quant à moi, je vais voir ce qu’on peut faire pour que Saint Nicolas ne soit pas flousé.

— Je t’accorderais volontiers ma coopération, dit le Juge. Cherokee m’a rendu autrefois de très appréciables services. Mais, je ne vois pas... hum ! j’avais considéré jusqu’ici l’absence des enfants plutôt comme un luxe, si j’ose dire, comme une bénéd... hum ! mais dans le cas présent, évidemment... Cependant, je ne vois pas bien...

— Regarde-moi, dit Trinidad : je vais te montrer ce que c’est que le Système D en peau de chèvre et bottes de neige. Je vais atteler un chariot et que le diable me congèle si je ne ramène pas une cargaison de gosses pour le sketch de Saint-Nicolas-Cherokee, dussé-je razzier un orphelinat !

— *Eurêka !* s’écria le Juge avec enthousiasme.

— Non, fit Trinidad d’un ton ferme, c’est pas toi, c’est moi qui l’ai trouvé. J’connais c’mot-là, j’ai appris à l’école : c’est c’qu’a crié Ménélas quand il a trouvé sa femme dans sa baignoire avec Jupiter déguisé en grenouille qui lui faisait...

— J’t’accompagne ! déclara vivement le Juge, en brandissant sa canne. Il est possible que l’éloquence et la facilité de parole dont – hum ! je suis naturellement doué, Dieu soit loué, nous soient de quelque assistance pour persuader à nos jeunes amis de vouloir bien se prêter – si j’ose dire – à nos desseins.

En moins d’une heure, tout Yellowhammer fut au courant de ce projet, et l’approuva entièrement. Tous les citoyens qui connaissaient, dans un rayon de trente lieues à la ronde, des familles nanties de progéniture, s’empressèrent de communiquer leurs renseignements. Trinidad les prit soigneusement en note et se hâta d’aller préparer son attelage.

La première station sur la liste était une cabane en rondins située à quelque vingt kilomètres de la ville. À l’appel de Trinidad, un homme barbu ouvrit la porte, traversa la cour, et vint s’appuyer sur la barrière branlante. Sur le seuil de la maison s’entassait une masse grouillante de marmots de trois à dix ans, plus ou moins haillonneux, – mais tous plein de vie et de curiosité.

— Salut, voisin, dit Trinidad. Voilà c’qui nous amène.

Nous sommes de Yellowhammer et on vient kidnapper des gosses pour le bon motif. L’un de nos citoyens proéminents est affligé de la Saint Nicolaïte, et on l’attend demain avec tout le Grand Bazar et les Galeries Ménagères dans sa hotte. Le gosse le plus jeune que nous ayons à Yellowhammer ne sort jamais sans son revolver et son rasoir mécanique. Subséquemment, nous sommes plutôt emmouscaillés pour savoir qui est-ce qui va crier : Ah ! et Oh ! quand on va allumer les bougies de l’arbre de Noël. Alors, mon vieux, si tu veux bien nous prêter quelques gosses, on te garantit de les ramener sains et saufs le soir de Noël. Et ils te reviendront avec un

chargement de soldats, de polichinelles, de tambours, de trompettes, de berlingots, de locomotives, d'ours, de biscuits, d'autobus, de chocolats, de traîneaux, et de dromadaires, comme on n'en a jamais vu dans l'armée américaine. Qu'est-ce que t'en dis ?

— En d'autres termes, mon ami, dit le Juge, nous avons découvert, pour la première fois, dans notre petite cité embryonnaire, mais florissante, les inconvénients de l'absence de l'adolescence. Comme nous atteignons maintenant la période de l'année au cours de laquelle il est d'usage de dispenser des cadeaux frivoles, mais généralement fort appréciés, aux jeunes et tendres...

— J'comprends, dit le père, en bourrant sa pipe avec son index. J'crois qu'c'est pas la peine... non, j'vous retiens pas, Messieurs. Moi et la bourgeoise on a sept gosses, c'est l'cas de l'dire. Et quand j'y pense, j'vois pas bien l'quel qu'on pourrait vous prêter pour votre çarémonie. J'en ons besoin d'tous ceux gamins, c'est l'cas de l'dire. La bourgeoise, elle a fait des caramels, et y a encore cinq ou six vieilles poupées dans la huche à pain, et on va faire notre petit Noël à nous autres comme on pourra, c'est l'cas de l'dire. Non, si tentant qu'ça soit, j'vois pas ben comment qu'on pourrait s'passer même d'un seul de nos loupiots. Merci tout d'même.

Les pèlerins se remirent en route, pour s'arrêter un peu plus loin au ranch de Wiley Wilson, au pied de la montagne. Trinidad renouvela sa requête, et le Juge récita, à son tour, sa pompeuse antistrophe. Madame Wiley serra contre elle ses deux gosses aux joues roses et son visage ne se détendit que lorsqu'elle vit son mari éclater de rire et secouer la tête négativement.

Trinidad et le Juge avaient épuisé vainement plus de la moitié de la liste lorsque le crépuscule commença d'ombrer le pied des collines. Ils passèrent la nuit dans une auberge rustique, et repartirent de bonne heure le lendemain matin, — sans avoir récolté un seul petit voyageur.

— J'commence à soupçonner, fit Trinidad, qu'essayer d'emprunter des mêmes pour Noël, c'est comme si on demandait à un type qui vient d'acheter une paire de souliers neufs de vous prêter son coricide.

— C'est incontestablement un fait indiscutable, observa le Juge, que les... heu !... liens familiaux semblent plus cohérents et affermis que jamais à cette époque de l'année.

La veille de Noël, ils parcoururent douze lieues, pour essayer quatre refus consécutifs. Partout, les gosses semblaient faire prime.

Le soleil était déjà bas, lorsque la femme d'un chef de section du chemin de fer leur dit, en cachant derrière elle son inaliénable progéniture :

— J'ai entendu dire que la femme qui vient de prendre le buffet du chemin de fer à Granité Junction a un petit garçon. Peut-être bien qu'elle le laissera partir avec vous.

À cinq heures Trinidad arrêta ses mules à Granité Junction. Le train venait de partir avec sa cargaison de voyageurs repus et apaisés.

Sur le seuil du buffet se tenait un petit garçon de dix ans, maigre et insolent, qui fumait une cigarette. La salle-à-manger avait été transformée en chaos par les voyageurs affamés. Une jeune femme, qui avait l'air épuisée, se reposait sur une chaise. Son visage portait les marques d'un souci sans doute

trop lourd pour elle. Elle avait dû posséder naguère une sorte de beauté pathétique qu'elle paraissait devoir conserver longtemps encore, mais dont l'éclat primitif s'était terni, semblait-il, pour toujours.

Trinidad exposa l'objet de sa mission.

— Ce sera un grand soulagement pour moi, dit-elle d'une voix lasse, si vous emmenez Bobby avec vous pendant quelques jours. Je n'arrête pas du matin au soir et je n'ai pas le temps de m'occuper de lui. Et il prend de mauvaises habitudes avec les hommes. C'est sa seule chance aussi de fêter Noël...

Les deux pèlerins sortirent et conférèrent avec Bobby. Trinidad dépeignit sous de brillantes couleurs les gloires de l'arbre de Noël et des cadeaux adjacents.

— Et en outre, mon jeune ami, ajouta le Juge, c'est Saint Nicolas lui-même qui distribuera personnellement les présents rappelant ceux apportés autrefois par les bergers de Bethléem à...

— Oh ! Passez la main ! fit le gosse en clignant de l'œil. J'suis pas un môme. Y a pas d'Saint Nicolas. C'est les parents qui achètent les jouets et qui les apportent quand on dort. Et ils font des raies dans la cheminée avec les pincettes pour nous faire croire que c'est l'traîneau à Nicolas qu'est passé par là !

— C'est possible, rétorqua Trinidad ; mais l'arbre de Noël, ce n'est pas un conte de fée, ça ! Celui-là ressemblera tout à fait au bazar d'Albuquerque. Un vrai séquoia, tellement il est grand. Et il y aura des tambours et des arches de Noé et...

— Oh ! zut ! dit Bobby d'un ton excédé. Y a longtemps qu'j'ai laissé tomber tout ça. J'veux une carabine, une vraie, pour tirer les chats sauvages. Mais j'pense pas qu'y en ait une sur votre vieux sapin.

— Oh ! je n'en sais rien, fit Trinidad d'un air diplomatique. C'est possible, après tout. Viens avec nous, tu verras bien.

Ce faible espoir suffit à vaincre les hésitations du gamin, qui finit par consentir au voyage. Nantis de cette unique contribution à la cérémonie projetée par Cherokee les pèlerins prirent le chemin du retour.

À Yellowhammer, les habitants avaient transformé une de leurs salles en quelque chose qui rappelait vaguement le bosquet domiciliaire d'une fée de l'Arizona. Les dames avaient bien travaillé. Au centre du parquet s'élevait un grand arbre de Noël, couvert jusqu'au sommet de bougies, de paillettes, et d'une quantité de jouets qui eut rassasié au moins trois douzaines de bambins. Un peu avant la tombée de la nuit, des regards anxieux commençaient déjà de scruter l'avenue, dans l'espoir d'y apercevoir l'équipage des chasseurs d'enfants. À midi, ce jour-là, Cherokee était arrivé en trombe avec son traîneau neuf surchargé de caisses, de balles, et de paquets de toutes formes et de toutes dimensions. Il était tellement absorbé par les préparatifs de ses projets altruistes, qu'il ne remarqua même pas la disette infantile qui régnait autour de lui. Et personne n'osa lui avouer la situation humiliante de Yellowhammer, car chacun espérait que les efforts de Trinidad et du Juge parviendraient à combler le déficit.

Lorsque le soleil se coucha, Cherokee, avec de multiples clins d'œil et un vaste sourire sur son visage tanné, se retira

en emportant le ballot qui contenait le vêtement de Saint Nicolas, et un paquet rempli de présents spéciaux et mystérieux.

— Quand les gosses seront rassemblés, recommanda-t-il au comité des fêtes, allumez les bougies sur l'arbre, et faites jouer les loupiots aux quatre coins. Quand ils seront bien lancés, – alors le vieux Saint Nicolas se glissera par la porte. Et il y aura une fameuse distribution de cadeaux.

Les dames voltigeaient autour de l'arbre, pour lui donner le dernier coup de pouce qui n'était jamais le dernier. Les « Spangler Sisters » étaient là, costumées l'une en « Lady Violet de Vere », l'autre en Marie la soubrette, – deux personnages de leur nouveau drame *La Fiancée du Mineur*. Le spectacle ne commençait qu'à neuf heures, et l'on avait accepté avec reconnaissance leur participation effective aux préparatifs de l'arbre de Noël. À chaque instant des têtes se penchaient par la porte pour voir, et pour écouter si l'équipage de Trinidad n'approchait pas. Bientôt l'espoir se mua en angoisse, car la nuit était tombée, et il allait falloir allumer les bougies sur l'arbre, et Cherokee pouvait à chaque instant faire irruption dans son costume de Père Noël.

Enfin, le chariot des pourvoyeurs d'enfants s'engagea dans l'avenue avec un grand bruit de ferraille et s'arrêta devant la porte. Les dames, avec de petits cris excités, se précipitèrent pour allumer les bougies. Les hommes allaient et venaient d'un air inquiet, ou formaient dans la salle des groupes anxieux et embarrassés.

Trinidad et le Juge, portant les marques d'un voyage exténuant, firent leur entrée, conduisant entre eux deux un seul et unique petit garçon d'aspect plutôt démoniaque, qui se mit aussitôt à jeter des regards sombres et pessimistes sur le somptueux sapin.

— Où sont les autres enfants ? demanda la femme du Contrôleur, souveraine incontestée de la vie mondaine du pays.

— Madame, dit Trinidad en soupirant, prospecter des mines de gosses le jour de Noël est une besogne aussi ingrate que d'chercher d'l'or dans d'la terre à betteraves. Y a là une chose que j'n'arrive pas à comprendre chez les parents. Paraît que les pères et les mères souhaitent 364 jours par an de voir leurs marmots kidnappés, noyés, empoisonnés ou dévorés par les loups ; mais le jour de Noël ils tiennent absolument à déguster en exclusivité la mortification de leur compagnie. Ce jeune bipède, Madame, est la seule pépite que nous ayons pu récolter après deux jours de manœuvres.

— Oh ! le ravissant petit garçon ! roucoula Miss Erma, traînant sa robe de lady au milieu de la scène.

— Oh ! la ferme ! dit Bobby en la regardant vicieusement. Qui c'est l'môme ? Pas vous, en tout cas !

— Petit voyou ! murmura Miss Erma sous son sourire émaillé.

— On a fait c'qu'on a pu, dit Trinidad. C'est dur pour Cherokee, mais on n'y peut rien.

Alors la porte s'ouvrit, et Cherokee apparut, sous l'enveloppe conventionnelle de Saint Nicolas. De longs cheveux blancs lui tombaient presque sur les yeux, et une longue barbe blanche recouvrait sa figure et flottait majestueusement sur son ventre. Il portait un sac sur l'épaule.

Personne ne bougea. Les « Spangler Sisters » elles-mêmes interrompirent leurs minauderies et contemplèrent avec curiosité la haute silhouette qui venait d'apparaître.

Bobby, les mains dans ses poches, regardait, d'un air maussade, le sapin puéril et efféminé. Cherokee posa son sac par terre et jeta des regards étonnés dans la salle. Peut-être s'imaginait-il qu'il y avait, dissimulée quelque part dans un coin, une volée de gosses impatients que l'on allait lâcher sur lui à l'improviste ?... Enfin il se décida à s'approcher de Bobby, et lui tendit sa main gantée de rouge.

— Joyeux Noël, mon petit garçon, dit Cherokee. Y a-t-il quelque chose sur l'arbre qui te ferait plaisir ? Dis-le, et on te le donnera. Ne veux-tu pas serrer la main à Saint Nicolas ?

— Y a pas d'Saint Nicolas, fit le gamin d'une voix excédée. Vous vous êtes collé une fausse barbe de vieux bouc sur la figure. J'suis pas un môme. J'veux pas d'vos poupées et d'tous vos joujoux en fer-blanc. L'conducteur m'avait dit qu'y aurait une carabine, et y en a pas. J'veux rentrer chez nous.

Trinidad s'élança vaillamment sur la brèche. Il serra chaleureusement la main de Cherokee.

— J'suis navré, mon vieux, expliqua-t-il. Y a jamais eu un seul gosse à Yellowhammer. On a bien essayé d'en ramasser une poignée pour ta petite soirée, mais nous n'avons pu trouver que cette sardine. C'est un athée ; il ne croit pas à Saint Nicolas. Désolant, que toute cette camelote que t'as achetée soit perdue. Mais le Juge et moi on était persuadé qu'on réussirait à collectionner un plein chariot de marmots pour ton sketch.

— Y a pas d'mal, fit Cherokee gravement. Ne vous en faites pas pour la dépense, ça n'a aucune importance. Il n'y a qu'à fiche tout ça en l'air. Je ne sais pas à quoi je pensais ; je n'ai pas réfléchi un seul instant qu'il n'y avait pas de gosses à Yellowhammer.

Cependant, l'assistance faisait des efforts méritoires et désespérés pour essayer de muer ce fiasco en festival animé.

Bobby s'était retiré dans le fond de la salle, et, assis sur une chaise solitaire, contemplait la scène avec une mine lugubre. Cherokee, revenant malgré tout à son idée première, vint s'asseoir près de lui.

— Où habites-tu, mon petit ? demanda-t-il courtoisement.

— À Granité Junction, répondit Bobby du bout des lèvres.

Il faisait chaud dans la salle. Cherokee ôta successivement sa casquette, sa perruque et sa barbe.

— Tiens ! s'écria Bobby tout à coup avec curiosité, je r'connais votr' trombine !

— Tu m'as déjà vu quelque part ? demanda Cherokee.

— J'sais pas. Mais j'ai vu votre portrait des tas d'fois.

— Où ça ?

Le gosse hésita.

— À la maison, répondit-il, sur la ch'minée.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

— Robert Lumsden. La photo est à maman, elle la met sous l'oreiller tous les soirs. Et une fois je l'ai vue l'embrasser. Moi, j'ai pas voulu. Mais les femmes sont comme ça.

Cherokee se leva et fit signe à Trinidad.

— Garde-moi ce gosse jusqu'à ce que je revienne, dit-il. J'vais quitter ces oripeaux et atteler mon traîneau ; et j'vais ramener ce gosse chez lui.

— Eh bien, infidèle ! dit Trinidad en s'asseyant à côté de Bobby, alors on est trop blasé et suranné pour avoir envie de joujoux et de bonbons, hein ?

— Fichez-moi la paix, dit Bobby avec acrimonie. Vous m'aviez dit qu'il y aurait une carabine. J'aime pas les menteurs. Et on peut même pas fumer ! J'veux m'en aller.

Cherokee arrêta son traîneau devant la porte, et on y fit monter Bobby. Les deux magnifiques trotteurs s'élancèrent sur la neige durcie. Cherokee avait mis sa pelisse de 500 dollars en peau de jeune phoque. Et sur leurs genoux il avait étendu une couverture aussi douce que du velours.

Bobby extirpa subrepticement une cigarette de sa poche et essaya de craquer une allumette.

— Jette cette cigarette, fit Cherokee d'une voix calme, mais inflexible.

Bobby hésita, puis obéit silencieusement.

— Jette le paquet aussi, ordonna l'homme du même ton autoritaire.

— Dites, fit Bobby après avoir obtempéré, j'sais pas pourquoi, mais vous m'plaisez. C'est la première fois qu'un m'fait faire une chose qui m'embête.

— Es-tu bien sûr, demanda Cherokee d'une voix plus douce, que tu as vu ta mère embrasser cette photo qui me ressemble ?

— J’pense bien ! Et pas qu’une fois encore !

— Est-ce que tu n’as pas parlé d’une carabine tout à l’heure ? Tu en veux une ?

— J’veus crois. Vous allez m’l’acheter ?

— Demain. Une belle, incrustée d’argent.

Cherokee regarda sa montre.

— Neuf heures et demie. Nous allons arriver à Granité Junction juste à temps pour fêter Noël. Tu n’as pas froid ? Serre-toi bien contre moi, mon fils.

IX

LE PRINCE

Neuf heures ! Enfin ! L'épuisant labeur de la journée était terminé. La petite Lena grimpa péniblement jusqu'à sa mansarde, située au troisième étage de l'hôtel des Carriers. Depuis l'aurore elle n'avait cessé de travailler, accomplissant la besogne d'une grande personne, frottant les parquets, lavant les lourdes assiettes de faïence, faisant les lits, et montant vingt fois par jour de l'eau et du bois aux insatiables clients de cet hôtel turbulent et tyrannique.

Le tumulte de la carrière s'était apaisé. L'on n'entendait plus l'explosion des mines, ni le crépitement de la foreuse pneumatique, ni le grincement des grues, ni les commandements des chefs d'équipe, les cris des charretiers, le roulement des fardiers transportant les lourds blocs de pierre. En bas, dans le bureau de l'hôtel, trois ou quatre ouvriers jouaient encore aux dames, au milieu d'un concert varié de grognements et de jurons. D'écœurantes odeurs de friture, de viande bouillie, et de mauvais café flottaient dans la maison comme un brouillard pestilentiel.

Lena alluma un bout de bougie et se laissa tomber sur son tabouret de bois blanc. C'était une petite fille de douze ans, maigre, mal nourrie. Son dos et ses membres lui faisaient mal. Mais c'est au cœur qu'elle éprouvait la plus grande douleur. Car ce jour-là « ils » avaient ajouté la goutte d'eau qui faisait déborder maintenant le vase où se distillait son désespoir : ils lui avaient pris son Grimm. Tous les soirs, si exténuée qu'elle

fût, elle ne manquait jamais de rechercher dans ses Contes de Grimm la consolation et l'espérance. Et chaque fois Grimm lui murmurait que le prince, ou bien la fée, allait venir la délivrer de son fatal enchantement. Tous les soirs, elle puisait dans Grimm de nouvelles sources de force et de courage.

Chaque conte lui rappelait sa propre histoire. La fille du bûcheron perdue, l'infortunée gardeuse d'oies, la belle fille persécutée, la fillette emprisonnée dans la hutte de la sorcière, – en elles toutes se reconnaissait la pauvre petite servante surmenée de l'Hôtel des Carriers. Et toujours, au moment le plus critique et le plus fatal, survenaient la bonne fée ou le galant prince pour tout sauver !

C'est pourquoi, dans ce château d'ogre, enchaînée par un funeste sortilège, Lena se reposait sur Grimm et attendait avec ferveur l'intervention victorieuse des Puissances du Bien. Mais ce jour-là, Mrs Maloney, la patronne, avait découvert le livre dans la mansarde, et l'avait emporté, en déclarant sèchement qu'il ne valait rien pour les servantes de lire le soir, que cela les empêchait de dormir et de faire du bon travail le lendemain. Est-ce qu'une petite fille de douze ans, vivant loin de sa maman, et n'ayant jamais le temps de jouer, peut se passer de son Grimm ? Essayez un peu, et vous m'en direz des nouvelles.

Les parents de Lena habitaient dans une petite ville du Texas nommée Fredericksburg, située au milieu des collines qui surplombent la Pedernales River. Il n'y a guère que des Allemands dans cette petite ville. Le soir, ils s'asseoient devant de petites tables qu'ils ont tirées sur le trottoir, et boivent de la bière en jouant aux cartes. Ce sont des gens très économes.

Le plus économe de tous était Peter Hildesmuller, le père de Lena. Et c'est pourquoi il avait envoyé Lena travailler à l'Hôtel des Carriers, à douze lieues de là. Elle y gagnait trois dollars par semaine, qui allaient grossir le trésor bien gardé de Peter. Car Peter nourrissait secrètement l'ambition de devenir aussi riche que son voisin Hugo Heffelbauer, qui fumait une pipe en écume de mer longue de trois pieds, et qui dînait tous les soirs de « wiener schnitzel und hassenpfeffer ». Donc, lorsque Lena eut douze ans, Peter jugea qu'elle était assez âgée pour travailler et contribuer ainsi à l'accumulation des richesses. Mais imaginez, si vous le pouvez, ce que peut représenter pour un enfant de cet âge ce brutal exil loin de son petit village aimable et pittoresque, et cette condamnation aux travaux forcés dans le château de l'ogre, où il faut se précipiter pour servir les ogres, tandis qu'ils dévorent bœufs et moutons, ces terribles ogres qui grondent féroceement en martelant le sol de leurs énormes souliers pour en faire tomber la poussière de calcaire sur le parquet, qu'il faut ensuite balayer et laver de vos pauvres petits doigts douloureux ! Et pour comble de malheur, voilà qu'on vous vole votre Grimm !

Lena leva le couvercle d'une vieille caisse vide, qui avait contenu autrefois des boîtes de conserve et en tira un bout de crayon et une feuille de papier. Elle allait écrire une lettre à sa maman. Tommy Ryan irait la mettre à la boîte pour elle chez Ballinger. Tommy avait dix-sept ans ; il travaillait aux carrières et prenait pension chez les Ballinger. Il attendait maintenant dans l'obscurité, sous les fenêtres de Lena, qu'elle lui jetât la lettre. C'était le seul moyen pour elle de faire parvenir une lettre à Fredericksburg. Mrs Maloney n'aimait pas que les servantes fissent de la correspondance.

La bougie tirait à sa fin ; Lena se hâta de mordiller le bout de son crayon et se mit à écrire :

« Ma chère maman,

« Je voudrais bien te revoir et aussi Gretel et Claus et Heinrich et le petit Adolf. Je suis si fatiguée. Je voudrais vous revoir tous. Aujourd'hui Mrs Maloney m'a giflée et m'a privée de dîner, parce que je n'ai pas pu rentrer assez de bois, tellement la main me faisait mal. Et elle m'a pris aussi mon livre, les *Contes de Fées* de Grimm, que l'oncle Léo m'avait donné. Pourquoi ne pas me laisser lire ce livre ? Ça ne faisait de mal à personne. Je tâche de travailler aussi bien que je peux, mais il y a tant à faire ! Je lisais seulement un tout petit peu le soir avant de m'endormir. Chère maman, je vais te dire ce que je vais faire. Si vous ne m'envoyez pas chercher demain pour me ramener à la maison, j'irai me noyer dans le grand trou de la rivière. C'est mal de se noyer mais c'est toi que je voulais voir, car je n'ai personne que toi. Je suis très fatiguée, et Tommy attend ma lettre sous la fenêtre. Pardonne-moi, maman, si je fais ça.

« Ta petite fille qui t'aime respectueusement,

« Lena. »

Lena cacheta la lettre, et la lança au fidèle Tommy, qui la ramassa aussitôt et s'éloigna rapidement. Rassurée, Lena souffla sa bougie, et sans même se déshabiller, s'étendit sur son matelas, par terre.

À dix heures et demie ce soir-là, le vieux Ballinger sortit de sa maison en chaussettes, vint s'appuyer à la barrière, en fumant sa pipe, et se mit à surveiller la grande route, toute blanche sous le clair de lune, en se frottant la cheville gauche avec les orteils du pied droit. C'était l'heure où devait arriver le courrier de Fredericksburg.

Le vieux Ballinger n'eut pas longtemps à attendre. Bientôt il entendit au loin les petites mules noires de Fritz qui trottaient vivement sur le macadam, et quelques instants plus tard le chariot recouvert d'une bâche blanche s'arrêta devant la porte. Les grosses lunettes de Fritz étincelèrent au clair de lune, et sa voix formidable salua cordialement le postier. Puis le courrier sauta lourdement à terre et débrida ses mules, car il leur donnait toujours de l'avoine en arrivant chez Ballinger.

Tandis que les gracieuses petites bêtes noires croquaient le grain dans leur musette, le vieux Ballinger alla chercher le sac de courrier, qu'il lança dans la voiture.

Fritz Bergmann avait trois passions, – ou plutôt quatre, car ses mules comptaient naturellement pour deux. Tout d'abord, doncques, il y avait ces mules qui constituaient à la fois l'orgueil, la joie et le principal intérêt de son existence. Ensuite venaient l'empereur d'Allemagne et Lena Hildesmuller. Lorsqu'il fut prêt à repartir, Fritz interpella le vieux Ballinger.

— Dites-moi, fit-il, contient le sac une lettre pour Frau Hildesmuller, de la petite Lena qui aux carrières demeure ? Par le dernier courrier faisait-elle savoir qu'elle un peu malade se sentait. Sa maman attend avec anxiété des nouvelles.

— Oui, dit le vieux Ballinger, y a une lettre pour Mrs Helterskelter, ou qué'que chose coumme ça. C'est Tommy Ryan qui m'l'a apportée en rentrant à c'souer. La p'tite travaille là-bas, qu'vous dites ?

— À l'hôtel, cria Fritz en rassemblant ses guides. Douze ans, et pas plus haute qu'une saucisse. Quel maudit grippe-sou que ce Peter Hildesmuller ! Un jour vais-je avec un gros gourdin la *dùmmkopf* de cet homme matraquer, et de la ville

le chasser. Peut-être dit Lena dans cette lettre qu'elle va un peu mieux, j'espère. Alors, sa maman sera contente. *Auf wiedersehen !* Herr Ballinger ! Vos pieds vont dans la fraîche nuit se refroidir.

— Adieu, Fritzzy, dit le père Ballinger. Vous avez une belle nuit pour voyager.

Les petites mules noires s'éloignèrent au grand trot sur la route, tandis que Fritz leur adressait par intermittences, de sa voix tonitruante, quelques mots de tendresse et d'encouragement.

Le courrier atteignit ainsi sans encombre la grande forêt de chênes qui commence à quelque trois lieues de chez Ballinger. À peine y avait-il pénétré que ses méditations solitaires furent soudain bouleversées par une terrifiante volée de coups de feu accompagnée de hurlements qui paraissaient provenir d'une tribu d'Indiens tout entière. Aussitôt une troupe de centaures surgit au galop et cerna la voiture. L'un d'eux se pencha par-dessus la roue avant droite et mit le courrier en joue avec son revolver en lui ordonnant de s'arrêter. En même temps d'autres saisissaient Donder et Blitzen par la bride.

— *Donnerwetter !* cria Fritz de sa voix la plus retentissante, *was ist das ?* Ôtez de ces mules vos mains ! Le courrier des États-Unis sommes nous !

— Grouille-toi, Fridolin ! fit une voix traînante et mélancolique. Tu t'rends pas compte que t'es coïncé ? Tourne ta voiture et saute par terre.

L'attaque du petit et insignifiant courrier de Fredericksburg par un homme tel que Hondo Bill mérite une explication. Cette escarmouche sans gloire contrastait si fortement

avec l'ampleur habituelle des exploits de ce notoire brigand, qu'elle n'avait certainement pu être considérée par lui comme un haut fait. Non ! Tel le lion qui, tout en poursuivant une proie digne de ses prouesses, écrabouille en passant, d'une patte frivole, un petit lapin malencontreusement égaré sur son chemin, tels Hondo Bill et sa bande avaient fondu jovialement, par pur esprit sportif, sur le véhicule pacifique de Meinherr Fritz.

Le vrai travail de cette nuit sinistre était déjà terminé. Fritz, son courrier et ses mules n'offraient aux bandits qu'une aimable et gracieuse détente, après l'accomplissement sévère et rude de leurs devoirs professionnels. À huit lieues de là, vers le sud-ouest, il y avait un train désemparé, dont la locomotive avait été mise hors d'usage, et le wagon-poste expertement pillé sous l'œil des voyageurs terrifiés. C'est cela qui représentait les occupations vraiment sérieuses de Hondo Bill et de sa bande. Nantis d'un riche butin de billets de banque et de pièces d'or, les bandits avaient fait un large détour, à travers les régions moins peuplées de l'ouest, pour aller se mettre en sûreté au Mexique, en franchissant le Rio Grande à l'un des gués qu'ils connaissaient. Ce dernier pillage particulièrement réussi avait transformé les farouches brigands en joyeux et heureux farceurs.

Tremblant d'indignation, et aussi, avouons-le, de frayeur, Fritz sauta sur la route et rajusta ses lunettes ébranlées. Les bandits avaient mis pied à terre, et gambadaient maintenant en chantant et en hurlant ; ils exprimaient ainsi le goût puissant et savoureux qu'ils trouvaient à leur gaillarde existence de hors-la-loi. Crotale Rogers, qui tenait les mules par la bride, tira un peu trop brutalement sur le mors de Donder, et celle-ci, ayant les gencives assez sensibles, manifesta sa réprobation en se cabrant et en émettant un ronflement de douleur.

Instantanément Fritz, avec un cri de fureur, se jeta sur le robuste Rogers, et se mit à boxer assidûment le flibustier stupéfait.

— Vilain ! hurlait Fritz, chien ! Brute ! Cette mule a mal à la bouche ! Je vais votre sale tête *kapoutt* fracasser ! Brigand !

— Hi ! hi ! hi ! fit Crotale qui se tordait de rire en se protégeant la tête avec une main, y en a pas un qui va m'enlever cette choucroute de d'ssus l'crâne ?

L'un des bandits fit lâcher prise à Fritz en le tirant par le pan de son manteau, et Crotale fit retentir les bois de ses commentaires tonitruants.

— Sacré petit saucisson ! s'écria-t-il avec une certaine cordialité. Il n'est pas trop capon pour un Fridolin ! Vous avez vu comment il s'est précipité pour défendre son « bestiau ». Ça me plaît de voir un homme qui aime son cheval, même si celui-ci est une mule. Le sacré petit cervelas de Francfort, il s'est attaqué à moi, sans blague ! Holà ! Mulette ! Bouge pas, j'te f'rai plus mal aux quenottes !

Peut-être les sacs de courrier n'eussent-ils même pas été touchés, si Ben Moody, le lieutenant, n'avait été doué d'une certaine sagacité, qui laissa entrevoir un supplément de dépouilles.

— Dis donc, Bill, fit-il en s'adressant à son chef, il est bien possible qu'il y ait quelque chose de gras à récolter dans ces sacs postaux. J'ai fait un peu le commerce des chevaux aux environs de Fredericksburg avec ces Boscós, et j'connais bien le style de cette vermine. Y a souvent de grosses sommes qui sont expédiées à cette ville par le courrier. Ces Fritz-là aiment mieux envoyer mille dollars enveloppés dans un bout de

papier, à leurs risques et périls, que de payer une commission à la banque.

Hondo Bill (1 mètre 90 de hauteur sur un mètre de largeur) manifesta son remarquable esprit de décision en commençant d'arracher les sacs de la voiture avant même que Moody eut terminé son discours. Un couteau brilla dans sa main et plongea dans la toile grossière. Le sac étripé poussa un lourd gémissement. Les bandits se hâtèrent d'éventrer lettres et paquets, en poussant des jurons sonores à l'adresse des expéditeurs, qui semblaient s'être donné le mot pour confondre les prédictions de Ben Moody. Il n'y avait pas un seul dollar dans le courrier de Fredericksburg.

— Tu devrais avoir honte, dit Hondo Bill au voiturier d'un ton solennel, de transporter un tel tas de vieux papiers sans valeur. Qu'est-ce que ça signifie, en tout cas ? Où planquez-vous votre argent, vous autres Boscos ?

D'un seul coup de couteau il fendit le sac postal de Ballinger, qui s'ouvrit comme un cocon et vomit sur le sol sa poignée de courrier. Bouillonnant de passion, Fritz, qui se rappelait la lettre de Lena, considérait maintenant la scène avec terreur. Rassemblant tout son courage, il pria, d'une voix tremblante, le chef de la bande d'épargner cette seule et unique missive.

— Très obligé, Bosco, répondit Hondo Bill au voiturier bouleversé. C'est justement cette lettre-là que nous cherchions. Y a du fric dedans, n'est-ce pas ? Ah ! La voici ! Un peu de lumière, les gars !

Hondo ouvrit la lettre adressée à Mrs Hildesmuller. Les autres formaient le cercle autour de lui en l'éclairant au moyen de torches en papier fabriquées avec le reste du

courrier. Hondo fit la moue en apercevant la simple feuille couverte d'écriture allemande.

— Qu'est-ce que c'est que cette farce, Bosco ? Tu appelles ça une lettre précieuse ? Il ne faut pas jouer de sales tours comme ça à des amis qui sont venus t'aider à distribuer le courrier.

— Ça doit être des caractères chinois, suggéra Sandy Grundy qui regardait par-dessus l'épaule de son chef.

— Tu débloques ! fit un autre jeune bandit, couvert de foulards de soie et de plaques de nickel, c'est d'la sténo ; j'les ai vus écrire comme ça une fois en cour d'assises.

— Ach ! *Nein* ! Non ! non ! c'est... allemand ! s'écria Fritz. C'est seulement une petite fille qui à sa maman écrit. Une pauvre petite *maedchen*, qui est malade et dur loin de son foyer travaille. Ach ! C'est une honte, ça ! Cher Monsieur le Brigand, s'il vous plaît, laissez-moi cette lettre conserver !

— Pour qui diable nous prends-tu, vieux jambon fumé ? demanda Hondo avec une sévérité aussi brusque que surprenante. Tu ne voudrais par hasard insinuer que nous sommes trop mal élevés pour nous intéresser à la santé de cette jeune fille, hein ? Allez, ouste, lis-moi ça tout haut et dans le langage officiel des États-Unis d'Amérique. L'assistance t'écoute, et rappelle-toi que tu as affaire à des gentlemen.

Hondo fit tourner son gros revolver autour de son index et regarda fixement le petit Allemand qu'il dominait de toute sa hauteur. Fritz se mit à lire aussitôt, en traduisant au fur et à mesure les mots simples et touchants. Les bandits l'écoutèrent attentivement, en observant le plus profond silence.

— Quel âge a cette gosse ? demanda Hondo quand la lecture fut achevée.

— Douze ans, répondit Fritz.

— Et où dis-tu qu'elle est ?

— Aux carrières, – à l'hôtel elle travaille. Ach ! *mein Gott !* La pauvre petite Lena, elle parle de se noyer ! Je ne sais pas si elle le fera, mais si elle le fait, je jure que je ferai à ce Peter Hildesmuller la tête avec un fusil sauter !

— Vous autres Boscas, dit Hondo en enflant la voix, et en plissant les lèvres de mépris, vous commencez à me taper sur le système. Louer des gosses, comme des esclaves, pour de l'argent, – quand ils devraient encore faire des pâtés dans le sable ! Vous êtes une sacrée sale secte de nation ! Attendez un peu, j'veis vous river l'clou un bon coup, juste pour vous montrer c'que nous pensons d'vous, eh sauvages ! À moi, les gars !

Hondo Bill parla brièvement à voix basse avec sa bande, puis s'empara de Fritz et l'entraîna hors de la route jusqu'à un arbre, auquel deux bandits le ligotèrent solidement au moyen de deux longes en cuir. Son attelage fut ensuite attaché à un autre arbre, près de là.

— N'aie pas peur, fit Hondo, on ne te coupera pas en morceaux pour cette fois. Ça ne fait pas de mal de rester attaché pendant un moment. Et maintenant nous allons te souhaiter bonne nuit, car il nous faut faire un petit voyage. *Heil ! Hoch ! Donnerwetter !* Adieu, Bosco ! Et surtout ne t'impatiente pas !

Les hommes s'élancèrent à cheval. Fritz entendit grincer les selles ; puis un hurlement sonore fit retentir la forêt, et la

troupe s'éloigna au grand galop de ses mustangs, qui tambourinaient sur la route à grands coups de sabots précipités.

Pendant plus de deux heures Fritz, assis par terre au pied de l'arbre auquel il était attaché, sentit dévaler en son for interne un torrent de pensées et de passions, qui ne tarda pas à couler *diminuendo*. Et enfin la réaction succédant à sa foudroyante aventure le fit tomber dans un profond sommeil.

Combien de temps dormit-il ? Lui-même n'en savait rien. Toujours est-il qu'il fut soudain réveillé par une secousse brutale. Quelqu'un détacha ses liens, puis un autre le releva. Ébloui, la tête vide et le corps las, il se frotta les yeux, et s'aperçut qu'il était de nouveau entouré par la même troupe de terribles bandits. Ils le hissèrent sur le siège de sa voiture et lui mirent les guides entre les mains.

— Allez ! En route, Bosco ! ordonna Hondo Bill sèchement. Tu nous as donné un sacré tintouin et on t'a assez vu comme ça. File ! *Himmel ! Vasistas ! Vamos !*

Hondo se pencha et cingla Blitzen d'un coup de cravache.

Les petites mules, heureuses de se remettre en route, s'élancèrent au galop, encouragées par Fritz, qui était encore tout hébété de sa terrifiante aventure.

D'après l'horaire officiel, il aurait dû atteindre Fredericksburg au lever du soleil. Mais cette fois il était plus de onze heures lorsqu'il s'engagea dans la longue rue de la petite ville. Pour aller à la poste, il lui fallait passer devant la maison des Hildesmuller. Fritz arrêta sa voiture devant la porte de la cour et appela. Mais Frau Hildesmuller le guettait depuis longtemps. Toute la famille se précipita au dehors.

Frau Hildesmuller, grasse et congestionnée, demanda au courrier s'il avait une lettre de Lena ; et alors Fritz éleva la voix et raconta son histoire. Il répéta les propres termes de la lettre que le brigand lui avait fait lire, et aussitôt Frau Hildesmuller se mit à sangloter passionnément. Sa petite Lena qui allait se noyer ! Pourquoi l'avaient-ils envoyée loin d'eux ? Que faire ? Que faire ? N'était-il pas trop tard maintenant pour l'envoyer chercher ? Peter Hildesmuller laissa tomber sur le trottoir sa pipe en écume de mer qui se brisa en mille morceaux.

— Femme ! rugit-il en regardant son épouse, pourquoi as-tu laissé partir cet enfant ? C'est ta faute si elle ne revient jamais plus chez nous !

Mais comme tout le monde savait que c'était lui le coupable, personne ne fit attention à ses paroles.

Un moment après, on entendit une voix étrange crier faiblement : « Maman ! » Frau Hildesmuller crut tout d'abord que c'était l'esprit de Lena qui l'appelait. Puis, tout à coup, elle se précipita derrière la voiture et, avec un grand cri de joie, reçut dans ses bras la petite Lena elle-même, qu'elle étreignit passionnément en couvrant de baisers sa pauvre petite figure pâle. Les yeux de la fillette étaient encore lourds de sommeil et d'épuisement, mais elle souriait tout de même et se pressait contre celle qu'elle avait tant désiré revoir. Couchée au milieu des sacs, confortablement nichée sous un amas d'étranges couvertures, elle avait profondément dormi jusqu'au moment où le bruit des voix l'avait éveillée.

Fritz la contempla fixement avec des yeux de la grosseur d'un œuf, qui semblaient sur le point de faire sauter ses lunettes.

— *Gott in Himmel !* s'écria-t-il. Comment es-tu montée dans cette voiture ? Est-ce que je deviens fou ? Vais-je être assassiné et pendu par des brigands aujourd'hui ?

— C'est vous qui nous l'avez amenée, Fritz, dit Frau Hildesmuller. Comment pourrions-nous jamais vous en remercier ? — Lena raconte à maman comment tu es venue dans le chariot de Fritz.

— Je ne sais pas, dit Lena. Mais je sais bien comment je suis partie de l'hôtel : c'est le Prince qui m'a enlevée.

— Par le Saint Graal ! s'écria Fritz, nous sommes tous devenus fous !

— J'ai toujours été sûre qu'il viendrait, reprit Lena en s'asseyant par terre sur son paquet de couvertures. Hier soir il arrive avec ses chevaliers armés et il s'empare du château de l'ogre. Ils cassent la vaisselle et enfoncent les portes ; et ils plongent Mr Maloney dans un tonneau plein d'eau de pluie, et ils vident des sacs de farine sur la tête de M^{me} Maloney. Les ouvriers de l'hôtel sautent par les fenêtres et s'enfuient dans les bois quand les chevaliers commencent à tirer des coups de revolver. Alors je me réveille et je jette un coup d'œil dans l'escalier. Et voilà le Prince qui monte et qui m'enveloppe dans les couvertures et m'emporte. Il est très grand, et très fort, et très beau. Ses joues piquent comme une brosse à chiendent et il a une voix douce et cordiale, et il sent le gin. Il me met sur son cheval devant lui, et nous partons au galop avec les chevaliers. Il me serre bien fort contre lui, et je m'endors dans ses bras, et je ne me suis réveillée qu'en arrivant ici.

— Tu radotes ! s'écria Fritz Bergmann. C'est un conte de fées que tu nous récites là ! Comment es-tu venue de la carrière jusqu'à mon chariot ?

— C'est le Prince qui m'a amenée, dit Lena avec conviction.

Et jusqu'à ce jour, les bonnes gens de Fredericksburg n'ont jamais été capables de lui arracher une autre, explication.

X

LA RÉFORME DE CALLIOPE

Une nouvelle vague de cafard venait de s'abattre sur Calliope Catesby. L'ennui le submergeait. Ce bonasse promontoire connu sous le nom de « Terre » n'était pour lui qu'une agglomération de vapeurs pestilentielles qui semblaient particulièrement infester la petite ville de Quicksand. Sous l'effet d'un accès de dépression, le philosophe a toujours la ressource de se réfugier dans l'exercice du soliloque, madame trouve une consolation dans les larmes, et le flasque Yankee cherche un dérivatif mesquin dans une appréciation désapprobatrice des notes de modiste de sa femme. Mais de tels recours étaient notoirement insuffisants pour les citoyens de Quicksand. Calliope, en particulier, avait l'habitude de manifester son ennui d'une façon éminemment personnelle.

Dès la tombée de la nuit, Calliope avait hissé le signal annonçant l'arrivée imminente de la vague de dépression. Il avait chassé son chien à coups de pied sur le perron de l'Occidental Hôtel, et refusé de lui faire des excuses. Sa conversation était devenue capricieuse et acerbe. Tout en flânant, il arrachait fréquemment des rameaux de mesquite, dont il mâchait les feuilles avec férocité, ce qui était généralement de sa part une manifestation de mauvais augure. Tous ceux qui étaient familiers avec le processus traditionnel de ses idées noires ne manquaient pas de considérer aussi comme des symptômes alarmants sa politesse croissante et un penchant anormal pour les phrases cérémonieuses. La voix, à la fois

rude et traînante, s'engluait d'une douceur mielleuse non dépourvue de raucité. Il affectait une dangereuse courtoisie dans ses manières ; – puis son sourire se muait progressivement en une sorte de rictus amer, qui relevait le coin gauche de ses lèvres ; – et alors Quicksand se préparait à se mettre à l'abri.

Parvenu à ce stade, Calliope se mettait généralement à boire. Finalement, vers minuit, on le vit se diriger vers ses appartements privés, en saluant ceux qu'il rencontrait avec une courtoisie exagérée, mais inoffensive. La mélancolie de Calliope n'avait pas encore atteint son point critique. Il s'assit, comme d'habitude, devant la fenêtre de la chambre qu'il occupait au-dessus du salon de coiffure Silvester, et se mit à chanter de monotones et lugubres ballades jusqu'au lever du jour, en accompagnant cette cacophonie au moyen d'une guitare, qui manifestait par des gémissements déchirants son indignation de l'odieux traitement auquel elle était soumise. Plus magnanime que Néron, Calliope avertissait ainsi, grâce à ce prélude musical, la ville de Quicksand de l'imminente éruption volcanique qu'elle devait se disposer à subir.

En temps ordinaire, Calliope était un homme plutôt aimable et paisible, – paisible jusqu'à l'indolence, et aimable jusqu'à la bassesse. Un optimiste se fût contenté de le cataloguer comme un fainéant et un fléau public ; – péjorativement parlant, il était la Terreur de Quicksand. Son occupation ostensible consistait en un emploi subalterne dans une agence de marchands de biens : il faisait visiter en voiture, aux Yankees victimes d'une publicité alléchante, lotissements, ranchs et propriétés. Il était originaire de l'un des États du Golfe, ainsi que le révélaient d'ailleurs sa haute et maigre taille, sa prononciation confuse et un usage fréquent du dialecte local de son pays natal.

Cependant, après s'être consciencieusement adapté aux us et coutumes de l'Ouest, ce grand saucisson indolent, ce mangeur de gaufrettes, ce lazaronne des champs de coton et de sumac du Sud, acquit bientôt la réputation d'un mauvais garçon, jusque dans le cercle choisi de ceux qui avaient pratiqué toute leur vie l'art du boucan et de la truculence.

À neuf heures le lendemain matin, Calliope se trouva enfin en excellente forme. Inspiré à la fois par ses mélodies barbares et par le contenu de sa bouteille, chargé, bourré, amorcé, il était prêt à couronner son front de nouveaux lauriers, arrachés aux jardins éplorés de la cité. Abondamment cerclé de cartouchières, bardé de revolvers et copieusement saoul, il fit irruption dans la principale rue de Quicksand. Trop chevaleresque pour surprendre et capturer une ville par un assaut sournois et silencieux, il fit halte au premier croisement et poussa son cri de guerre, – cette espèce d'effroyable hurlement cuivreux qui rappelait à s'y méprendre le beuglement d'une sirène de chalutier, et qui lui avait valu son surnom mythologique. Cette vocifération fut immédiatement suivie de trois coups de revolver, – simple mise en train ou, si l'on veut, petit réglage de tir préliminaire. Un chien jaune, appartenant au colonel Swazey, le propriétaire de l'Hôtel Occidental, boula dans la poussière, avec un hurlement d'adieu bref et déchirant. Un Mexicain, qui sortait de l'Épicerie Centrale et traversait la rue, une bouteille de pétrole à la main, bondit subitement comme une chèvre et détala comme un lièvre en serrant convulsivement le col de sa bouteille fracassée. La girouette toute neuve – un superbe coq en cuivre – qui était fièrement perchée sur le toit d'une maison à deux étages bicolore (jaune et bleu marine) où résidait le Juge Riley, eut un spasme soudain, puis s'affala et resta piteusement suspendue par une patte en se balançant grotesquement au souffle des zéphyrs.

L'artillerie était en forme. La main de Calliope ne tremblait pas ; il se sentait de nouveau submergé par l'extase sublime et sereine des combats, une extase un tantinet attristée, comme celle d'Alexandre, par la pensée que ses conquêtes devaient se limiter au petit monde de Quicksand.

Calliope s'avança majestueusement sur la chaussée, tirant à droite et à gauche. De tous côtés les vitres s'écroulaient, les chiens détalait, les poules s'enfuyaient en piaillant ; des femmes terrifiées rappelaient frénétiquement leurs gosses qui jouaient dans la rue. Tout ce tumulte était scandé par le *staccato* intermittent du tir de Calliope et dominé périodiquement par ce hurlement claironnant que Quicksand connaissait si bien. Chaque fois que la Terreur avait un accès de dépression, la ville s'accordait un jour férié supplémentaire. Tout au long de la Grande Rue, les garçons de magasin s'empressèrent de baisser les rideaux de fer et de verrouiller les portes. Le commerce était provisoirement suspendu. La principale artère métropolitaine appartenait à Calliope. Constatant, au cours de sa progression victorieuse, l'absence de toute résistance et, conséquemment, une fâcheuse pénurie de distractions, le conquérant manifesta visiblement sa déconvenue.

Mais, à quelques centaines de mètres de là, s'accomplissaient secrètement de fiévreux préparatifs destinés à satisfaire le penchant de Mr Catesby pour l'échange de compliments et la repartie. La nuit précédente, de multiples messagers s'étaient empressés d'aller avertir Buck Patterson, le shériff, de l'éruption imminente de Calliope. La patience de ce magistrat, si souvent mise à l'épreuve par les méfaits jusqu'ici impunis et pardonnés du spadassin était cette fois épuisée. À Quicksand, l'on avait tendance à se montrer indulgent pour les ébullitions spontanées de la nature humaine. Pourvu que l'existence des citoyens les plus utiles ne fût point

inconsidérément gaspillée, et que les dégâts infligés à la propriété ne fussent point excessifs, le sentiment public était opposé à toute répression par trop strictement appliquée. Mais Calliope avait dépassé les bornes. Ses débordements étaient devenus si fréquents et si violents qu'il n'y avait plus moyen de les considérer désormais comme de simples délassements d'esprit, normaux et hygiéniques.

Dans son petit bureau en planches de sapin, Buck Patterson attendait, depuis l'aurore, l'explosion oratoire traditionnelle annonçant l'intrusion du cafard dans le système pathologique de Calliope. Lorsque le signal se fit entendre, le shériff se dressa aussitôt et boucla son ceinturon garni de deux revolvers. Deux shériffs-adjoints et trois autres citoyens qui avaient déjà donné des preuves de leur aptitude à digérer les coups de feu, se levèrent en même temps, prêts à affronter les ébats récréatifs et balistiques de Calliope.

— Cernez-moi ce type-là, commanda Buck Patterson, expliquant son plan de campagne. Pas de pourparlers, – tirez dessus dès que vous l'aurez à bonne portée. Restez à couvert, et descendez-le. C'est un propre-à-rien. Cette fois, mon Calliope n'y coupera pas. Allez, les gars, courons lui dessus en ordre dispersé. Et pas d'imprudences, car ce vilain moineau ne rate pas souvent son coup.

Grand, musclé, l'air solennel, avec sa plaque de shériff bien astiquée brillant sur sa chemise de flanelle bleue, Buck Patterson donna des instructions à son escouade pour l'attaque de Calliope. Son plan était fort simple : il fallait abattre la Terreur de Quicksand, sans perte pour les assaillants, – si possible.

Calliope l'atrabilaire, inconscient de ces complots vengeurs, descendait le canal à toute vapeur, en faisant feu de

tous ses canons, tant à tribord qu'à bâbord, lorsqu'il discerna tout à coup un banc de récifs en avant. Le shériff et l'un de ses assistants, qui s'étaient dissimulés derrière une pile de caisses d'étoffes, venaient de se dresser tout à coup et d'ouvrir le feu. Au même instant, Calliope essuya la canonnade du reste de l'escadre ennemie, qui, par une habile manœuvre combinée, assaillait maintenant son arrière de deux côtés à la fois.

La première volée sectionna le lobe de l'oreille droite de Calliope, brisa la platine de l'un de ses revolvers, et provoqua, dans sa cartouchière, une explosion partielle qui lui roussit les côtes. Ragaillardi par ce tonique inattendu, qui fouetta joyeusement sa dépression morbide, Calliope poussa un rugissement fortissimo et particulièrement éloquent, tout en riposant du tac au tac au feu de l'ennemi. Les suppôts de la loi se baissèrent précipitamment, mais un centième de seconde trop tard : le shériff-adjoint reçut une balle dans le biceps, et Buck Patterson eut la joue écorchée par une esquille arrachée à son blindage en caisses de peuplier.

Et alors, Calliope montra que sa tactique n'avait rien à envier à celle de l'ennemi. Repérant, de son œil de faucon, la rue d'où était parti le feu le moins nourri et le moins dangereux, il s'y précipita en forçant la vapeur, et en longeant la côte. Avec une rare astuce, les forces ennemies de ce secteur (le deuxième shériff-adjoint et deux des valeureux volontaires), dissimulés derrière des tonneaux de bière, attendirent traîtreusement que Calliope fût passé devant leur cachette, puis se mirent à le mitrailler par derrière. Quelques instants plus tard, le shériff et ses hommes arrivèrent à la rescousse. Alors Calliope comprit que, s'il désirait prolonger victorieusement les délices de cette controverse, il devenait urgent de trouver un stratagème qui lui permit de rétablir, en sa faveur, l'équilibre des forces en présence. Ses regards tombèrent

aussitôt sur une forteresse qui lui sembla capable de réaliser cet indispensable redressement, pourvu bien entendu qu'il pût l'atteindre.

Non loin de là se trouvait la petite gare du chemin de fer, dont le bâtiment, une solide maison en bois de deux cents pieds carrés, s'élevait sur un quai situé à quatre pieds au-dessus du sol. Il y avait des fenêtres sur toutes les faces. Sûrement cette gare pouvait utilement servir de donjon à un infortuné guerrier pressé par des forces supérieures.

Calliope fit un bond rapide et audacieux dans la direction du fortin improvisé, tandis que l'armée légitime accompagnait cette retraite d'un feu nourri. Il réussit à gagner le port sain et sauf, et s'empara des lieux sans coup férir, la garnison, constituée par le chef-de-gare-aiguilleur-homme-d'équipe, s'étant précipitamment enfuie par la fenêtre comme un écureuil volant.

Patterson et ses troupes firent halte derrière une pile de traverses et tinrent conseil. Il y avait dans la gare un redoutable sacripant, qui était aussi un excellent tireur, abondamment pourvu de munitions. Tout autour de la maison, dans un rayon de trente mètres, s'étendait un terrain absolument nu, qu'aucun homme ne pouvait traverser sans essuyer le feu meurtrier de l'assiégé.

Le shériff était un homme résolu. Il avait décidé que jamais plus Calliope Catesby ne ferait retentir les échos municipaux de ses intolérables rugissements. Il l'avait déclaré publiquement. Officiellement et personnellement il ressentait l'impérieux devoir de mettre une sourdine à cet instrument de discorde, qui jouait des airs si détestables.

Il y avait, non loin des assaillants, un petit wagon plate-forme arrêté devant un hangar rempli de sacs de laine, qui provenaient d'un ranch voisin. Le shériff et ses hommes choisirent trois des plus gros sacs et les chargèrent sur le wagonnet. Puis, se baissant derrière cet abri mouvant, Buck Patterson, poussant son char de guerre, s'avança lentement vers la forteresse. Le reste de la troupe se dispersa en éventail, prêt à mitrailler l'assiégé s'il lui prenait fantaisie de s'exhiber, pour tenter de repousser le chariot de la justice qui rampait inflexiblement vers lui. Calliope, d'ailleurs, se contenta d'une démonstration unique. Il apparut vivement à une fenêtre et fit feu sur le cuirassé amiral, d'où s'échappèrent en voltigeant quelques touffes de laine. Les assaillants ripostèrent par une volée de balles qui criblèrent le mur et la fenêtre avec un bruit de grêle. Aucun des deux partis n'eut de perte à déplorer.

Le shériff était tellement occupé à diriger son croiseur qu'il se trouvait déjà tout près du quai lorsqu'il s'aperçut que le train du matin entraît en gare, sur l'autre voie qui passait derrière le bâtiment assiégé. Il n'y avait qu'une minute d'arrêt à Quicksand. Quelle belle occasion de s'évader, pour Calliope ! Il n'avait qu'à sortir par la porte de derrière, sauter dans un wagon, et adieu !

Abandonnant son abri, Buck, revolvers en mains, bondit sur le quai, enfonça la porte d'un coup de sa robuste épaule, et entra. Les troupes fédérales entendirent aussitôt un coup de feu à l'intérieur, suivi d'un silence total.

.....

L'homme blessé ouvrit enfin les yeux. Peu à peu, il recouvrait l'usage de ses sens. Il promena ses regards autour de lui, et s'aperçut qu'il était étendu sur un banc. Un homme de haute taille, portant sur la poitrine une plaque de shériff, le

contemplant d'un air perplexe. Une petite vieille, vêtue de noir, avec un visage tout ridé et de petits yeux brillants, lui pressait un mouchoir humide contre la tempe. Il essayait péniblement de relier ces faits patents avec les événements d'un passé confus et récent, lorsque la petite vieille se mit à parler.

— Là ! Là ! C'est rin du tout, mon grand ! C'te balle vous a même pas touché ! Alle a tout juste frôlé l'coûté d'votr' tête, et c'est ça qu'vous a fait pardre connaissance. J'connaissons ben ça : c'est eune contu... confu... concussion qu'on appelle. C'est coumme ça qu'Abel Wadkins tuait les écureuils. Il les affleurait, coumme y disait. V'avez juste été affleuré, c'est rin du tout. J'suis sûre qu'ça va déjà mieux, c'est-y pas vrai ? V'avez qu'à rester tranquille encore un p'tit moument, et m'laisser vous mouiller la tête. Vous m'connaissez pas, ben sûr, – y'a rin d'étounnant ; j'viens d'arriver d'Alabama par el'train pour vouër mon fils. C'est un grand gars, s'pas ? Bon sang ! j'croirions jamais qu'ç'a été tout p'tit autr'foués ! T'nez, le v'là, mon garçon !

La vieille femme se tourna vers l'homme qui était debout près d'elle, et leva les yeux sur lui, tandis qu'un magnifique sourire de fierté illuminait son visage craquelé. De sa vieille main calleuse et flétrie, elle saisit la main de son fils. Puis, elle adressa un joyeux sourire à l'homme étendu, et se remit à lui baigner la tempe, en trempant son mouchoir dans la cuvette en fer-blanc de la salle d'attente. Elle aimait à bavarder gentiment, à la façon des vieilles gens.

— V'là huit ans, reprit-elle, qu'j'avais pas vu mon garçon. Y a un d'mes n'veux, Elkanah Price, qu'est chef de train su'l'chemin d'fer, y m'a fait avoir un permis pour v'nir ici. J'peux rester une semaine, qu'il m'a dit, et pis y m'ramènera cheuz nous. Pensez donc ! v'là mon p'tit gars qu'est dev'nu un

magistrat l'shériff d'une ville tout entière ! C'est quéque chouse coumme un gendarme, s'pas ? J'savais pas qu'il 'tait magistrat ; y m'l'avait pas dit dans ses lettres. P't'êtr' ben qu'y v'lait pas m'faire peur, à cause du danger qu'y a dans c'métier-là. Mais ouatche ! J'm'affraye pas coumme ça, non ! À quoi qu'ça sert ? Juste coumme j'descendions de c'wagon, v'là qu'j'entendons deux coups d'fusil, et j'voués d'la fumée qui sort d'la maison, – mais j'marchons tout d'même ; et alors j'voués mon garçon qui r'garde par la f'nêtre. J'l'ai ben r'connu tout d'suite ! Y vient m'chercher à la porte, et y m'embrasse si fort que j'croyons qu'il allait m'atouffer ! Et pis vous étiez là, par terre, comme si qu'vous atiez mort ; et alors j'ons fait tout noutr'possible pour vous r'mettre d'aplomb.

— Je crois que je vais pouvoir m'asseoir, maintenant, dit le patient « concussionné ». Je me sens déjà beaucoup mieux.

Il se redressa, un peu péniblement, et s'adossa au mur. C'était un homme robuste, d'aspect rude, et coriace. Ses yeux perçants se fixèrent longuement sur le visage de l'autre homme, qui se tenait debout à côté de lui, muet et immobile ; puis son regard descendit jusqu'à la plaque de shériff qui étincelait sur la poitrine de l'autre, et remonta vers le visage avec une expression bizarre.

— Oui, oui, dit la vieille femme en tapotant affectueusement le bras du « blessé », ça s'ra rin, rin du tout. Mais faudrait vouer à point r'commencer, auterment vous r'cevrez encore des coups d'fusil. Mon garçon m'a tout raconté, pendant qu'v'étiez sans counnaissance par terre. Faut pas en voulouèr à eune pauvr'vieille coumme moué si j'vous en parle. Et faut pas en voulouèr à mon gars non p'us s'y vous a tiré d'ssus. Un magistrat – dame ! faut qu'y défende la loué, c'est son d'vouèr, et tant pire pour ceusse qui font des vilaines chouses.

Non ! Non, faut pas en voulouèr à mon gars, c'est pas sa faute. Ç'a toujours été un bon garçon, quand il'tait cheu nous, – un bon gars, ben obéissant, et ben gentil, et ben poli. J'vas vous dire : faut pas arcommencer. Faut être ben hounnête, et pis faut pas bouère, et vivr' ben tranquille ; et pis faut p'us fréquenter ceux méchants gars qu'fasont toujou' des bêtises. Faut dev'nir un bon gars, quoué !

De sa main à demi recouverte d'une mitaine noire, la bonne vieille tapotait doucement l'épaule de l'homme auquel elle s'adressait. Son vieux visage tout ridé avait une expression à la fois candide et sérieuse. Dans sa vieille robe noire, et sous son antique bonnet blanc, elle semblait être là pour résumer l'expérience du monde, après une longue vie dont le terme était proche maintenant. Cependant, l'homme à qui elle parlait ne cessait de contempler fixement, par-dessus la tête de la vieille, le visage du shériff.

— Qu'en dit votre fils ? demanda-t-il enfin. Juge-t-il que vous avez raison ? Voyons un peu ce que le shériff pense de vos conseils !

Le fils fit un geste embarrassé. Pendant un instant, il tripota, un peu nerveusement, la plaque épinglée sur sa poitrine ; puis il passa son bras autour des épaules de sa vieille maman et la serra contre lui. Elle leva les yeux sur lui, avec cet éternel et divin sourire des mères, et, tout le temps que son fils parla, elle ne cessa de lui caresser doucement la main.

— Voilà ce que j'ai à dire, fit le shériff, en regardant l'autre homme droit dans les yeux : si j'étais à votre place, je suivrais le conseil de la mère. Je le suivrais, si j'étais un mauvais garçon, un ivrogne sans foi ni loi. Si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, je dirais : Shériff, je suis prêt à jurer de rentrer dans la bonne voie, si vous consentez à me

laisser tenter ma chance. Oui, je cesserai de boire, et de jouer, et de tirer des coups de revolver. Je deviendrai un bon citoyen, je travaillerai, et je ne ferai plus de bêtises. Que Dieu m'assiste ! – Voilà ce que je vous dirais, si vous étiez le shériff, et que je fusse à votre place.

— Écoutez mon garçon, dit la vieille doucement. Écoutez-le. Promettez-y d'être hounnête, et y vous laissera faire. Y a quarante et un ans qu'j'ai entendu son p'tit cœur battr' contr' el mien pour la première fouès, et je l'counnais ben : c'est un bon cœur.

L'homme se leva, et fit jouer ses muscles d'un air placide, en regardant le shériff.

— Alors ; dit-il, si vous étiez à ma place et si j'étais le shériff, je vous dirais : Partez, et tâchez de tenir votre promesse.

— Sagneur ! s'écria la vieille femme en levant les bras au ciel. V'là t-y pas qu'j'ai oubelié d'prendre ma valise ! J'l'ai posée su'l'quai quand j'ai aparçu mon gars par la f'nêtre, et j'y ons p'us pensé du tout ! Y a douze pots d'gelée d'coings dans c'te valise, – et d'la g'lée qu'j'ons fait moi-même. Pourvu qu'les pots soyaint pas cassés !

Elle trottina rapidement vers la porte d'un air affairé. Et aussitôt qu'elle fut dehors, Calliope Catesby s'adressa en ces termes à Buck Patterson :

— J'ai pas pu faire autrement, Buck. Je r'gardais par la fenêtre quand le train s'est arrêté, et j'l'ai vue descendre du wagon. Elle n'a jamais rien su de mes... de tout ce que je faisais. J'ai pas eu le courage de lui avouer qu'j'étais... qu'c'était moi le gibier. T'étais là, par terre, comme si qu't'étais mort. Alors, ça m'est venu tout d'un coup, j'ai pris ta plaque et je m'la suis attachée sur la poitrine, et j't'ai laissé ma réputation

à la place. Je lui ai dit que j'étais le shériff, et que tu étais une sainte terreur. Tiens, v'là ta plaque, Buck : tu peux la reprendre maintenant.

De ses doigts un peu tremblants, Calliope se mit à dégrafer le disque officiel qui ornait illégalement sa chemise.

— Doucement ! fit Buck Patterson. Laisse la plaque où elle est, Calliope Catesby. Et ne t'avise pas de l'enlever avant que ta mère quitte la ville. Tu seras shériff de Quicksand pendant tout le temps qu'elle restera ici. Je vais faire le tour du patelin, pour avertir tout le monde, et je te garantis que personne ne vendra la mèche. Et puis, écoute-moi bien, espèce de sale vilain coyote à tête de cochon : tâche un peu de suivre le conseil qu'elle m'a donné ou sinon...

— Buck, dit Calliope avec émotion, j'sais pas comment te r'mercier...

— Oh ! fit Buck avec une joviale grimace, ça ne m'fera pas d'mal de l'suivre un peu moi aussi ! Mais chut ! la voilà qui revient !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

Août 2026

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.